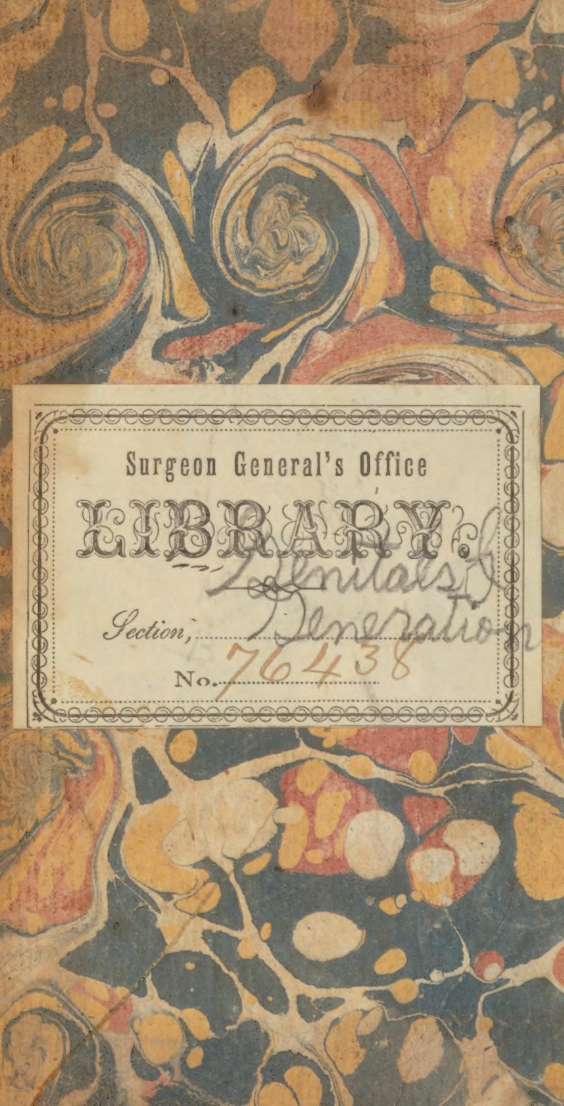




Surgeon General's Office
LIBRARY.
Section, Genitals & Generation
No. 76438



LA GÉNÉRATION *DE L'HOMME,*

OU

TABLEAU *DE L'AMOUR CONJUGAL.*

TOME SECOND.

LA GÉNÉRATION DE L'HOMME,

OU

TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL,

CONSIDÉRÉ

DANS L'ÉTAT DU MARIAGE.

Par Mr. NICOLAS VENETTE,
Docteur en Médecine.

NOUVELLE ÉDITION,

Enrichie de Remarques importantes, & augmentée de nouvelles Figures, plus grandes & plus exactes que dans les Editions précédentes.

TOME SECOND.



A LONDRES,

M. DCC. LXVIII.



TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Les incommodités que causent les plaisirs du Mariage



ON dit que les plus grands malheurs qui arrivent aux hommes, ne viennent ordinairement que de l'excès de l'amour ou du vin ; &, pour ne parler ici que du premier, on doit avouer qu'il a des emportements que

les plus ſages ont bien de la peine à retenir. Cette paſſion ne garde point de meſure ; & quand elle en garde, elle ceſſe d'être appellée amour. Rien ne s'oppoſe à ſa violence ; tout lui obéit en nous-mêmes & hors de nous-mêmes, & elle trouve autant d'eſclaves qu'elle trouve d'hommes.

Ce n'eſt point aſſez que de coucher une nuit ou deux avec une femme, & de jouir pluſieurs fois avec elle des plaiſirs de l'amour, il faut encore que cela aille à pluſieurs mois & à pluſieurs années de ſuite, comme ſi cette paſſion ne s'aſſouviſſoit jamais mieux par aucune autre choſe que par elle-même. Ce n'eſt pas dans cette rencontre qu'une action ſouvent réitérée nous déplaît, & que notre délicateſſe eſt bleſſée par le moindre objet dégoûtant ; ſi cela arrive quelquefois, l'amour a tant d'adreſſe, qu'il ſait bientôt nous guérir de nos petits dégoûts.

Epicure, que l'on a voulu faire paſſer pour un voluptueux indiſcret, ne pouvoit careſſer des femmes ni approuver les plaiſirs de l'amour : il ſoutenoit que les embraſſements étoient les ennemis capitaux de notre

ſanté; que, quand nous les careſſions, toutes nos parties principales en ſouffroient, & que notre ame même en recevoit quelques atteintes. En effet, cette paſſion corrompt notre eſprit, abat notre courage & empêche l'élévation de notre ame; témoin *Salomon*, que l'antiquité a ſurnommé le Sage, qui perdit l'eſprit par l'excès des divertiſſements avec les femmes; témoin encore les *Sardiens*, qui, ayant perdu leurs forces avec les ſervantes des *Smirniens*, furent honteuſement vaincus par leurs ennemis.

Si nous voulions examiner ce que l'on ſouffre dans l'un & l'autre ſexe, lorſque l'on aime éperdument, nous verrions combien il eſt dangereux de ſe laiſſer prendre aux amorces d'un amour exceſſif.

Depuis qu'un homme s'eſt abandonné à ſes plaiſirs, il a perdu ſon embonpoint & ſa bonne mine; ſa tête n'eſt plus garnie de cheveux comme auparavant, ſes yeux ſont ternis & livides, & l'on ne s'apperçoit plus du feu qui y brilloit autrefois; il ne voit plus que de fort près, & encore faut-il que l'induſtrie des hommes lui fortifie la vue: mais, de l'humeur

qu'il eſt, il aimeroit mieux la perdre que de ſe priver de ſes plaiſirs, & j'attends à toute heure qu'il diſe à ſes yeux ce que leur dit autrefois *Théotyme*, au rapport de *S. Jérôme.*

Les plaiſirs de l'amour nous faſcinent & nous aveuglent, ce qui a fait dire aux Poëtes que l'amour étoit ſans yeux ; car, dans les contentements qu'il nous cauſe, il ſe fait une telle diſſipation d'eſprits, qu'il eſt impoſſible après cela qu'il en reſte aſſez pour en fournir ces parties-là.

Le cerveau, qui eſt le principal organe de toutes les facultés de l'ame, ſe refroidit & ſe deſſeche tous les jours par la perte que nous faiſons inceſſamment de nos humeurs dans les careſſes des femmes. Il s'affoiblit encore, il s'épuiſe & ſe conſume ; ſi bien que, dans quelques hommes laſcifs, au rapport de *Galien*, on a quelquefois trouvé cette partie tellement diminuée, qu'elle n'étoit pas plus groſſe que le poing. Quelle apparence y a-t-il, qu'étant ainſi diſpoſée, elle pût contribuer à la ſanté du corps, & fournir de matiere pour faire toutes les belles fonctions de l'ame ?

Enfin, par la diſette des eſprits, les

yeux ſont triſtes & enfoncés, les joues pendantes & les narines deſſéchées, le front aride & calleux, l'ouie dure, la bouche puante; en un mot, nous ne voyons que trop ſouvent les effets funeſtes que cauſe un amour dereglé.

Si la tête a ſes langueurs, la poitrine n'en ſouffre pas moins; & comme c'eſt ici que la chaleur naturelle & l'humide radical ont leur principal ſiege, c'eſt auſſi dans ce lieu que nous nous appercevons, plus qu'ailleurs, des déſordres que cauſe cette paſſion indiſcrette. Les hommes deviennent phtiſiques & deſſéchés par les trop fréquentes careſſes des femmes; & quelques femmes, ſi elles allaitent, après avoir fait pluſieurs enfants, tombent auſſi dans de ſemblables maladies. On remarque dans les uns & dans les autres un feu étranger qui conſume ce qu'ils ont de plus humide dans le cœur, & la fievre lente qui les mine, donne des marques de la cauſe qui l'a produite: ils ont une grande difficulté de reſpirer; la ſoif les travaille, ils ne ſavent ce que c'eſt de dormir, ils touſſent ſans ceſſe, mais ils ne crachent rien; & s'ils crachent quelque choſe, c'eſt un peu de

ſang : quelque malades qu'ils ſoient, ils ne ſe ſentent preſque point de douleur, ou ne s'en plaignent que fort légérement. Ah, que le mal que produit l'amour eſt trompeur, juſqu'au moment même où il eſt le plus redoutable ! . . . . .

Mais c'eſt dans les parties naturelles que l'amour fait ſes plus funeſtes impreſſions ; les parties voiſines même s'en reſſentent plus que les autres, & ſont ainſi punies d'avoir contribué de leur part à l'excès de nos plaiſirs.

Les incommodités de nos parties naturelles ſont en trop grand nombre, pour nous arrêter ici à les dénommer les unes après les autres ; il ſuffit d'en avoir parlé ailleurs, & de dire préſentement que la douleur & le repentir ſuivent toujours les contentements réitérés que nous avons pris avec les femmes, & qu'à force d'aimer nous avons appris à n'aimer plus ; d'où vient que le tombeau de *Vénus*, ſi nous en croyons quelques-uns, eſt encore maintenant tout couvert d'herbes froides qui s'oppoſent à la fecondité des hommes.

Si ce n'étoit encore qu'une douleur paſſagere, ou qu'un leger repentir,

qui fussent les effets d'un amour deréglé, peut-être qu'on en pourroit mépriser les attaques ; mais, outre la stérilité, la sécheresse des reins, le flux de ventre & d'urine, & la chûte du siege, on est encore maltraité de cette infame maladie, qui ne finit souvent ni par la salivation ni par la sueur : elle est tellement enracinée dans la moelle des os de ces fameux débauchés, que, pour l'en arracher, il faudroit que l'amour qui l'a fait naître fût effectivement un Dieu, & qu'il sût faire des miracles.

L'estomac ne peut faire sa fonction, sa chaleur est dissipée par la perte des esprits & par l'excès de la volupté : il ne fait plus que des crudités au lieu d'un bon chyle ; c'est d'où viennent tant de catarres, de fluxions, de gouttes & de douleurs nocturnes que ressentent ceux qui, pendant toute leur vie, ont suivi avec trop de complaisance les inspirations de *Venus*. On remarque de la foiblesse dans les jointures de leur corps ; & au lieu d'une humeur douce & gluante, qui facilite pour l'ordinaire les mouvements de toutes nos parties, on n'y trouve que du plâtre pour symbole de l'imposture de l'amour.

En effet, l'excès des plaiſirs trouble notre repos par des inquiétudes continuelles, & altere notre ſanté par des qualités contre nature. Plus le plaiſir eſt grand, plus ſon excès eſt pernicieux ; ſi bien qu'il faut le prendre avec meſure, pour n'en recevoir que de la ſatisfaction. La volupté eſt un poiſon qu'il faut corriger pour l'empêcher d'être funeſte ; elle eſt comme l'antimoine ou l'argent vif, qu'il faut préparer, ſi nous voulons qu'il nous profite.

L'excès des viandes ſuffoque notre chaleur naturelle ; l'exercice violent affoiblit nos forces, & les plaiſirs les plus innocents de l'amour deviennent des ſupplices quand ils ſont immodérés.

Pendant que l'homme ne vivoit que de gland & ne buvoit que de l'eau, il n'avoit point d'humeurs ſuperflues, & ne ſavoit ce que c'étoit que fievre & que fluxion : l'abſtinence ſeule le guériſſoit des incommodités qui l'attaquoient quelquefois ; mais depuis qu'il a traverſé les mers pour aller aux Indes, qu'il a percé une infinité de Royaumes pour trouver la Chine, qu'il ne s'eſt pas contenté

des aliments communs que la nature lui fournissoit en qualité de mere, qu'il a mis sur sa table des truffes, des champignons, des huitres, & les autres choses qui irritent plutôt l'appétit qu'elles ne servent à l'entretien de la vie, qu'il y a souffert des pâtés, des tartes, des ragoûts & des entremets, dont il a farci son estomac, qu'il ne s'est pas contenté de vin naturel, qu'il y a mêlé une infinité de drogues pour le rendre ou plus clair ou plus suave, que la glace l'a emporté sur la fraîcheur de nos caves; enfin, depuis qu'il est voluptueux, il est sujet à la pierre, à la colique, aux douleurs d'estomac, & aux autres maladies que nous voyons lui arriver tous les jours.

Tandis que l'homme ne suivoit que les mouvements de la nature, qu'il ne caressoit sa femme qu'après avoir plusieurs fois ressenti les aiguillons de la concupiscence, & que sa raison étoit la maîtresse de sa passion, il étoit fort & robuste, & n'avoit jamais éprouvé les suites fâcheuses des maladies secrettes & criminelles; mais depuis qu'il a fait gloire d'avoir plusieurs femmes, qu'il ne s'est pas contenté des mouve-

ments de la nature, qu'il s'eſt excité lui-même par des remedes qui aiguiſent l'appétit ſenſuel ; en un mot, depuis qu'il eſt luxurieux, il eſt auſſi attaqué de foibleſſe de nerfs, de goutte, de ſtupidité, & d'une infinité d'autres maladies qui l'accablent.

Mais ſi, après avoir trop ſouvent embraſſé une femme, l'ame ne ſouffroit point dans ſes principales facultés & dans ſes fonctions les plus néceſſaires à la vie, au moins pourroit-on ſe conſoler des maux que le corps endure ; mais, à dire le vrai, les langueurs de notre ame ſont encore bien plus conſidérables que celles de notre corps : ſi elle eſt malade, l'économie de notre corps en eſt preſque toute détruite, notre mémoire ſe perd, notre imagination s'égare & notre raiſon ſe diminue : alors nous n'avons plus de prudence pour nous conduire dans les occaſions de la vie, où nous en avons tant de beſoin ; & s'il nous reſte encore un peu d'entendement, ce n'eſt que pour obſerver que nous le perdons peu à peu. C'eſt une des plus fortes raiſons que l'Égliſe Latine ait eu, de ne permettre point à ſes Prêtres l'uſage des femmes ; & *S. Paul*,

qui préfere par-tout la continence au mariage, ſavoit bien quels malheurs cauſoit l'amour qui, dans ſon action & dans ſes ſuites, ne pouvoit être modéré : car, combien de paſſions entraîne-t-il après lui ? &, pour ne parler ici que de la jalouſie, qui en eſt une ſuite aſſez commune, combien ne fait-on point ſouffrir ceux qui s'y abandonnent, & juſques-là qu'on en a vu qui en ſont morts, comme *Lépidus ?*

La ſanté, la vertu, le mérite & la réputation ſervent à ce vice de prétexte pour s'établir ; & quand il s'eſt une fois emparé d'un cœur, il change l'amour en rage, le reſpect en mépris & la tranquillité en défiance : c'eſt alors qu'un homme rend ſon remede plus dangereux que ſon mal, & qu'au lieu de le guérir par le ſilence, comme firent autrefois *Pompée* & *Caton*, les deux plus fameux cocus de leur ſiecle, il les met au jour, & même fait connoitre à la poſtérité ſes infortunes domeſtiques.

Que les bêtes ſont heureuſes dans leurs paſſions ! elles vivent ſans ſouci & ſans alarmes ; elles ne forment jamais de deſirs & ne cherchent jamais

de triſteſſe ; elles ont les plaiſirs que l'amour leur ſuggere, ſans en reſſentir les maux : l'interêt, l'ambition, la vanité & les autres paſſions de l'ame ne les occupent jamais ; cependant nous avons la raiſon dont nous n'avons guere l'uſage : elle n'eſt pas un ſi grand avantage pour nous que les Philoſophes le publient ; c'eſt un foible remede contre la violence de nos paſſions, & principalement contre celle de l'amour. Un peu de vin la trouble, un peu de complaiſance la ſéduit : quand nous l'appellons à notre aide, lorſque l'amour nous ſuffoque, au lieu de nous ſoulager, elle aide à déchirer le cœur. En vérité, c'eſt une chimere inventée à plaiſir pour nous faire ſouffrir davantage ; & ceux qui en ont le plus, ſont ceux qui ſont plus fortement maltraités. Ne vaudroit-il pas mieux vivre comme les bêtes, dans une indolence & dans une oiſiveté innocente, que d'avoir de l'eſprit & de la raiſon pour nous faire ſouffrir ? C'eſt ce que me diſoit un jour un ami ſur la matiere que je traite.

Je puis donc dire, ſans exagération, que l'amour déréglé eſt la peſte

la plus pernicieuſe qui puiſſe jamais affliger les hommes ; il nous jette dans des maux qui ſont entiérement incurables ; & l'épuiſement, qui en eſt la cauſe, fait la difficulté de leur guériſon. Il apporte avec précipitation la vieilleſſe & nous fait tomber, ſans qu'on s'en apperçoive, dans les infirmités de ces âges-là ; car, par la froideur & la ſéchereſſe exceſſive qu'il nous cauſe, qui ſont les qualités oppoſées aux principes de la vie, il nous avance la mort à laquelle nous ne nous attendions pas ſi-tôt.

Il s'en eſt vu même qui ont perdu la vie dans le moment. *Pindare* eut la deſtinée de mourir par l'excès de l'amour, dont il avoit fait ſi ſouvent l'éloge ; & *Tertullien* nous fait remarquer que le Philoſophe *Speucipus* n'eut pas le temps, avant que de mourir, de s'attriſter ni de ſe repentir, comme on fait ordinairement, après qu'il eut pris ſes divertiſſements avec une femme ; & de nos jours, le *Cardinal de Sainte Sicile* mourut à Rome pour avoir trop aimé : ſi bien que les choſes extrêmes ſont pour nous fort incommodes. Trop de bruit nous rend ſourds, trop de lumiere nous aveugle,

trop de diſtance ou de proximité nous empêche de voir, trop de plaiſir nous incommode : les qualités exceſſives nous font du mal ; nous ne les ſentons plus, nous les ſupportons.

C'eſt cette *Vénus* du ſoir qui eſt l'avant-couriere de la nuit & des malheurs de notre vie. Si elle peut ſe vanter avec raiſon de nous avoir fait naître, nous pouvons juſtement nous plaindre de ce qu'elle peut nous cauſer la mort ; auſſi s'eſt-il trouvé des peuples qui lui ont fait bâtir des Temples, & qui ont eu pour elle de la vénération ſous le titre de ces deux propriétés.

L'amour ne demande que des gens robuſtes pour ſes actions : ceux qui ſont naturellement foibles, auſſi-bien que les convaleſcents, ne ſont point en état d'obéir à ſes ordres ; ils ont trop beſoin pour eux-mêmes de chaleur naturelle, ſans la diſſiper avec les femmes, comme fit autrefois celui dont parle *Galien*, qui, n'étant pas encore tout-à-fait guéri d'une violente maladie, mourut la même nuit qu'il ſe fut diverti avec ſa femme ; & *Alexandre Benoît* nous a fait auſſi remarquer que le Sénateur *Viturio* étant

décrépit, n'eut pas été plutôt tranſporté par les plaiſirs de l'amour, qu'il en perdit la vie peu de temps après. Sur cela, *Jean Dorat*, qui épouſa dans ſa vieilleſſe une fille de vingt-deux ans, diſoit fort agréablement qu'il aimoit mieux mourir par une épée bien nette & bien polie, que par un vieux fer rouillé.

De tous les animaux, il n'y en a point qui, dans les plaiſirs amoureux, s'épuiſe plus que l'homme ; un ſeul épanchement lui cauſera plus de foibleſſe, ſi nous en voulons croire *Avicenne* & l'expérience même, que quarante fois autant de ſang qu'on lui pourroit tirer.

C'eſt ſans doute pour cela que *Démocrite* blâmoit ſi fort les divertiſſements pris avec les femmes, & que, voulant ſe conſerver les forces que la nature lui avoit données, il témoignoit qu'il n'étoit pas d'humeur à les perdre dans leurs careſſes. Les *Athletes* auſſi ne ſe marioient jamais, pour être plus forts & plus vaillants dans les Jeux Olympiques.

En effet, s'abſtenir en quelque façon des femmes, eſt l'une des trois choſes qui peuvent le plus contribuer à notre

force & au bonheur de notre vie ; car, si nous nous levons de table avec appétit, que nous ne méprisions pas le travail, & que nous n'épanchions point notre semence, je suis fort persuadé que notre santé sera parfaite, & exempte de tous les maux qui la troublent ordinairement.

Les embrassements d'une femme ne sont pas pour cela criminels ni dangereux, & l'action n'en est pas impudique, si nous en croyons *S. Jerôme & S. Augustin* ; il n'y a que l'excès que nous y faisons souvent qui peuvent être défendus, & produire toutes les incommodités dont nous venons de parler.

CHAPITRE II.

Des utilités qu'apportent les plaisirs du Mariage.

SI la modération doit être gardée en quelque chose, ce doit être, sans doute, dans les embrassements des femmes. Cette vertu est nécessaire à conserver notre santé, ou à la rétablir quand nous l'avons perdue ; que, si

ſi nous nous en éloignons tant ſoit peu, nous tombons infailliblement dans les incommodités dont nous avons parlé au Chapitre précédent.

Que, s'il n'y avoit point d'excès dans la paſſion de l'amour, & que l'on n'en ſût point incommodé, on n'eſpéreroit point de remede; ainſi, il eſt non-ſeulement juſte, mais utile pour nous, de découvrir notre foibleſſe & notre corruption pour en chercher le remede, & il eſt également injuſte, qu'après l'avoir trouvé, nous ne voulions pas nous en ſervir; & c'eſt peut-être pour cela que préſentement (*a*), ſelon le témoignage de *Léonard Coquée*, auſſi-bien que du temps de *S. Auguſtin* (*b*), comme il le rapporte lui-même, on permettoit à Rome les careſſes des courtiſanes, d'où procedent & nos maladies & nos remedes.

Quoique l'amour ſoit la plus puiſ-

(*a*) Eccleſia & Principes Chriſtiani meretrices permittunt ut gravioribus malis occurrant. Coqueus comm. *In Auguſt.*

(*b*) Latebræ requiruntur in uſu ſcottorum, quo terrena Civitas licitam fecit turpitudinem. *Lib.* 14. *Cap.* 18. *de Civ. Dei.*

ſante de toutes les paſſions, qu'il n'y ait point d'homme qui ne vive ſous ſon empire, & qui ne ſoit aſſujetti à ſes loix, je ſuis pourtant perſuadé que nous pouvons, en quelque façon, réſiſter à ſa violence, & nous empêcher d'exécuter ſi préciſément ſes ordres. *Zenon* en peut ſervir de preuve, lui qui, pendant ſa vie, ne baiſa ſa femme qu'une ſeule fois, & qui y fut encore obligé par civilité.

En effet, notre ſanté ſeroit plus parfaite, ſi nous uſions ſagement des plaiſirs de l'amour : nous aurions une certaine gravité dans la chaleur du plaiſir pour devenir peres, que nous n'avons pas quand nous ne cherchons que le contentement.

Les impatiences & les chagrins, qui troublent notre repos, ne ſeroient pas ſi fréquents; nous vivrions ſans inquiétude, & la douleur ne prendroit pas ſi ſouvent la place de la tranquillité; nous nous divertirions ſans peine, de quelque tempérament que nous ſuſſions; nous ne reſſentirions ni langueurs ni laſſitudes, après avoir careſſé une femme, & notre ſanté ſeroit beaucoup mieux affermie qu'auparavant, après nous être déchargés

de tout ce que nous avions de ſuperflu. La chaleur naturelle n'eſt jamais plus robuſte que quand il n'y a plus d'impuretés qui embarraſſent ſes actions & qui en empêchent les effets.

Une même choſe peut être utile & préjudiciable, ſelon l'uſage que l'on fait; l'abſtinence guérit ſouvent les incommodités de *Charlemagne*, & ce fut preſque elle ſeule qui, pendant ſa vie, fut le remede pour toutes ſes maladies, & la même abſtinence le mit enfin dans le tombeau. Le bain d'eau froide, qui ſoulagea *Auguſte*, tua *Marceline* peu de temps après; & l'amour, qui cauſe tant de déſordres quand nous en abuſons, nous procure beaucoup de bien quand la raiſon ou la néceſſité nous fait ſuivre ſes mouvements.

Il n'y a rien au monde qui rafraîchiſſe davantage les bilieux que les careſſes des femmes; & ſi, dans l'action, ils ſe ſentent un peu échauffés, cette chaleur n'eſt que paſſagere, & ne dure pas plus que les divertiſſements qu'ils y prennent. Toutes ſortes de tempéraments y trouvent du ſecours, & cette action échauffe auſſi doucement les

pituiteux qu'elle excite les sanguins: les mélancoliques en sont réjouis, & ils se défont, par ce moyen, de leur tristesse & de leur timidité; leur appétit perdu, & leur estomac débauché, en sont rétablis. C'est ce qui donna le nom d'*Antiévro* à la courtisane *Hoéa*, parce qu'elle distribuoit un remede assuré contre l'humeur noire. En effet, les plaisirs que nous prenons avec les femmes guérissent notre mélancolie & font plus d'effet sur nous que tous les ellébores de Médecins. La pensée même de l'amour nous réjouit & nous fortifie; elle augmente notre chaleur & dissipe notre bile noire & épaisse.

Cet homme, dont *Galien* nous fait l'histoire, qui avoit été si touché de la mort de sa femme, qu'il résolut de n'en avoir jamais, se trouvant quelque temps après fort incommodé par des indigestions d'estomac, & par une tristesse dont il ne connoissoit pas la cause, fut enfin obligé de rompre son vœu, & de se joindre amoureusement à une autre, entre les bras de laquelle il recouvra aussitôt la santé.

Quoique la copulation conjugale

ait été nommée, par quelques-uns, *une légere épilepsie*, elle ne laisse pas pourtant de guérir cette grande maladie & beaucoup d'autres, qui cessent souvent aux premiers plaisirs que nous prenons avec les femmes, & au premier sang que les filles répandent par leurs parties naturelles.

L'on dompte les animaux les plus féroces par l'approche d'une de leurs femelles : le tigre n'est plus tigre auprès de la sienne : un homme, quelque emporté qu'il soit, devient modeste & traitable auprès d'une femme ; & il se trouve souvent des vierges ou des veuves furieuses qui ne s'appaisent que par les embrassements des hommes.

Toutes les grandes humidités du cerveau, les fluxions funestes qui nous causent souvent, dans la gorge ou dans la poitrine, des maladies incurables, ne sont ordinairement prévenues que par les plaisirs modérés que nous prenons avec les femmes. Cette pesanteur de corps insupportable, & ces lassitudes que nous ressentons dans l'oisiveté & après la bonne chere, ne sont guéries que par ce remede. Les *Athletes* avoient autrefois trouvé cet

expédient pour ſe délaſſer de leur lutte, & ils ſe ſentoient alegres & plus forts, dès qu'ils s'étoient divertis avec une femme.

Cet exercice amoureux efface tous les ſonges qui nous font de la peine : nous dormons enſuite avec tranquillité ; & ſi l'amour déréglé nous cauſe l'aveuglement en diſſipant nos eſprits, l'amour modéré rend nos yeux plus clairs, en vuidant les humidités qui nous troublent la vue.

La voix, de chancelante & d'entrecoupée qu'elle étoit auparavant, devient plus forte & plus ferme ; la chaleur du cœur s'augmente ſans nous incommoder, & la force des entrailles ſe fait connoître par la vigueur de leurs actions : l'eſtomac n'engendre plus de vents & ne fait plus de crudités, on n'entend plus de murmure dans les boyaux ; & les reins, qui ſe trouvoient appeſantis par la ſemence qui les accabloit, ſe ſentent en même temps ſoulagés par la décharge de cette matiere.

C'eſt enfin le ſouverain remede des pâles-couleurs ; & une fille, qui fait peur à tout le monde par ſa jauniſſe, reprendra, peu de temps après ſon

mariage, ce teint de lys & de roſes, qui eſt le ſigne aſſuré d'une ſanté parfaite. Après les premiers combats amoureux, elle ſentira ſortir du ſang d'elle-même, comme une marque de la victoire de l'amour : la paix & l'abondance viendront bientôt après ; la bonne complexion & la fécondité combleront de joie cette perſonne qui avoit preſque perdu l'eſpérance de les voir jamais.

Cette jeune veuve, qui tomboit ſi ſouvent dans des ſuffocations qui la menaçoient d'une mort ſubite, n'eſt plus ſujette à ces maux depuis qu'elle s'eſt remariée. Enfin, cette *Vénus* matiniere ne nous préſage que la beauté du jour & les plaiſirs de la vie ; c'eſt elle qui, étant réglée, nous fait devenir peres de pluſieurs enfants, & nous rend l'embonpoint que nous avions perdu à force d'aimer.

Ce jeune homme, à qui le viſage eſt devenu pâle, les yeux meurtris & enfoncés, les levres blêmes, la voix chancelante, la reſpiration entrecoupée de ſoupirs & interrompue de ſanglots, qui ne boit & qui ne mange plus, qui va expirer par l'excès de ſa paſſion amoureuſe, n'a pas plutôt

obtenu la possession de ce qu'il aime, qu'on lui voit reprendre peu à peu ses forces; son embonpoint revient, sa santé est ensuite ferme & assurée. Jamais *Antiochus* n'eût recouvré la sienne, si *Seleucus* ne l'eût fait jouir de *Stratonice*; & jamais *Juste*, femme du Consul *Bocce*, ne fût revenue de sa langueur, sans la pitié qu'en eut le Comédien *Pylade*.

Je ne voudrois pas imiter ici le Médecin *Apollonides*, qui se trompa si lourdement dans la connoissance de la maladie d'*Amitis*, femme de *Mégalizius* & fille de *Xerxès*; car ce Médecin pensant que la fievre étique de cette femme étoit du nombre de celles qui se guérissent par l'amour, il lui conseilla les embrassements d'un homme; mais, comme quelque temps après *Amitis* ne se sentit point soulagée par cette sorte de remede, outrée de douleur contre le Médecin, elle s'en plaignit à sa mere, qui le dit ensuite à *Xerxès*. Le Roi en fut si touché, qu'il condamna le Médecin à être enterré tout vif jusqu'au cou, ce qui fut exécuté à l'heure même.

La goutte, qui, selon les Médecins, est souvent engendrée par les caresses des

des femmes, en eſt quelquefois guérie ; & il s'eſt vu des goutteux qui ont été ſoulagés, lorſqu'ils en ont uſé avec modération : en effet, il n'y a point de moyen plus aſſuré pour nous conſerver la ſanté, ou pour éviter une mort précipitée, que de ſe joindre quelquefois à une femme. Le Poëte *Lucrece* ne ſe ſeroit jamais tué, s'il eût poſſédé la belle qui le faiſoit ſoupirer ; & cette fille de trente ans, dont *Riolan* fit un jour la diſſection, n'auroit pas perdu la vie, ſi elle s'étoit mariée ; car la ſemence n'auroit pas ſuffoqué ſa chaleur naturelle, & ſon teſticule gauche ne ſeroit pas devenu auſſi gros que le poing par l'abondance & la rétention de cette matiere ; encore la fille que Mr. *le Duc* diſſéqua derniérement dans l'Hôpital-Général de la Salpétriere de Paris, ne fût point morte de fureur hyſtérique, ſi ſon teſticule gauche ne fût devenu gros comme le poing par la rétention d'une ſemence épaiſſe.

Au lieu que l'amour déréglé nous rend ſtupides, l'amour que l'on ménage avec prudence nous cauſe de la ſanté, nous inſpire de la hardieſſe & nous fait naître de l'agrément : un

payſan, qui a l'eſprit naturellement groſſier, ne paroîtra pas être ce qu'il eſt quand il aime, & alors il ſe trouvera peut-être en état de diſputer avec un autre, beaucoup plus ſpirituel que lui, de la fineſſe, de l'eſprit & des mouvements de ſa paſſion.

Il eſt donc vrai que les embraſſements des femmes ne nous peuvent faire de mal, pourvu que nous ſuivions le conſeil d'*Hippocrate*, qui ne veut pas même nous permettre que dans le printemps, qui eſt la ſaiſon la plus propre à cet exercice amoureux, nous en faſſions des excès. Ces voluptés licites nous comblent de toutes ſortes de biens; elles rendent notre ame ſatisfaite & augmentent les forces de notre corps: tellement que, quand même nous ſerions attaqués de quelque venin qui commenceroit à détruire les forces de notre cœur, la copulation, ſi nous en voulons croire les Naturaliſtes, ſeroit un remede ſuffiſant pour nous garantir de ſa malignité.

Quand on ne ſe propoſe que de faire des enfants, que l'on ſuit ſimplement les mouvements de la nature, & qu'on n'eſt ému par le chatouille-

ment de la ſemence que comme nous le ſommes par les irritations des autres excréments de notre corps, on n'intéreſſe jamais ſa ſanté par ces ſortes de divertiſſements. C'eſt ce qu'*Euripide* a fort bien exprimé dans une autre langue, lorſqu'il parle à *Vénus* de la ſorte :

Vénus, en beauté ſi parfaite,
Inſpire de grace à mon cœur
Ta plus noble & plus vive ardeur,
Et rends dans mes amours mon ame ſatisfaite ;
Mais tiens ſi bien la bride à mes ardents deſirs,
Que, ſans en reſſentir ni douleur ni foibleſſe,
Juſques dans l'extrême vieilleſſe
Je prenne part à tes plaiſirs.

Et, pour dire là-deſſus ce que je penſe, un vieillard de ſoixante-dix ans ſera encore en état de careſſer une jeune fille & de lui faire un enfant, ſi, pendant ſa jeuneſſe, il n'a pas pris trop de liberté avec les Dames. C'eſt ce que l'Oracle voulut dire aux Spartiates, quand il leur commanda d'élever une ſtatue à *Vénus*, avec ces mots écrits en d'autres caracteres : *Venus qui retarde la vieilleſſe*, nous voulant faire connoître par-là qu'elle

n'eſt pas ennemie de notre ſanté, ſi nous ſuivons ſes conſeils avec prudence.

Enfin, ce ſeroit peu que d'avoir parlé des plaiſirs du mariage, ſans en découvrir les remedes qui s'oppoſent à leur excès, & les moyens dont on doit ſe ſervir pour les éviter; & nous ſerions fort injuſtes, ſi nous favoriſions le crime en favoriſant la concupiſcence de la chair, ſans avoir égard à notre ſanté & à l'obéiſſance que nous devons aux ordres de Dieu.

CHAPITRE III.

S'il y a de véritables ſignes de groſſeſſe.

QUoique parmi les hommes il y ait des coutumes qui nous paroiſſent ridicules, on doit pourtant s'imaginer que l'on a eu de bonnes raiſons de les établir: le temps les a favoriſées, & l'uſage, qui eſt le maître & le tyran des actions des hommes, les a ſoutenues. Ces coutumes ſe ſont fortifiées dans la ſuite, comme les petits ruiſſeaux qui, coulant vers la mer, ſe groſſiſſent enfin & deviennent de grands fleuves.

L'exercice que font les mariés, en dansant le jour de leurs noces, paroît extravagant à plusieurs personnes, qui blâment toujours ce qui ne leur plaît pas : ils ne sauroient se persuader que ce n'est pas sans raison que l'usage tolere cette ancienne coutume ; mais, si l'on faisoit un peu de réflexion sur les effets que causent les mouvements des mariés, peut-être trouveroit-on que la danse des noces n'a été inventée que pour perpétuer plus aisément l'espece des hommes : car, ce n'est ni la malice du siecle, ni la dépravation des mœurs, ni l'adresse de l'amour, ni les voluptés déréglées, qui sont la cause de cette cérémonie, c'est la raison même qui a voulu que les mariées dansassent le jour qu'ils se marient, afin que, par cette agitation, leur corps fût plus libre, plus ouvert & plus propre à la génération.

Les Naturalistes nous font remarquer que, si l'on veut avoir un cheval de prix, on doit fatiguer la cavale avant qu'elle soit couverte, & que de cette conjonction, plutôt que d'une autre, il naît ordinairement un animal fougueux & propre à la guerre.

Ainsi, les femmes s'étant agitées

avant que de se joindre amoureusement à leurs maris, sont défaites d'une partie de leurs excréments, & la chaleur qu'elles ont acquise en dansant, a servi à dessécher leurs parties amoureuses, qui ne sont, le plus souvent, que trop humides, & qui, par ce moyen, ne sont pas disposées à la génération ; car la trop grande humidité de ces parties est une des principales causes de la stérilité des femmes.

Après ces dispositions, on doit observer dans le mari & dans la femme d'autres circonstances qui servent de conjectures, pour établir la connoissance que nous pouvons avoir de la grossesse d'une femme : car, si le mari n'est ni trop jeune ni trop vieux ; que son tempérament soit robuste & ses parties principales bien saines ; qu'il ne soit ni trop gras ni trop maigre, & qu'il ait les parties de la génération bien faites & bien disposées ; que d'ailleurs la femme ait aussi les mêmes dispositions ; qu'elle soit dans la fleur de son âge & qu'elle jouisse d'une santé parfaite ; qu'elle ne soit ni trop grande ni trop petite, & que ses regles aient accoutumé de couler selon


Fig. 5.

les loix de la nature, je ne doute point que, s'il y a les moindres marques que la femme soit grosse, on ne doive se le persuader, après tant de dispositions d'un côté & d'autre.

Mais, parce que ces conjectures ne sont pas des signes évidents de la grossesse, il me semble que l'on en doit chercher quelqu'autre pour la connoître avec certitude. On sait que la grossesse est ordinairement de neuf mois accomplis; ainsi, nous examinerons d'abord les signes qui nous servent de conjectures, pour la découvrir dans les premiers mois, & puis ceux qui nous la rendent plus certaine dans les derniers.

On a lieu de croire qu'une femme a conçu, lorsqu'après s'être divertie avec un homme elle demeure seche, & qu'elle ne rend point ce qu'elle a reçu, & qu'avec cela un homme se retire sans être beaucoup humide : au même temps la femme ressent comme de petits frissons, semblables à ceux qui nous arrivent après avoir mangé; elle souffre quelquefois des foiblesses & des vomissements dans le moment que la semence de l'homme est dardée vers le fond de sa matrice, & qu'elle

eſt reçue dans l'une de ſes cornes, pour ſe joindre avec la ſemence de cette femme & y faire la conception.

La matrice, comme ſi elle avoit de la joie d'avoir reçu l'humeur qui lui eſt propre, ſe reſſerre pour la retenir, ce qui cauſe à la femme je ne ſais quel mouvement dans ſes parties naturelles, duquel elle reſſent du chatouillement & du plaiſir, & fait qu'elle recherche alors plus ardemment la compagnie d'un homme.

Si, quelque temps après, la Sage-femme la touche, & qu'elle rencontre une douce réſiſtance, la matrice & ſon orifice interne ferme & mollet comme le cul d'une poule ou le muſeau d'un chien naiſſant, il n'y a pas lieu de douter que la femme n'ait conçu.

Mais on ne ſe contente pas d'avoir des ſignes communs, on fait encore quantité d'expériences, à l'imitation de l'antiquité, pour découvrir la groſſeſſe d'une femme : les uns frottent d'un rouge les yeux de celle que l'on ſoupçonne groſſe, & ſi la chaleur pénetre la paupiere, on ne doute plus après cela que cette femme ne ſoit enceinte.

Les autres tirent de ſon corps quelques gouttes de ſang, & après les avoir laiſſé tomber dans de l'eau, ils conjecturent qu'elle eſt groſſe, ſi le ſang va au fond. Il y en a d'autres qui lui donnent à boire cinq ou ſix onces d'hydromel ſimple ou aniſé en ſe mettant au lit, & ils jugent de la conception par les tranchées que cette boiſſon cauſe à la femme.

D'autres lui donnent encore une ou deux onces de ſuc de ſeneçon, mêlé avec un peu d'eau de pluie, & s'imaginent qu'elle eſt groſſe, ſi elle ne la vomit point.

Quelques-uns, après avoir mis dans ſes parties naturelles une gouſſe d'ail, ou fait brûler de la mirrhe, de l'encens ou quelqu'autre choſe aromatique, pour lui en faire recevoir la vapeur par le bas, croient qu'elle eſt groſſe, ſi elle ne reſſent point quelque temps après à la bouche ou au nez l'odeur de l'ail ou des choſes aromatiques.

Il y en a encore qui font diverſes expériences ſur l'urine; ils conſiderent cette liqueur dès qu'on la rend, & après l'avoir trouvée troublée, & de couleur de l'écorce de citron mûr,

avec de petits atômes qui s'y élevent & qui y descendent, ils disent qu'elle a conçu.

D'autres laissent l'urine pendant la nuit dans un bassin de cuivre, où l'on a mis une aiguille fine, & s'ils observent le matin quelques points rouges sur l'aiguille, ne doutent plus de la grossesse.

Quelqu'autres prennent parties égales d'urine & de vin blanc; si l'urine, après avoir été agitée, paroît semblable à du bouillon de fèves, ils assurent que la femme est grosse.

Les autres laissent pendant trois jours reposer à l'ombre, dans un vaisseau de verre bien bouché, l'urine d'une femme; & après l'avoir coulée par un taffetas clair, s'ils rencontrent des petits animaux sur le taffetas, ils ne font pas difficulté d'affirmer que la femme est grosse.

Enfin, je ne saurois dire combien d'expériences les hommes ont tenu pour découvrir la grossesse d'une femme; mais les dégoûts, les envies de vomir, les vomissements mêmes, & autres accidents qui leur arrivent, sont des signes bien plus certains, s'il y en a au moins de certains, que

toutes les bagatelles dont l'antiquité a fait parade pour connoitre une femme grosse.

Si les regles manquent à une femme sans qu'elle soit attaquée par des frissons ou par une fâcheuse fievre, que le ventre lui devienne plus plat & plus resserré qu'auparavant, selon le proverbe des Sages-femmes, *en ventre plat, enfant y a*; que principalement après avoir mangé elle soit lente, & qu'elle ne puisse se toucher le ventre sans douleur, ce sont aussi des marques de conception.

Ses regles, retenues pour la génération, lui causent ordinairement des amertumes de bouche, des rapports âpres ou aigres, des éblouissements, des langueurs, des lassitudes, des douleurs de tête & de reins, des chagrins ou des transports de joie dont elle ne sait pas elle-même la cause, des taches au visage ou dans quelque autre lieu du corps, des assoupissements, enfin, le plus souvent, un appétit déréglé; car il s'en est vu qui ont mangé des charbons, de la cendre, du plâtre & d'autres choses pareilles. Tous ces accidents ne sont causés que par le manquement des

regles que la nature a retenues pour ses usages particuliers, & toutes les parties de la femme ne souffrent que parce qu'elles sont arrosées des humeurs qui doivent chaque mois être évacuées.

Outre les accidents que nous venons de marquer, il en arrive d'autres après les quatre premiers mois de grossesse, qui nous servent de nouvelles preuves. Le sang qui croît tous les jours dans les veines d'une femme, pour l'usage de l'enfant, qui en a alors plus de besoin, leur apporte plusieurs petits désordres qui nous instruisent de l'etat où elles sont. Il se jette sur la gorge, & leur cause, aux unes plutôt, & aux autres plus tard, des douleurs & des duretés aux mamelles, lorsque le lait commence à s'y former, & que le mamelon avec son cercle devient rouge aux blanches, & noir aux brunes. Leur voix commence alors à devenir plus grosse par la chaleur naturelle qui se multiplie, & leur salive est plus abondante; car on n'a jamais guere vu de femmes grosses, au moins de celles qui jouissent d'un embonpoint, qui ne fussent de grandes cracheuses.

Il paroît même aux jambes & aux cuisses des plus sanguines, des veines enflées de diverses couleurs, que nous appellons varices, car on les remarque bleues ou blanches, & noires aux brunes, par la variété de leur tempérament.

Après tout, l'un des signes les plus assurés qui nous peuvent découvrir la grossesse d'une femme, c'est le mouvement de l'enfant; car, si l'on met la main sur son ventre, & qu'on l'y tienne fort long-temps, l'on s'apperçoit, vers le quatrieme ou le cinquieme mois, d'un mouvement doux, & sur la fin de la grossesse, d'un mouvement un peu plus fort, qui vient de haut en bas, & vers le devant du ventre de la femme, quand elle est couchée. Le fardeau ne se meut point de la sorte, il suit le mouvement du corps, & il tombe comme du plomb du côté qu'il se panche. Les vents ont aussi un mouvement différent; ils se font sentir inégalement, tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, & leur mouvement ne se fait pas vers le devant du ventre, comme dans une véritable grossesse, mais on les sent le long des boyaux, que l'on entend quelquefois gronder.

Si l'on obſerve le pouls des femmes groſſes, on trouve qu'il eſt beaucoup plus prompt & plus élevé que dans un autre temps; auſſi ont-elles alors du ſang & de la chaleur autant que deux perſonnes; & des Médecins, peu expérimentés à toucher le pouls de ces femmes, s'imagineroient aiſément qu'elles ont la fievre.

On ne ſe contente pas de découvrir en général la groſſeſſe d'une femme par les ſignes que nous avons expoſés, on veut encore ſavoir ſi elle eſt groſſe d'un garçon ou d'une fille, ou même encore ſi elle eſt groſſe de pluſieurs enfants.

Il eſt vrai que les garçons nous donnent ſouvent des marques que les filles ne nous donnent pas; car, celle qui eſt enceinte d'un garçon ſe porte ordinairement beaucoup mieux, & ſe ſent même plutôt que ſi elle l'eſt d'une fille, qui, dès les premieres actions de ſa vie, commence à donner plus de peine à ſa mere que ne fait un garçon pendant toute ſa vie.

Si la mere, ſur la fin de ſa groſſeſſe, tombe dans quelque fâcheuſe maladie ſans faire de fauſſe couche, c'eſt une forte conjecture qu'elle porte en ſes

flancs plutôt une fille qu'un garçon; celui-ci a ses attaches plus seches que celle-là, il ne sauroit résister à des attaques si rudes.

Mais encore, un mâle rendra robustes toutes les parties droites de sa mere, qui, en voulant marcher, se servira plutôt du pied droit, & en voulant prendre quelque chose, agira plutôt de la main droite que de la gauche. On remarquera encore dans son œil, dans sa mamelle & dans son pouls du côté droit, beaucoup plus d'éclat & beaucoup plus de changement & de force que du gauche; & si l'on tire de ses mamelles une goutte de lait, lorsqu'il y en aura de perfectionné, on verra qu'elle se conservera ronde sur l'ongle, si elle porte un garçon; au lieu que si c'est une fille, le lait étant fort séreux, ne se soutiendra pas si bien.

Pour le nombre des enfants, on ne peut considérer que la grosseur extraordinaire du ventre, & par le milieu une espece d'enfonçure, qui nous donne des marques des jumeaux.

De tous ces signes, il y en a de très-légers & de très-ridicules; car, de penser que l'on puisse découvrir

la groſſeſſe d'une femme par ſes urines, c'eſt ce que je ne ſaurois me perſuader. Je ſais bien juſqu'où l'avarice des hommes a pouſſé cette curioſité ; mais les différentes opinions où ils ſont ſur ce ſujet, me ſont juſtement douter de la vérité de leurs expériences.

L'urine ne nous peut donner, tout au plus, que des marques de l'état des parties d'où elle vient, & de la diſpoſition de celles par où elle paſſe. Comme elle ne traverſe pas la matrice, & qu'elle ne fait qu'effleurer ſon col, quelles conjectures peut-on faire par cet excrément, ſi ce n'eſt de la diſpoſition de la veſſie, des reins & des parties ſupérieures ?

Toutes les expériences que l'on fait ordinairement avec de l'urine, ſont ſuperſtitieuſes ; tout ce que l'on met dans la matrice eſt dangereux : l'ail eſt cauſtique & brûlant, ſi on l'applique aux parties tendres du conduit de la pudeur. Les vapeurs des choſes aromatiques ſont ſuſpectes, & il ne faut que cela pour faire de fauſſes couches.

Mais il y a d'autres ſignes qui nous rendent plus certains que ceux-là de

la

la groſſeſſe d'une femme ; car la ſéchereſſe de ſes parties après les careſſes amoureuſes, les chatouillements & les friſſons qu'elle reſſent auſſi-tôt, les foibleſſes & les anéantiſſements où elle tombe dans le moment, ſont de fortes conjectures pour nous faire croire qu'elle a déjà conçu.

D'autre part, ſi la matrice eſt fermée, que les regles ſoient retenues, que le ventre s'applatiſſe d'abord & qu'il s'enfle dans la ſuite, que l'on s'apperçoive du lait qui ſe forme dans les mamelles, & qu'enfin on ſente dans ſon flanc un mouvement qui ne peut venir que de l'agitation de l'enfant, qui eſt, ſi je puis parler ainſi, une partie des entrailles de ſa mere ; tous ces ſignes, dis-je, joints enſemble, paroiſſent d'aſſez fortes preuves pour nous perſuader qu'une femme eſt groſſe.

Mais, à dire le vrai, il n'y a pas plus d'aſſurance à la croire groſſe qu'à deviner ſi elle a une pierre dans la veſſie lorſqu'on en a quelques marques. Tant de ſignes qu'il vous plaira de la groſſeſſe d'une femme, ce ne ſont pourtant que des conjectures qui nous

peuvent quelquefois tromper, & que des moyens de confusion pour un Médecin qui s'y assure avec trop de confiance. J'avoue que l'on est assuré de la pierre quand on la touche avec la sonde, & que l'on est aussi persuadé de la vérité de la grossesse, lorsque l'on touche de la main la tête d'un enfant qui est dans le pas.

Si nous examinons en particulier tous ces signes, que l'on croit être les plus propres à nous rendre certains de la grossesse d'une femme, nous verrons clairement qu'ils sont tous douteux ou équivoques: car, de demeurer seches après avoir été embrassées, cela peut venir de la complexion de la femme & de la chaleur excessive de ses parties. De ressentir un plaisir extrême jusqu'à l'évanouissement, ce n'est pas non plus une marque de conception. Le cœur ressent de pressantes atteintes de l'amour, quand on jouit avec passion des délices du mariage; & le chatouillement que ressent alors une femme, vient aussi-tôt des embrassements d'un mari & de la compression de la poitrine, que des plaisirs de la conception: jusques-là même qu'il s'en est vu qui

ont engendré ſans avoir reſſenti du plaiſir.

Il y a des femmes ſtériles qui ont naturellement la matrice fermée ; & il s'en trouve d'autres qui ont leur orifice dur & calleux, qui ne ſont pas groſſes pour cela.

Les regles manquent ſouvent aux filles ſans aucun ſoupçon qu'elles ſoient enceintes ; & les pâles-couleurs, pour ne rien dire des autres maladies, ſont toujours accompagnées du défaut des regles. L'on n'a guere vu de femmes incommodées de faux germes ou de fardeaux à qui les regles n'aient manqué ; mais encore il y a des femmes groſſes qui ſont réglées les premiers mois de leur groſſeſſe, & j'en ai connu même qui l'étoient réguliérement pendant preſque tout le temps qu'elles étoient enceintes ; & d'autres qui ne le ſont ni avant ni après la conception, comme il arriva à la femme de *Gorgias*, ſelon le témoignage d'*Hippocrate* dans ſes Epidem. qui, n'ayant point ſes regles, ne laiſſa pas de devenir groſſe, & d'en manquer après comme avant la conception.

Le ventre devient grêle d'abord,

& se grossit ensuite aussi-bien par le faux germe, par le fardeau & par d'autres maladies, que par la véritable grossesse ; & souvent l'on ne peut guere distinguer la tumeur causée par ces différentes incommodités.

Le lait & les mouvements de l'enfant, qui semblent être les marques les plus assurées de la grossesse, ne le sont pas plus que les autres ; on voit des filles qui ont du lait par le manquement de leurs regles, si nous en voulons croire *Hippocrate* & d'autres Médecins après lui, & des femmes qui n'en ont point du tout qu'elles ne soient accouchées.

Les mouvements qu'elles sentent dans le ventre, peuvent être excités par des vents ou par des humeurs, & les exemples des femmes qui s'y sont trompées ne sont pas rares, quelques savants Médecins y ont même été surpris. *Hippocrate*, tout docte qu'il étoit, a douté de la grossesse de la sœur de *Temenès*, & *Avenzoar* donna un violent purgatif à sa femme sans la connoître grosse.

Il y a d'ailleurs tant de souplesses parmi le sexe, qu'il faut être bien fin pour n'y être pas surpris, quand il

veut nous en impoſer : car, lorſqu'une femme a deſſein de paroître féconde pour être plus aimée de ſon mari, ou pour recevoir quelque choſe de ſon amant, il n'y a point de ruſes qu'elle n'invente pour paroître groſſe. Il en eſt de la groſſeſſe comme des écritures ; on ne peut connoître celles-là véritables, & celles-ci fauſſes, que par conjecture. Ce ne ſont pas les premiers enfants qui ont été ſuppoſés après que l'on eſt demeuré d'accord de la groſſeſſe d'une femme. *Lepida* fut condamnée pour en avoir uſé de la ſorte ; & il ne ſe trouve aujourd'hui que trop de femmes qui ſe font tort, ou de feindre leur groſſeſſe, ou de ſuppoſer un enfant.

Après tout cela, on peut conclure que l'on ne doit jamais affirmer poſitivement qu'une femme eſt groſſe, puiſque tous les ſignes dont on peut ſe ſervir ſont incertains, & que la femme même, qui en doit plutôt être le juge que nous, s'y trompe fort ſouvent.

CHAPITRE IV.

De la formation de l'Homme.

JE me trouve inſenſiblement engagé, par la ſuite de la matiere que je traite, à parler de quelques queſtions fort difficiles qu'agitent les Théologiens, les Philoſophes & les Médecins.

L'antiquité s'eſt trop attachée à la raiſon pour juger juſte ſur ce qu'elle nous a laiſſé par écrit : la plupart des choſes qu'elle a dites, ſont ou vaines, ou douteuſes, ou fauſſes par cette raiſon-là ; &, pour ne parler ici que de la formation de l'homme, tout ce qu'elle nous a enſeigné eſt très-obſcur ou très-imparfait ; tellement que nous avons été obligés de mettre, pour ainſi dire, la main à l'œuvre, afin de découvrir en ce point les ſecrets de la nature. Nous ne nous ſommes pas ſervis de découvertes qui ont été faites par les autres, nous avons auſſi pris beaucoup de ſoin d'en faire ſur les animaux & ſur les femmes mêmes, afin de chercher plus exactement les

admirables principes qui ont ſervi à nous former.

Nous ſommes perſuadés que la femme donne la matiere auſſi-bien que l'homme, pour former l'enfant qu'ils engendrent tous deux ; mais, parce que l'on ne ſauroit diſcourir de la formation d'un enfant, ſans avoir auparavant obſervé avec exactitude les parties qui y travaillent, il m'a ſemblé à propos d'ajouter ici, à ce que nous avons dit au Chapitre I de la premiere partie de ce Livre, beaucoup de choſes particulieres que j'ai remarquées dans les parties naturelles de la femme, la connoiſſance deſquelles nous ſervira beaucoup à comprendre comment la nature agit en nous formant. Les deux ſemences de l'homme & de la femme étant jointes enſemble, il ſe fait un enfant par le moyen de l'intelligence qui fabrique, pour elle-même, toutes les parties dont nous admirons tous les jours les actions & les uſages ; mais, parce que ce composé d'ame & de corps ne ſauroit vivre ſans nourriture, nous parlerons du ſang des regles, & puis nous obſerverons par degrés les démarches que fait la nature pour former un enfant dans les entrailles de ſa mere,

ARTICLE I.

De la Semence de l'Homme.

LA ſemence de l'homme eſt l'écume de notre meilleur ſang, ſelon *Pythagore*, & le doux écoulement de la moëlle de l'épine du dos, ſelon *Platon :* elle eſt la plus pure & la plus délicate partie du cerveau, ainſi que veut *Alcméon*, & une ſubſtance tirée de tout notre corps, comme l'eſtiment *Démocrite* & *Hippocrate ;* enfin, ſi nous en croyons *Epicure*, elle eſt un elixir, un extrait ou abrégé de notre ame & de notre corps. D'autres Philoſophes, comme *Ariſtote*, ſe ſont imaginés qu'elle étoit un excrément du dernier aliment : en effet, ce n'eſt qu'un pur excrément avant la conception & avant que l'intelligence y ſoit introduite, & l'on ne doit la regarder que comme le ſang que l'on nous tire dans des palettes ; mais, ſelon l'idée qu'en a *Tertullien*, elle eſt un effet de nos deſirs amoureux, & un flux de notre laſciveté bouillante.

Sa ſubſtance doit être épaiſſe & gluante,




Fig. 6.
h
g
g
h
a
d O

gluante, si elle est selon les loix de la nature, afin de conserver plus long-temps l'abondance des esprits & de la chaleur naturelle dont elle est remplie : elle est ainsi dans les hommes d'un âge médiocre, la chaleur, dont ils abondent plus que les autres, cuisant cette matiere & la perfectionnant pour la rendre féconde. Ce qu'elle a de propre, c'est que la chaleur l'épaissit, & que la froideur la fond & la noircit en même temps. En effet, l'air froid en dissipe les esprits & la rend un cadavre de semence, pour parler ainsi ; au lieu que la chaleur en multiplie les parties subtiles, pourvu qu'elle soit dans un lieu où elle puisse conserver son tempérament.

Son odeur, que l'on peut appeller vireuse, est une marque de sa fécondité, & tous les animaux qui sont en chaleur, font exhaler de leur corps une odeur si pénétrante, qu'à peine peut-on demeurer auprès d'eux. Si on les tue en ce temps-là pour en manger la chair, leur odeur est si désagréable, que j'ai connu des personnes qui étoient obligées de vomir après en avoir goûté.

Si l'on considere exactement la

femence de l'homme, on y trouvera deux fortes de fubftances, l'une épaiffe & gluante, l'autre déliée & fpiritueufe : c'eft dans cette derniere partie, ainfi que nous l'expliquerons ci-après, que réfide le principe du mouvement, lequel principe eft d'une nature proportionnée à ce qui brille dans les aftres.

Cette femence, ainfi compofée, ne vient pas feulement des tefticules (*a b*) & des petites veffies (*k*) qui la confervent, elle coule encore de tout le refte de notre corps, ainfi que l'affure *Hippocrate*, le plus ancien & le plus éclairé de nos Médecins.

Car, fi elle ne venoit point de toutes les parties de notre corps, nous ne nous appercevrions pas d'un épuifement fi fubit & fi univerfel lorfque nous embraffons une femme. Dans un moment notre cœur & notre cerveau ne s'épuiferoient pas d'efprits, & tout notre corps ne tomberoit pas dans un anéantiffement que l'on ne fauroit exprimer.

D'ailleurs, nous ne treffaillirions pas de joie, fi tout notre corps ne contribuoit à cet épanchement, & la volupté ne feroit pas fi exceffive,

ſi elle ne dépendoit de toutes nos parties.

Au reſte, s'il eſt vrai que les eſprits de la ſemence ſoient faits de la partie la plus ſubtile du ſuc nerveux, & que ce ſuc ſoit fait du ſang de nos arteres & de nos veines, je ne vois pas pourquoi on refuſe à ces mêmes eſprits le caractere des parties d'où ils ſortent ; car, ſi les urines nous marquent les différentes diſpoſitions des parties par où elles paſſent, la ſemence coulant des parties de tout l'homme, portera auſſi ſans doute avec elles les idées de tout notre corps.

En effet, quelle raiſon pourrions-nous apporter de la reſſemblance des enfants à leur pere ou à leur mere, ſi nous n'étions perſuadés de cette vérité ? Et comment pourrions-nous nous imaginer qu'une femme, naturellement boiteuſe, fît un enfant boiteux comme elle du même côté, & qu'elle en engendrât d'autres avec de pareils défauts qu'elle a apportés du ventre de ſa mere ?

Si l'on veut en attribuer la cauſe à la force de l'imagination, je n'ai qu'à rapporter ici l'hiſtoire que nous fait *Gaſſendi*, d'une petite chienne, qui,

étant boiteuſe, fit des chiens boiteux, pour faire voir en paſſant que l'imagination n'a point de part dans ces ſortes de reſſemblances, puiſqu'une chienne a l'imagination fort foible ou n'en a point du tout.

ARTICLE II.

Exacte deſcription des parties naturelles & internes de la Femme.

AVant que de parler de la ſemence de la femme, & de la maniere dont un enfant eſt formé dans ſes entrailles, j'ai jugé à propos de faire une deſcription exacte de ſes parties naturelles, & de joindre les obſervations que j'en ai faites à ce que j'en ai dit en général dans la premiere partie de ce Livre.

Ce qui nous empêche ordinairement d'examiner les choſes avec diligence, c'eſt la penſée où nous ſommes, que les Anciens n'ont rien ignoré & qu'il ne reſte plus rien à ſavoir. Dans cette penſée, l'eſprit le plus prompt & le plus pénétrant ſe ralentit & s'émouſſe; & parce que

nous haïssons naturellement le travail, nous nous contentons d'apprendre sans peine ce que l'on nous dit; mais il me semble qu'il n'y a point d'art qui ne se perfectionne par les expériences que l'on y peut faire. On y doit toujours consulter les sens, afin de nous désabuser par-là des faux sentiments que l'on nous auroit pu donner.

La matrice est une partie principale de la femme, puisqu'elle lui cause tant de maux par ses désordres, & qu'elle lui porte tant de bien par sa bonne disposition: car, si l'on fait réflexion aux maladies que souffrent les femmes par l'incommodité de la matrice, nous demeurerons d'accord que toutes celles qui les affligent viennent plutôt de cette partie que des autres, ou du moins qu'elle ne se font jamais sentir sans qu'elle en soit en quelque façon la cause. Le corps n'est pas seulement incommodé, l'ame s'en ressent encore, & la maladie fait d'aussi funestes impressions sur l'une que sur l'autre partie; au contraire, quand la matrice est en bon état, on ne sauroit dire quels avantages elle apporte à une femme: la couleur de

ſon viſage eſt vive, ſes yeux ſont brillants & pleins de feu, ſa voix eſt agréable & charmante, ſon diſcours eſt engageant, en un mot, l'amour lui inſpire des ſentiments de douceur & de complaiſance.

J'ai dit ailleurs que la matrice n'étoit pas dans le même état en toutes les femmes : elle ne garde ni ſa ſubſtance, ni ſa ſituation, ni ſa grandeur, ni ſa figure ordinaire, quand une femme eſt groſſe : ſa couleur, ſon épaiſſeur & ſa ſuperficie interne ſont encore alors toutes autres ; & ſi l'on veut ſe donner la peine de la diſſéquer en ce temps-là, à peine la pourroit-on aiſément diviſer en cinq ou ſix membranes, quand elle eſt vuide.

Les teſticules ne ſont ordinairement éloignés de la matrice que de deux travers de doigt dans les femmes qui ne ſont pas enceintes ; mais dans les autres, ils touchent tout-à-fait la matrice (*a*), & ils ſont beaucoup plus longs, plus plats & plus pleins de ſemence dans celles-ci que dans les premieres. Plus les femmes approchent du temps de leur accouchement, plus ils perdent, auſſi-bien que la

matrice, leur ſituation & leur figure naturelle. La matiere blanche, dont ils ſont alors abondamment remplis, a du rapport au blanc d'un œuf de poule, ainſi que *Beſterus* témoigne l'avoir ſouvent trouvé, & que j'en ſuis moi-même le témoin ; car, étant à Padoue, & diſſéquant, avec le ſieur *Sinibaud*, une fille de vingt ans qui s'étoit précipitée dans un puits à cauſe de ſa groſſeſſe, je trouvai ſes teſticules ſi pleins de ſemence, qu'au premier coup de ſcalpel la matiere renfermée rejaillit auſſi-tôt contre mon viſage ; & m'en étant par haſard tombé ſur les levres, j'y portai la langue ſans y penſer, & j'en goûtai aſſez pour la trouver fade, dégoûtante & un peu âpre.

Quatre vaiſſeaux viennent à droite & à gauche des lieux que nous avons marqués ailleurs (*b*) ; ils ſont entortillés les uns dans les autres, & liés enſemble par la production du péritoine, qui les renferme en forme d'étui ; & deſcendant ainſi vers la matrice, ils ſe partagent en deux branches, dont l'une, qui eſt la plus groſſe, eſt diſtribuée à la matrice (*c*) & l'autre aux teſticules (*d*). La

premiere est souvent divisée en trois rameaux, dont le premier & le plus gros est distribué dans le fond de la matrice (*e*) pour y causer les regles dans les femmes qui ne sont pas enceintes, ce que l'expérience nous a montré dans des matrices renversées, ou pour y porter dans les derniers mois de la grossesse. Le second (*f*) est plus petit, & ne sert qu'à arroser & nourrir la matrice; enfin, le troisieme (*g*) est assez gros, il rampe le long des membranes de la matrice, & va se terminer, par des conduits capillaires, vers son col, où il se mêle avec les vaisseaux hypogastriques & iliaques (*h*); c'est ce vaisseau qui fait les regles dans les femmes grosses, & qui les décharge de l'abondance de leurs humeurs.

Il n'y a point de parties dans le corps de la femme où les anatomoses (*i*) & les communications des vaisseaux paroissent plus évidemment que dans la matrice, car on n'a qu'à souffler d'un côté, tous les vaisseaux s'enflent de l'autre & se remplissent de vent; si bien qu'après cela on ne peut douter du mêlange des humeurs dans cette partie.

Presque tous les Anatomistes appellent les vaisseaux dont nous venons de parler, des vaisseaux spermatiques (*c*), ou parce qu'ils se sont imaginé qu'ils préparoient la semence, ou que la semence des femmes n'étoit pas différente de leurs regles ; mais pour moi, qui les ai toujours trouvés pleins de sang, je les nommerai les vaisseaux sanguins de la matrice.

L'autre branche, qui est distribuée au testicule (*k*), est divisée en deux rameaux, ainsi que je l'ai observé par un microscope. L'un entre dans l'une des extrêmités du testicule (*l*) avec un tel artifice, que l'artere & le nerf (*m*) se divisent en mille petits conduits, & filtrent leur humeur dans sa cavité. L'autre, se perdant dans le ligament large (*t*) qui lui sert d'appui, porte sans doute à la *tuba* (*x*) des humeurs propres à faire & à entretenir les boules où se forment les enfants.

Ce que j'ai observé de particulier, c'est que les vaisseaux spermatiques (*u*) qui coulent en abondance dans le ligament large (*t*) entre le testicule (*o*) & la *tuba* (*p*), & que l'on peut nommer vaisseaux nerveux, parce qu'on ne les apperçoit presque point (*u*),

ont un, deux ou trois troncs, que j'ai apperçus, dans quelques femmes, toucher les cornes de la matrice, comme ſi l'humeur, venant des teſticules par des vaiſſeaux capillaires, étoit portée par pluſieurs troncs pour être communiquée aux cornes de la matrice.

Les cornes de la matrice, que l'on appelle la *tuba* (*p*) ou la *trompe* de *Fallope*, ont du rapport aux véſicules ſéminaires des hommes, car elles conſervent la ſemence des femmes : ces cornes ſortent de chaque côté de la matrice, vers ſon fond (*q*) ; elles ſont de la longueur de ſept pouces ou environ, & de la groſſeur à peu près d'un pouce dans les femmes groſſes ; mais dans les jeunes filles ou dans les vieilles femmes, elles ſont fort petites & ne reſſemblent qu'à un ligament : du côté de la matrice, elles ſont grêles, dures & blanches (*q*) ; & puis devenant plus rouges & plus larges à meſure qu'elles s'en éloignent, elles forment à l'autre extrémité ce que nous appellons *la franche de la trompe* (*r*). Ces conduits, que j'ai trouvé s'avancer dans le ventre au deſſous des teſticules, ſont plus preſſés

en quelques lieux qu'en d'autres ; ſi bien que chacun forme trois ou quatre petites cellules, qui pourroient être la cauſe de pluſieurs enfants qu'une femme peut faire à une ſeule fois.

La franche (*r*) eſt faite de petites fibres entrelacées les unes dans les autres, & embarraſſées d'une humeur gluante, principalement quand une femme eſt groſſe. Ces fibres, qui reſſemblent à de petits nerfs, empêchent ſans doute que la ſemence ne ſorte plus ſouvent qu'elle ne fait par l'ouverture de la franche, ou plutôt elles y préparent l'air, lorſque l'enfant commence à y être formé, quoiqu'il ne reſpire pas, tout de même que la luette & l'epiglotte le préparent pour le poumon ; car cet élément eſt un corps qui pénetre tout, & qui même ſe fait paſſage dans les matieres les plus preſſées & les plus ſolides. C'eſt peut-être pour cela que l'on a nommé ces tuyaux la *ſoupape* ou le *ſoupirail* de la matrice.

Une femme n'a pas plutôt conçu, que l'on obſerve en ce temps-là, plus qu'en tout autre, une élevation à l'ouverture de ces vaiſſeaux dans la matrice, & j'y ai ſouvent rencontré

comme une petite peau charnue, que l'on pourroit appeller valvule (*l*), qui défendoit l'entrée, & permettoit la sortie aux humeurs qui se rencontroient dans les cornes de la matricé.

Ces cornes (*p*), que l'on peut nommer vaisseaux ou conduits éjaculatoires, sont remplies d'une matiere qui ressemble à du petit lait un peu épais; elle se trouve souvent en si grande abondance dans les femmes qui aiment éperdument, qu'elle sort des deux côtés quand elle est agitée, c'est-à-dire, par la frange, pour causer les accidents qui arrivent aux femmes incommodées de vapeurs, & par l'ouverture de la matrice, pour faire les pollutions que souffrent souvent les plus amoureuses.

J'ai souvent observé, dans les chiennes pleines, ce qu'*Harvee* a remarqué dans les biches, que les cornes de la matrice avoient un mouvement semblable à peu près à celui de nos boyaux, & je ne doute point que celles des femmes n'en aient aussi pour se décharger de l'enfant qui commence à se former, & pour se défendre encore d'une abondance de semence corrompue; si bien que, pour les affermir

contre la violence des mouvements qu'elles ſont contraintes de faire quelquefois, la nature les a fortifiées par un fort ligament qui va d'un bout à l'autre : car ce ſont ces cornes, avec les teſticules, & non le corps de la matrice, que l'on ſent mouvoir avec tant de violence dans quelques femmes hyſtériques.

ARTICLE III.

De la Semence de la Femme.

SI *Ariſtote* & ſes Sectateurs ne s'étoient pas acquis, pendant pluſieurs ſiecles, une ſi grande réputation, je me perſuade qu'il me ſeroit aiſé préſentement de prouver que les femmes ont de la ſemence, qui contribue en partie à la génération ; car, il n'y auroit qu'à examiner ſans préoccupation l'action & l'uſage des parties que je viens de décrire, pour être convaincu que le ſentiment où je ſuis eſt le plus vraiſemblable ; mais, avant que de l'établir dans toute ſa force, voyons en peu de mots ſi les raiſons des adverſaires ont quelque ſolidité.

1. Si les femmes, disent-ils, avoient de la semence, elles n'auroient point de regles, puisque l'une & l'autre matiere peut suffire à former un enfant ; mais, parce que nous sommes assurés, ajoutent-ils, qu'elles ont des regles, & qu'elles n'engendrent jamais sans en avoir, on doit conclure qu'elles n'ont point de semence.

2. D'ailleurs, si les femmes avoient de la semence, il s'ensuivroit qu'elles auroient un principe d'action, par lequel un enfant pourroit se former dans leurs entrailles sans la participation d'un homme, leur semence agissant sur les regles; mais, parce que nous n'avions point d'exemple de cela, on doit aussi avouer qu'elles n'ont point de semence.

3. Au reste, il n'y auroit jamais de conception sans volonté, si les femmes avoient de la semence ; mais parce, disent-ils, que nous sommes certains, par l'aveu même des femmes, qu'elles sont quelquefois devenues grosses sans avoir été touchées du moindre contentement, nous devons croire qu'elles n'ont point de semence ; car, si elles en avoient, elles seroient alors sans doute averties de son écoulement par quelques petites voluptés.

4. Ils disent encore que, si les femmes ont de la semence, au moins n'est-elle pas féconde, & ne peut servir en aucune maniere à la génération; que ce n'est qu'une humidité superflue, pour arroser leurs parties naturelles & pour les irriter quand il faut se joindre amoureusement; & que, comme les eunuques ont une espece de semence, qui n'a aucune vertu, les femmes ont aussi une matiere qui n'a point de force à former un enfant.

5. Les femmes sont semblables aux enfants & aux eunuques, dans la voix, dans le poil, dans l'habitude du corps & dans la passion de l'ame; elles n'ont donc pas plus de semence qu'eux.

Mais, 1. l'expérience nous fait voir qu'il en est tout autrement, & la raison n'y est pas contraire; car, la semence des femmes est bien différente de leurs regles, l'une est blanche, & les autres sont rouges: celle-là sort en petite quantité, & ne s'écoule point ordinairement sans quelque plaisir, & celles-ci s'épanchent le plus souvent en abondance; & bien loin de les rendre joyeuses, elles en deviennent

triſtes & abattues. Après tout, la forte imagination peut ſouvent contribuer à l'écoulement de la ſemence ; mais, quelque vive que ſoit cette faculté de l'ame, elle ne ſauroit avancer ni retarder les regles d'un ſeul jour ; & ainſi, les femmes ont de la ſemence & des regles tout enſemble, puiſqu'elles ont diverſes paſſions qui en ſont des marques évidentes, la premiere matiere ſervant à engendrer, & la ſeconde à nourrir en partie les enfants qu'elles font.

2. Le raiſonnement de ces Philoſophes, ſur la formation de l'homme, eſt ſi éloigné de la vérité, que je ne m'étonne pas ſi leurs raiſons ſont ſi foibles. Ils ſe perſuadent que le ſang des regles ſert d'abord à nous former, & l'expérience nous fait voir tout le contraire, ſavoir, que nous ſommes pluſieurs mois dans le ſein de nos meres ſans en avoir beſoin. Sur ce faux principe, ils établiſſent des raiſonnements qui ſe détruiſent d'eux-mêmes ; car, la ſemence ne pouvant rien faire elle ſeule, & n'étant qu'une cauſe partiale, il eſt impoſſible qu'elle ſoit la cauſe totale & active de la génération.

J'avoue

J'avoue que le plaiſir n'accompagne pas toujours la conception, & je ne ſaurois croire que ce ſoit le ſeul écoulement de la ſemence des femmes qui leur cauſe des contentements. Le chatouillement qu'elles reſſentent des parties de l'homme, & de la forte imagination qu'elles ont dans le combat amoureux, en ſont la principale cauſe; ſi bien que je ne m'étonne pas s'il y en a eu quelques-unes qui, n'ayant pas la liberté de l'imagination & du chatouillement, ont engendré ſans plaiſir.

4. Après tout, ſi les femmes n'ont pas de ſemence propre à engendrer, comment les enfants reſſemblent-ils ſi parfaitement à leur mere dans les qualités du corps, dans les paſſions de l'ame, & dans les maladies auxquelles elles ſont ſujettes? Et que dira-t-on du mélange des différentes bêtes, comme d'un cheval & d'une âneſſe, qui font un mulet, ſi la femelle, par ſa ſemence, ne contribue en rien à la génération?

Mais, pour prouver encore davantage ce que nous venons de dire, on m'avouera que la nature ne fait rien en vain, & qu'il ne falloit pas un ſi

grand appareil de vaisseaux spermatiques, de testicules, de cornes, &c. si toutes ces parties n'étoient faites que pour humecter la matrice : elles ont assurément un autre office que celui que les Péripatéticiens leur donnent, elles servent à faire de la semence pour former les hommes ; & quoique la semence des femmes ne soit point si cuite que celle des hommes, elle ne laisse pas pourtant d'être de la semence, comme leur sang est du sang, bien qu'il soit moins digéré que le nôtre.

On sait à quelles maladies quelques femmes sont sujettes, quand elles demeurent vierges ou veuves, ou quand elles ne sont pas assez caressées de leurs maris, & l'on sait aussi quel remede est le plus prompt & le plus efficace pour les guérir. Si la semence qui est retenue dans les cornes de la matrice est employée à former un enfant, toutes les fâcheuses incommodités dont elles étoient auparavant tourmentées, cessent dans un moment, & la cause maternelle de leurs maux servant à d'autres meilleurs usages, elles jouissent ensuite d'une santé parfaite.

Mais encore, si j'ose faire comparaison entre les oiseaux femelles & les femmes, je pourrois dire que, puisqu'ils ont de la semence qui contribue à former leurs petits, les femmes en ont aussi qui sert à la génération ; car, quel usage auroient les testicules des femmes qui la fabriquent ? Et l'expérience ne nous fait-elle pas connoître que les bêtes femelles châtrées ne souffrent pas l'approche de leurs mâles ? Nous remarquons deux sortes de substances dans un œuf de poule, le poulet se forme du blanc, qui est la semence de la poule, & s'en nourrit dans les premiers jours de sa formation, & dans les derniers il se nourrit du jaune, qui vient du plus pur sang de la poule ; si bien que le blanc de l'œuf ayant du rapport à la semence de la femme, on peut dire que la génération se fait dans la femme comme dans les œufs, & qu'elle contribue à la formation d'un enfant, en donnant de la semence de son côté, aussi-bien que les femelles des oiseaux. Que dira-t-on des poules châtrées, à qui on a arraché l'ovaire, comme le receptacle de leur semence, pour les rendre stériles, grosses & tendres ?

Enfin, s'il m'eſt permis de me ſervir de l'Ecriture-Sainte dans cette occaſion, je pourrai conclure que la femme a de la ſemence qui contribue à la génération, puiſque Dieu menaçant les hommes, leur dit, par la bouche de Moyſe, qu'*il mettra une haine irréconciliable entre la ſemence de la femme & la ſemence du ſerpent*, en parlant de la poſtérité de l'un & de l'autre.

ARTICLE IV.

De l'Ame de l'Homme.

NOus ſommes perſuadés de l'exiſtence de beaucoup de choſes, bien que nous n'en connoiſſons pas les qualités. Nous demeurons tous d'accord que nous avons une ame ſous l'empire de laquelle nous vivons; mais nous ignorons ce que c'eſt que cette ame qui nous fait agir, & qui nous en empêche quand il lui plaît. Nous ignorons encore quel eſt en nous le lieu de ſa réſidence. Cette ame, qui connoît tout, ne ſe connoît pas elle-même; elle eſt comme un œil qui

découvre tous les objets, mais qui ne se voit point, & qui ne sait de quelles parties il est composé.

Cette difficulté que nous avons à comprendre la nature de l'ame, est une preuve évidente qu'elle est faite à l'image de Dieu, qui ne peut être compris lui-même. Cependant, si nous pouvons espérer d'en avoir quelque connoissance, il ne faut point nous donner la peine d'interroger les Philosophes sur cette matiere ; ils en ont trop dit pour dire vrai. Leur inclination naturelle, & les diverses passions de leur ame, les ont fait souvent tomber dans l'erreur, parce que ces deux choses ne les ont pas tant portés à examiner notre ame avec soin, qu'à en juger avec préoccupation.

Car, l'inclination qu'ils ont eu pour la grandeur, l'élévation & l'independance, les a engagés insensiblement dans une fausse érudition, où ils ont vu des choses vaines & inutiles, qui ont flatté leur orgueil secret, en les faisant admirer de tout le monde. Les passions les ont fait sortir hors d'eux-mêmes, pour leur représenter les choses, non pas selon qu'elles

étoient en elles-mêmes, pour en former des jugements de vérité, mais selon le rapport qu'elles avoient avec eux pour flatter leur inclination & celle de ceux à qui ils étoient unis, ou par nature ou par volonté : car l'union naturelle que l'on a avec ceux qui sont autour de nous, par la ressemblance du tempérament, de la profession & de la fausse religion où l'on a été élevé, est souvent la cause de beaucoup d'erreurs où l'on tombe tous les jours.

Nous les communiquons ensuite à d'autres, parce qu'on nous les a communiquées, & nous en sommes persuadés, parce que nous ne les avons pas considérées avec assez d'attention, & que nous n'avons pas été assez désintéressés pour en bien juger. L'amour des choses nouvelles & extraordinaires nous préoccupe souvent en faveur de ce que nous prenons pour des vérités cachées ; & j'avoue sincérement que tout ce qui porte le caractere de l'infini, comme l'ame, est capable de troubler l'imagination & de nous séduire, à moins que d'avoir des principes infaillibles, qui nous puissent conduire dans toutes les

difficultés qui se présentent sur cette matiere.

Car, quelle apparence de juger lequel des sentiments est le plus véritable touchant la nature & l'origine de l'ame dans les livres de ceux qui en ont écrit? Mais, sans m'arrêter ici aux Philosophes Païens, je dirai que plusieurs Chrétiens ont cru que l'ame de l'homme étoit une substance corporelle, & par conséquent périssable, faite d'air ou de feu, ainsi que l'a décidé quelque Concile contre les Païens, qui la croyoient incorporelle, & par conséquent immortelle, comme ont été *Démocrite*, les *Epicuriens* & les *Stoïciens*.

D'autres Chrétiens ont soutenu le contraire, & ont dit, avec les derniers Conciles, qu'elle étoit incorporelle, & par conséquent exempte de tous les accidents qui arrivent aux corps. Quelques-uns ont enseigné que, selon le langage de l'Ecriture, elle étoit le sang de nos veines, puisque l'ame nous quittoit quand nous en perdions beaucoup. D'autres, comme les Manichéens, ont dit qu'elle étoit une portion de la lumiere céleste, & les Sociniens de notre temps ont

publié qu'elle étoit un vent délié & ſubtil.

Enfin, il y a tant d'opinions ſur la nature de l'ame dans les livres des Chrétiens & des Païens, qu'il n'y a que Dieu ſeul qui ſache laquelle eſt la plus véritable, & c'eſt même une grande queſtion de ſavoir celle qui a le plus de vraiſemblance.

Cependant, nous nous flattons de ſavoir que l'ame eſt ce qui nous fait vivre, ſentir, mouvoir & comprendre; qu'elle eſt une ſubſtance qui en occupe une autre dans toutes ſes parties, & qu'elle n'occupe point de lieu comme un corps, puiſqu'elle eſt indiviſible, ſelon le ſentiment même de quelques Philoſophes Païens, mais qu'elle a ſeulement une étendue de vie, pour me ſervir de l'expreſſion de *S. Auguſtin;* qu'elle n'eſt jamais dans le repos, & que le mouvement lui eſt quelque choſe de ſi naturel, qu'il en eſt inſéparable; ſi bien qu'il ne faut pas s'étonner ſi elle eſt inceſſamment dans l'agitation, puiſqu'elle prend ſon origine de cet Eſprit céleſte qui l'a créée, & qui eſt d'une nature à ne demeurer jamais dans l'oiſiveté. Enfin, comme les plaiſirs du mariage ſont ſi exceſſifs,

excessifs, & qu'ils touchent si vivement notre corps & notre ame, il faut que ce soit quelque chose d'immatériel, qui seme tant de plaisirs en nous.

Son origine est aussi contestée que sa nature : les uns ont cru qu'elle sortoit de Dieu, qu'elle étoit une partie de sa substance & une étincelle de sa Divinité ; les autres, qu'elle étoit une partie du soleil & de l'ame du monde, laquelle étant partagée entre toutes les choses animées, ceux des hommes qui en avoient le plus, étoient aussi les plus spirituels. Il y en a qui se sont imaginés que toutes les ames avoient été conservées au Ciel, pour être ensuite distribuées aux corps qui en avoient besoin : d'autres, qu'elles étoient créées & placées dans le corps d'un enfant au moment que la conception se faisoit, ou après que l'embrion avoit toutes les parties accomplies & disposées à le recevoir : d'autres, qu'elle venoit de l'ame de nos peres par le moyen de la semence : enfin, il y a sur cette matiere des pensées si ridicules, que je perdrois le temps si je les voulois toutes rapporter ici.

Pour moi, après avoir examiné tout ce que l'on peut dire de la nature & de l'origine de l'ame, je prends Dieu à témoin, pour me servir de l'expression de *S. Jerôme*, que je ne vois rien qui me puisse satisfaire sur cela : en effet, c'est une partie de la sagesse humaine, que d'avouer sincérement qu'il y a quelque chose que nous ne savons pas.

Mais, quoi qu'il en soit, s'il faut considérer l'homme tel qu'il est, nous le devons considérer composé de quatre sortes de substances différentes.

L'entendement ou l'intelligence, si l'on veut, en est comme le maître, étant une partie indépendante & immatérielle. C'est lui qui nous vient de dehors, & qui n'est pas comme les autres parties attachées à la matiere : il est envoyé dans le corps de l'enfant qui commence à se former dans les flancs de sa mere, comme un Ange ou un premier Moteur qui va batir un domicile pour sa demeure, selon le sentiment de *Tertullien*, & qui rendra compte un jour de ses bonnes ou de ses mauvaises actions.

Le corps est comme l'esclave ; il souffre toutes les incommodités aux-

quelles nous ſommes ſujets, & obéit, en qualité d'inférieur, aux loix que lui impoſe cette partie ſupérieure de nous-mêmes.

L'entendement & le corps de l'homme ſont deux ſubſtances ſi éloignées l'une de l'autre, qu'il eſt impoſſible qu'elles ſe puiſſent joindre ſans un lien qui les aſſemble. Il a donc fallu quelque choſe qui participât en quelque façon des deux extrémités, pour les lier l'une à l'autre : l'ame & les eſprits ſont ce merveilleux lien qui joint l'entendement au corps de l'homme.

L'ame eſt une ſubſtance pure, & comme un elixir de tous nos eſprits. Les eſprits ſont engendrés de la plus pure portion de notre ſang ; ils ſont très-purs, très-clairs, & avec cela très-prompts à ſe mouvoir aux moindres ordres de notre entendement : le cœur eſt la partie qui en fabrique la matiere, le cerveau la perfectionne, & les nerfs conſervent les eſprits & les portent enfin par tout notre corps.

Puiſque l'ame & les eſprits lient l'entendement avec le corps, l'ame ſert auſſi de lien pour unir l'entendement aux eſprits, & les eſprits uniſſent

l'ame & le corps si bien, que, selon ce sentiment, l'ame approche davantage de la substance de l'entendement, s'il m'est permis de parler de la sorte, & les esprits de la substance du corps.

Ainsi, l'entendement & l'ame sont quelque chose de fort différent dans l'homme ; aussi remarquons-nous que tous les peuples ont divers termes pour les désigner quand ils en parlent à dessein. En effet, il semble que ce qui nous fait vivre soit autre chose que ce qui nous fait penser, selon la réflexion de *Lactance ;* car, l'ame est assoupie dans ceux qui dorment, lorsque l'entendement se fait connoître par ses fonctions ; au lieu que dans les fous l'entendement est comme éteint, lorsque l'ame ne laisse pas de bien agir. L'entendement & l'ame sont donc différents l'un de l'autre, s'il le faut dire une seconde fois, puisque le premier vient de Dieu, & que l'autre est communiqué par le moyen de la semence de nos peres.

Peut-être que le sentiment dans lequel nous sommes, que la semence est animée, pourroit paroître étrange, si nous n'apportions de bonnes raisons pour en faire voir la vérité.

S'il eſt vrai que les eſprits ſont des parties qui nous compoſent, comme l'enſeigne *Hippocrate*, & que nos parties ſoient animées, ſelon le ſentiment de tout le monde, il n'y a pas, ce me ſemble, lieu de douter que la ſemence ne ſoit animée, puiſqu'elle n'eſt preſque toute qu'eſprit.

D'ailleurs, ſi la ſemence des plantes a un principe de mouvement qui les fait germer, qui eſt-ce qui niera que la ſemence de l'homme n'en a pas un qui l'anime & qui la fait agir? On l'appellera, ſi l'on veut, ſelon le ſentiment d'*Ariſtote*, une partie de l'animal, puiſqu'elle eſt la principale cauſe de ſon mouvement; & c'eſt-là ce qui eſt le propre de l'ame.

D'autre part, nous nous appercevons, dans les plaiſirs que nous prenons avec les femmes, qu'il ſort quelque choſe de notre ame qui nous fait treſſaillir de joie, puis nous demeurons languiſſants & abattus, nos yeux s'affoibliſſent, & nous ſentons que notre ame pâtit; ce qui nous fait croire que l'ame renfermée dans la ſemence, eſt une diſtillation de notre ame, comme la matiere de cette même ſemence eſt un extrait & un elixir de notre corps.

Car, qui pourroit s'imaginer que la nature pût passer d'un lieu à un autre par un milieu qui ne participât point des deux extrêmités, & que le pere, étant animé aussi-bien que le fils, pût produire ce même fils, sans que la semence du premier, qui a servi de milieu à ces deux personnes, fût elle-même animée.

Au reste, d'où vient l'amour déréglé d'un jeune homme qui ressemble si fort à son pere dans cette passion de l'ame? D'où lui vient encore cette ambition extraordinaire, qui est si naturelle à sa mere, si ces deux passions qui la dominent ne coulent de l'ame de l'un & de l'autre?

En effet, l'expérience nous apprend que les bêtes mêmes, de différentes especes, en produisent une troisieme qui a un instinct mêlé; & que, s'il y a de la variété dans son corps, il n'y en a pas moins dans son ame par le mêlange des deux matieres & des deux ames de la semence de ces animaux.

Nous savons encore, par la même expérience, que tout ce qui est au monde produit son semblable, & je ne vois pas pourquoi, entre toutes

les chofes animées, les hommes feroient privés de cet avantage.

En un mot, si nous voulions suivre la pensée de *Séneque*, *la semence a une ame qui est le principe de l'homme à venir; elle en conserve toute l'idée dans sa matiere; elle y cache deja de la barbe & des cheveux blancs; enfin, l'enfant qui n'est pas encore formé, est néanmoins enseveli tout entier dans la semence: les traits de son corps y sont deja marqués, & l'on peut dire que cette semence contient, tout ensemble, un enfant, un homme & un vieillard.*

C'est sur cela qu'*Ovide* reprochoit à *Ponticus* sa mauvaise coutume de perdre un homme avec ses doigts. En effet, il n'est pas permis, par la Loi, de se polluer, parce que, selon la pensée de *Tertullien*, c'est un homicide prématuré que d'empêcher ainsi un homme de naître; & les Jurisconsultes veulent que l'on punisse un homme de mort, ou de grosse amende pécuniaire, s'il fait faire des fausses couches à une femme dans quelque temps que ce soit de sa grossesse.

Nous pouvons donc conclure que la semence de l'homme & de la femme

eſt animée, mais qu'elle eſt animée ſeulement en puiſſance, c'eſt-à-dire, comme l'explique *Ponponace*, qu'il ne manque que les organes néceſſaires pour produire ſes actions; mais, après que la ſemence des deux ſexes eſt mêlée l'une avec l'autre, les organes de ſes mouvements, qui étoient auparavant enſevelis dans ſa matiere, s'en dégagent enfin, & ſe manifeſtent par leurs mouvements ſenſibles; ſi bien que, dans la conception, la ſemence ceſſe d'être ce qu'elle étoit auparavant, & devient ce qu'elle n'étoit pas, c'eſt-à-dire, que l'ame de la ſemence nous donne alors des marques de ſa préſence, au lieu qu'avant cela elle étoit comme enſevelie dans l'embarras de la matiere.

La ſemence eſt comme un Architecte, pour me ſervir de la comparaiſon d'*Ariſtote*, qui conſerve dans ſa mémoire le deſſein d'un édifice qu'il veut conſtruire, & lorſqu'il trouve l'occaſion de le faire, il en fait un matériel qui a toutes les meſures & les dimenſions pareilles à celui dont il s'étoit auparavant formé l'idée.

Tout ce que l'on pourroit dire contre ces principes, ſelon la penſée de *Senert*,

ne seroit qu'une injure que nous ferions à Dieu par notre propre ignorance : car, si Dieu a commandé à la nature, qui n'est qu'un ordre secret de sa providence, par lequel toutes choses sont ce qu'elles sont, & font ce qu'elles doivent faire ; s'il lui a, dis-je, commandé de faire croître & multiplier toutes choses, en produisant chacune son semblable, je ne sais pourquoi ce commandement ne tomberoit que sur ce qui n'est pas raisonnable.

ARTICLE V.

Du Sang des Regles.

LA nature ne s'est pas contentée de faire naître dans les hommes & dans les femmes de la matiere propre à engendrer des enfants, elle a encore ordonné aux femmes de produire de quoi les entretenir après les avoir conçus, & de quoi les nourrir quand ils sont nés. Le sang des regles, qui coule si réguliérement tous les mois dans les femmes saines, & qui ne sont ni enceintes ni trop vieilles, est semblable au sang d'une victime que l'on

vient d'égorger ; auſſi eſt-il une portion du ſang de leurs arteres. Il eſt vrai qu'elles ſe déchargent quelquefois par-là de toutes les impuretés dont leur corps eſt rempli, & c'eſt alors ce qui fait paroître ce ſang impur & corrompu.

Bien que nous obſervions, quoique rarement, dans quelques arbres, des fruits ſans fleurs, que quelques femmes ſoient devenues groſſes ſans avoir leurs regles, comme nous le marque *Hippocrate*, de la femme de *Gorgias*, cependant les fleurs des femmes dévancent preſque toujours la conception, & ſont le plus ſouvent un ſigne de fécondité.

Ce ſang eſt, pour l'ordinaire, un ſang ſuperflu par ſon abondance : la cauſe de ſes épanchements périodiques ſemble être quelque choſe de fort caché, puiſqu'il ſe trouve dans les écrits des Médecins tant de différentes opinions ſur ce ſujet.

1. Les uns diſent que l'oiſiveté, la bonne chere, & le tempérament froid & humide des femmes ne contribuent pas peu à les faire ce qu'elles ſont : elles ne diſſipent pas tout le ſang qu'elles engendrent ; ce qui reſte tous

les jours de ſuperflu, après qu'elles ſe ſont nourries, faiſant peu à peu une plénitude conſidérable dans la maſſe de leur ſang, vient enfin à un tel degré d'abondance, qu'au bout d'un mois ou environ, la nature en étant comme accablée, les femmes s'en déchargent par les lieux deſtinés à cette évacuation.

2. Les autres croient que ce qui cauſe les fleurs aux femmes, n'eſt pas ſeulement l'abondance du ſang, mais une qualité ſouvent manifeſte & quelquefois cachée; ſi bien que les regles des femmes, ajoutent-ils, étant âpres, pénétrantes, corroſives & malignes, il n'y a pas lieu de douter qu'elles ne puiſſent ouvrir de temps en temps les vaiſſeaux de la matrice pour ſe faire paſſage, & pour délivrer ainſi les femmes des maux où elles tomberoient par la demeure de ce ſang tout-à-fait ennemi de la nature. D'où vient qu'il y en a eu qui s'en ſont déchargées par différentes parties de leur corps, la nature ne pouvant ſouffrir cet excrément parmi ſes liqueurs les plus pures.

Il ne faut pas douter, ajoutent-ils, de la mauvaiſe qualité des regles, ſi

l'on considere avec quels chagrins les femmes s'en déchargent, quelles foiblesses elles en ressentent, & qu'elle mauvaise couleur elles ont lorsqu'elles en sont incommodées ; & si l'on observe que les femmes qui sont en cet état font mourir par leur toucher une vigne qui pousse, qu'elles rendent un arbre stérile, qu'elles font aigrir le vin, & rouiller le fer & l'acier, qu'elles procurent de fausses couches à une femme grosse, qu'elles en rendent une autre stérile, qu'elles obscurcissent la glace & l'éclat d'un miroir ou d'un ivoire poli, qu'elles font enrager un chien & rendent un homme fou, si l'un ou l'autre goûte de ce sang ; enfin, qu'elles causent encore beaucoup d'autres accidents, on peut dire que la mauvaise qualité des regles est cause de leur écoulement périodique.

3. Les autres attribuent le flux des regles à des causes supérieures, & se persuadent que la lune est la maîtresse des mouvements que nous y observons ; car, ils ont remarqué que la mer s'enfloit davantage, que les os des animaux étoient plus pleins de moelle, que les arbres avoient plus de seve, & que les femmes souffroient

auſſi plutôt l'épanchement de leurs humeurs au renouveau ou au plein, qu'en tout autre temps ; ſi bien que, comme la lune a beaucoup d'empire ſur les choſes humides, les femmes étant d'un tempérament froid & humide, propre, par conſéquent, à ſouffrir les impreſſions de cet aſtre, ils ne doutent pas auſſi qu'il ne leur faſſe reſſentir les effets de ſa vertu.

4. Enfin, d'autres penſent qu'il y a quelque choſe de caché & d'inconnu dans la cauſe des regles, & que c'eſt plutôt la loi de la nature qu'aucune autre cauſe, qui en a impoſé aux femmes la néceſſité & l'incommodité tout enſemble : car, ils ont remarqué qu'il y a des femmes auſſi chaudes & ſeches que des hommes, qu'il s'en trouve qui travaillent & qui ne font guere bonne chere, & qui, néanmoins, font toutes aſſez connoître qu'elles ſont fécondes. Le ſang des regles n'eſt pas ſi mauvais que l'on ſe le perſuade, pourvu que les femmes ſoient ſaines, puiſqu'il ſert de nourriture à l'enfant qu'elles portent dans leurs entrailles, & qu'elles le nourriſſent enſuite du lait de leurs mamelles,

La lune n'eſt pas toujours la maîtreſſe des regles, elles coulent auſſi-bien au dernier quartier qu'au renouveau ou au plein ; ſi bien qu'après tout ils ſe ſentent obligés de croire que Dieu, où plutôt la nature, par ſes ordres qui nous ſont inconnus, communique aux femmes une néceſſité ſecrette de ſe purger tous les mois.

Mais, toutes ces opinions différentes ne ſatisfont pas ceux qui veulent pénétrer dans les ſecrets de la nature : elles ont toutes les difficultés inſurmontables ; &, à dire le vrai, pas une ne me plaît. Il faut donc chercher quelqu'autre cauſe du mouvement des regles dans une fille de quinze ans, qui continue à ſe purger réguliérement pendant une partie de ſa vie.

Si j'établis bien ce que je penſe, que le flux des regles n'eſt cauſé que par une fermentation que fait la ſemence de cette fille ſur toute la maſſe de ſon ſang, je me perſuade d'avoir trouvé la plus véritable cauſe de ces épanchements périodiques.

Pour éclaircir cette difficulté, on doit ſavoir que le ſang a une très-grande diſpoſition à ſe fermenter, tantôt ſuivant les ordres de la nature,

tantôt contre ses légitimes décrets. Nous l'éprouvons tous les jours de la premiere façon, par le mouvement de notre cœur & le battement de nos arteres, & nous n'avons que trop d'expérience de la seconde dans nos fievres intermittentes ou continues.

Le levain naturel du cœur & des autres visceres, selon le sentiment de quelques uns, agite le sang continuellement par des ébulitions agréables, la pituite dépravée le fait tous les jours d'une maniere fâcheuse, la bile de deux jours l'un, la bile noire le troisieme jour, & enfin la semence de la femme ne le fait fermenter qu'au bout de vingt-sept ou de trente jours.

Cette semence, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, étant d'une saveur insipide, fade & tant soit peu âpre, ce qui se connoît même par son odeur désagréable, fait, par toutes ces qualités, bouillonner le sang qui sort ainsi tous les mois de ses vaisseaux.

Examinons cette matiere de plus près, & voyons comment la semence d'une jeune fille peut se communiquer à toute la masse de son sang, pour le faire enfler & fermenter quand ses premieres regles sont prêtes à paroître.

Nous ſavons, par la deſcription exacte que nous avons faite des vaiſſeaux de la matrice, que ceux que nous avons nommés ſanguins (*b*), deſcendants des parties ſupérieures, ſe diviſent en deux rameaux (*c d*), que l'un de ces rameaux va aux teſticules (*k*) & à la trompe (*x*), & l'autre à la matrice (*c*). Le premier eſt compoſé, comme celui-ci, d'artere, de veine, de nerf & de vaiſſeau lymphatique. L'artere (*d*) & le nerf (*m*) portent au teſticule la matiere à faire la ſemence; la veine (*b*) & le vaiſſeau lymphatique (*y*) rapportent en haut le réſidu des liqueurs que le teſticule & les trompes n'ont pas trouvées propres pour nourrir leur ſubſtance & pour ſervir à leur uſage; ſi bien que cette matiere infectée, pour ainſi dire, d'une vapeur ſubtile & ſéminaire du teſticule & des trompes, remontant en haut, ſe mêle parmi le ſang, ou dans la veine-cave deſcendante (*z*), ou dans l'une des émulgentes (*a*), pour communiquer d'un côté & d'autre, à toute la maſſe du ſang, les eſprits & la matiere vireuſe qui a été puiſée dans le teſticule & dans les trompes.

C'eſt ce qui fait auſſi la bonne grace des femmes & des filles, leur enjouement, leur vigueur & leur hardieſſe; car, pour parler de cette ſorte, les vapeurs ſulphurées & ſpiritueuſes de la ſemence ſe mêlant parmi leur ſang, leur ſert comme de levain, qui, d'un côté, cauſe leurs regles, & d'un autre, fait ce que nous trouvons d'agréable & d'engageant dans les femmes.

La matiere qui revient des teſticules & des trompes, eſt enſuite portée dans tout le corps par le mouvement du cœur & des arteres: elle arroſe avec le ſang toutes les parties, qui deviennent enſuite plus échauffées & plus pleines d'eſprit; ſi bien que cette jeune fille, à l'âge de quinze ans, qui eſt le temps où ſes teſticules commencent à avoir de la force pour répandre leurs vapeurs par tout ſon corps, devient plus active & plus amoureuſe qu'elle ne l'étoit auparavant: elle ſe ſent en état d'attendre un homme de pied ferme; elle l'iroit même attaquer amoureuſement, ſi la pudeur & la bienſéance ne l'en empêchoient. C'eſt alors que la nature, qui n'eſt jamais dans l'oiſiveté, la diſpoſe à la propagation du genre

humain. Elle échauffe ſes parties naturelles, & y conduit inceſſamment de la matiere & des humeurs pour les faire ſervir à perpétuer ſon eſpece.

Cette matiere ſéminaire, qui ſe mêle ainſi tous les jours peu à peu parmi ſon ſang, diſpoſe cette derniere humeur à la fermentation, juſqu'à ce qu'une ſuffiſante quantité de vapeurs ſpermatiques y étant mêlées, l'ébullition ſoit parfaite & accomplie, de ſorte que le ſang puiſſe ſortir des vaiſſeaux (*e f g h*) que la nature a préparés pour ſervir à cette évacuation. Le vin qui bout dans un tonneau fermé, ſe fait paſſage à travers ſes petites fentes, & évacue une ſuffiſante quantité de moût pour rendre le calme au reſte : ainſi, le ſang qui bouillonne par le levain dont nous venons de parler, ſe fait des ouvertures par les extrêmités des vaiſſeaux de la matrice (*e f g h*) ; & après que, pour l'ordinaire, le plus mauvais s'eſt épanché, celui qui reſte demeure en repos juſqu'à ce que, dans un mois ou environ, il y ait encore une nouvelle matiere qui le trouble & qui le faſſe ſortir : car, ſi nous faiſons réflexion aux qualités de la ſemence de la

femme, nous demeurerons d'accord que ce levain n'a point de force pour causer de plus prompts mouvements.

Si le sang est dans un juste tempérament, comme il arrive dans les femmes qui se portent bien, la fermentation s'acheve promptement, & l'évacuation de leurs regles finit à peu près dans trois ou quatre jours; mais si le sang est plein d'excréments, de crudités ou de pituite, quelle apparence y a-t-il qu'il s'échauffe & qu'il se fermente si promptement? sa fermentation dure alors plusieurs jours, & son épanchement ne se fait qu'avec douleur. Ce sang est comme du moût qui a été depuis peu exprimé de quelques grappes de raisins; on a beau l'approcher du feu, il ne s'enflamme point, & s'il s'échauffe un peu, ce n'est qu'avec peine: au contraire, si le sang contient des matieres bilieuses & souffrées, la fermentation s'en fera plus promptement, & la femme qui en sera incommodée, ne manquera pas d'être attaquée de douleurs de tête, de flancs & de ses parties naturelles, qui seront quelquefois enflées par l'âpreté de l'humeur qui en sort. Ce sont les accidents que

causent les regles dans une femme mal saine ; mais tout est pur dans une femme pure, & ses fleurs, qui sont aussi vermeilles & aussi épurées que le sang qui lui reste dans les veines, ne lui apportent que de la joie & de l'allégresse.

1. Cette opinion ne paroîtroit pas encore assez bien établie par tout ce que nous venons de dire, si nous n'apportions des raisons pour la confirmer. Une des principales, que l'on peut alléguer, c'est que la plupart des femmes, dans le temps de leurs regles, sont sujettes à une espece de fievre, ou du moins à une émotion universelle qui y a beaucoup de rapport, ce qui montre qu'il se fait alors une fermentation dans toute la masse du sang.

2. D'autre part, s'il est vrai, comme je viens de le dire, que le sang ne bouillonne dans les veines des femmes pour l'évacuation des regles, que par le moyen de la semence qui s'y mêle, il est absolument nécessaire qu'elles aient cette semence avant que de nous donner des marques de leur fécondité par l'épanchement de leurs regles. C'est la raison pour laquelle

nous voyons quelquefois des femmes nous donner des fruits sans nous avoir fait paroître des fleurs, parce qu'elles n'ont pas assez de semence pour exciter leurs regles, & qu'elles en ont assez pour faire un enfant; témoin cette femme de Montauban, dont parle *Rondelet*, qui accoucha douze fois, & cette autre femme de Toulouse, dont *Joubert* nous fait l'histoire, qui eut dix-huit enfants, sans que l'une ni l'autre eussent jamais su ce que c'étoit que les fleurs des femmes.

3. D'ailleurs, une jeune fille de quinze ans se sent vigoureuse & entreprenante, de lâche & de timide qu'elle étoit quelques années auparavant. La voix lui grossit alors; ses yeux deviennent étincelants; la couleur de son visage est vive; son humeur est gaie; elle fait gloire de montrer sa gorge, qui s'enfle peu à peu, pour faire connoître qu'elle est en état d'être mise au rang des femmes; son sein s'est déjà élevé jusqu'à la hauteur de deux travers de doigt, & son sang bouillonnant est prêt à sortir de ses vaisseaux; elle donne même à sa mere des marques de feux secrets que la nature commence à

allumer dans ſon ſein ; comme les petites chaleurs & les légers emportements lui ſont alors fort naturels, ils doivent auſſi faire connoître qu'elle a beſoin d'être obſervée de fort près pour ne manquer pas à la pudeur du ſexe, & encore le plus ſouvent n'y réuſſit-on guere.

En vain de nos jeunes coquettes
On vous voit, meres inquietes,
Conduire les yeux & les pas.
L'amour a mille & mille appas ;
Et pour ſurprendre, un cœur fait des routes ſecrettes,
Que vos ſoins ne connoiſſent pas.

En effet, c'eſt alors que la ſemence d'une fille, mêlée parmi ſon ſang, ne le fait pas ſeulement fermenter, mais qu'elle éleve ſa gorge, qu'elle lui échauffe l'imagination, & lui inſpire de l'amour pour ſe perpétuer par le moyen de la génération.

4. C'eſt aſſurément par le défaut de ſemence, que *Phætuſe* perdit ſes regles à la fleur de ſon âge : elle devint ſi ſeche, par la triſteſſe qu'elle conçut de l'abſence de ſon mari, que ſans doute les teſticules étant alors privés

de leur fonction ordinaire, & étant devenus étiques & desséchés, ne furent plus en état de fournir à la masse du sang une matiere pour la faire bouillonner ; & parce qu'elle n'étoit plus femme par l'épanchement de ses regles, elle perdit aussi son tempérament pour prendre celui d'un homme sans changer de sexe : on la vit toute velue, & son menton garni de poil, ainsi que le rapporte *Hippocrate.*

5. Enfin, s'il est vrai ce que nous rapportent quelques Médecins, que les femmes à qui l'on a coupé la matrice & les testicules, ont manqué des regles, & qu'elles manquent aussi des mouvements ou des efforts que la nature fait de temps en temps pour se décharger de son sang superflu, on doit croire qu'ayant perdu les principales parties qui contribuoient à faire fermenter le sang dans leurs veines, elles ont aussi été privées de ces épanchements périodiques : car, l'expérience nous apprend que si l'on arrache l'ovaire aux poules, elles ne font plus d'œufs ; & comme cette partie dans l'oiseau a du rapport aux testicules des femmes, on ne peut douter que par la perte de ces der-

mieres parties, qui contribuoient à faire la ſemence, elles ne perdent pas auſſi la puiſſance de ſe perpétuer, & en même temps le droit d'être réputées parmi les ſemmes, faute de l'écoulement périodique de leurs regles.

Il eſt donc certain que la portion la plus ſubtile de la ſemence des femmes, ou, ſi l'on veut, des vapeurs ſéminaires, ſont la principale cauſe de leurs regles; que le tempérament, l'abondance du ſang, l'empire des aſtres, & les autres cauſes que l'on apporte pour l'ordinaire ſur cette matiere, n'en ſont que des cauſes ſecondes & éloignées, qui contribuent à faire les regles plus ou moins abondantes, & non à les faire paroître plus ou moins ſouvent.

La quantité du ſang des regles ne doit pas paſſer dix-huit ou vingt onces. Cette quantité n'eſt pas toujours égale dans toutes les femmes; les unes perdent peu en beaucoup de temps, & les autres beaucoup en peu de temps. Je ſais que Mademoiſelle I.... n'a que douze jours libres dans un mois, ſes regles étant ſi abondantes pendant dix-huit jours, qu'elles peuvent être miſes au nombre des

choſes

choſes qui arrivent contre les loix de la nature : ainſi, il n'y a rien de déterminé, ni pour la quantité du ſang, ni pour le temps que les regles doivent durer. La ſanté, la maladie, le tempérament, la façon de vivre, les emplois, le climat, la ſaiſon, la température de l'air, & beaucoup d'autres choſes, changent tout dans ces ſortes d'évacuations.

ARTICLE VI.

Obſervations curieuſes ſur les divers temps de la formation de l'Homme.

TOutes les parties & toutes les humeurs ſont diſpoſées pour la génération d'un enfant dans l'un & dans l'autre ſexe. Ce jeune homme eſt en état de ſe joindre amoureuſement, & cette jeune fille ſent que la nature l'excite à ſe perpétuer par le moyen de la génération. Dans la diſpoſition où elle eſt, il faut peu de choſe pour faire un enfant, & ſes parties amoureuſes ſont ſi diſpoſées à le former, qu'elle concevra à la moindre approche d'un homme. On

pourroit comparer ses parties amoureuses à un morceau d'ambre jaune échauffé par le mouvement, qui attire la paille aussi-tôt qu'on la lui présente.

La femme n'a donc pas plutôt reçu la matiere de l'homme par cette amoureuse alliance, qu'elle la presse de toutes parts pour la faire passer promptement dans l'un ou dans l'autre de ses vaisseaux éjaculatoires (*p*), afin que, s'y mélant avec la sienne, elle y cause la conception.

C'est dans l'un de ces conduits que les principes de notre corps & de notre ame s'unissent & se mêlent pour ne faire qu'un composé ; & c'est aussi dans ce moment que Dieu, qui sait tout ce que nous faisons, semble s'être comme obligé d'y envoyer un entendement, *qui*, selon la pensée de *S. Grégoire* de Nice, *doit avoir soin de tous les organes du corps où il doit loger, pour régler ensuite les occupations qu'il y doit faire & les mœurs qu'il y doit suivre, afin*, ajoute-t-il ailleurs, *qu'il n'ait pas un jour à reprocher à Dieu d'avoir eu un corps & une ame qui n'auroient pas eu les dispositions nécessaires pour suivre ses préceptes secrets & ses mouvements intérieurs.*

Un homme qui a fait lui-même le luth dont il doit jouer, n'a sujet de se plaindre de personne, si son instrument n'est pas d'accord dans toutes ses parties : il étoit le maître de sa matiere, & il pouvoit l'employer & la disposer comme il jugeoit à propos ; de sorte qu'il ne s'en prendra jamais qu'à lui seul, s'il y a un défaut dans son luth ou un faux son dans son harmonie.

Mais, parce que ce sujet est de lui-même fort embrouillé, & qu'il renferme des sentiments nouveaux, j'ai résolu de le partager en quatre articles, où je ferai voir, autant qu'il me sera possible, les degrés dont la nature se sert pour nous former dans les entrailles de nos meres.

Parce que j'aurai besoin dans la suite de ce discours du mot de *conception*, pour exprimer ma pensée sur le sujet que je traite, j'ai peur que l'esprit du Lecteur ne demeure souvent en suspens dans la diverse signification que je lui donne, à moins que de l'en avertir auparavant. Quand je dis donc que la *femme a conçu*, & que *sa conception est avantageuse*, je prends alors ce terme dans une

ſignification active ; mais, lorſque je dis que *notre conception s'accomplit dans les cornes de la matrice de la femme*, & non dans ſa matrice, ainſi qu'on ſe l'eſt perſuadé juſqu'ici, ce mot a alors une ſignification toute oppoſée, & on le doit prendre paſſivement.

Premier degré de la formation de l'Homme.

IL me ſemble qu'il n'y a rien de plus certain que de dire que la conception eſt un mélange de la ſemence de l'homme & de la femme, & qu'il n'y a rien auſſi de plus incertain ni de plus caché que le lieu où cette conception ſe fait.

On a cru juſqu'ici que la matrice (†) étoit le lieu où nous commençons à être formés, parce que l'on a preſque toujours trouvé des enfants dans ſa cavité, & que l'on ne s'eſt pas imaginé que la conception ſe pût faire ailleurs : car, bien que l'on ait vu des enfants dans les cornes de la matrice (*p*), on a cru cependant que ce n'étoit que contre les loix de la

nature qu'ils se formoient dans ces petits conduits, & l'on ne s'est pas persuadé que c'étoit-là que la Providence, par ses ordres secrets, avoit déterminé de leur donner le commencement de la vie. J'avoue que le sentiment qui établit le lieu de la conception hors de la cavité de la matrice, est plein de difficultés, & que l'on a besoin de raisons & d'expérience pour en être convaincu.

1. Puisqu'après les embrassements amoureux, on n'a jamais trouvé de semence dans la cavité de la matrice, au lieu que l'on en trouve toujours dans ses cornes, pourvu que la semence soit saine & feconde, on m'avouera qu'il y a lieu de croire que nous sommes plutôt formés dans ces petits conduits que dans un autre lieu, puisqu'il y a de la matiere pour la génération.

En effet, toute l'exactitude que j'ai pu apporter en disséquant beaucoup de chiennes, qui s'étoient depuis peu accouplées, n'a servi qu'à me confirmer davantage dans l'opinion où je suis, savoir, qu'il en arriveroit de même dans les femmes, & que la conception se faisoit plutôt dans les

cornes (*p*), dans la trompe ou dans les vaiſſeaux éjaculatoires de la matrice, ainſi qu'on voudra les appeller, que dans la cavité de cette partie.

2. Il n'y a point de ſang qui paſſe plus vîte dans les arteres, ni de chyle qui ſe diſtribue plus promptement dans les vaiſſeaux lactés, que la ſemence du mâle s'inſinue dans la matrice des animaux, ce qui a fait croire à *Harvée*, qui a éventré pour ce ſujet un nombre infini de biches, que la conception ſe faiſoit d'une autre ſorte qu'on ne s'étoit imaginé juſqu'alors. Il a cru, mais d'une maniere particuliere, que, parce qu'il n'avoit rien rencontré, ni de la ſemence du coq, ni de celle du cerf, dans les parties ſecrettes de la poule & de la biche, après s'être accouplées l'une & l'autre, il falloit que la ſemence du mâle, ou n'eût pas entré dans les lieux, ou ſi elle y étoit entrée, qu'elle en fût ſortie en y laiſſant ſon impreſſion & ſon caractere. Sur cela, il a formé ce ſentiment, que la génération ſe faiſoit de la même ſorte qu'un homme peſtiféré communique ſon mal à un autre, ſavoir, par le moyen de la contagion ou de quelques

esprits invisibles, ou encore comme un fer qui a touché depuis peu une pierre d'aimant, attire un autre fer par la vertu qui lui a été communiquée ; si bien, ajoute-t-il, que la conception de l'enfant se fait ni plus ni moins que celle de nos pensées. Nos yeux voient des objets, notre mémoire en conserve les idées, & notre ame en conçoit les conséquences. Tout de même on touche une femme pour la rendre féconde, & elle ne conçoit pas, parce que la semence de l'homme est présentée à sa matrice, mais parce qu'elle l'a touchée & lui a communiqué sa vertu. C'est ainsi, dit-il, que le vingtieme œuf d'une poule est fécond par l'impression que la semence du coq a fait sur le corps de la poule qui n'en a été touchée qu'une seule fois.

Mais, sans m'arrêter à cette opinion, qui me paroît trop métaphysique dans les ouvrages de la nature, continuons à prouver que la véritable union de la semence de l'homme & de la femme, que nous appellons conception, se fait d'une autre maniere plus naturelle.

Nous observons tous les jours que

les femmes ſont plus amoureuſes avant ou après leurs regles qu'en tout autre temps; la nature leur donnant alors beaucoup plus d'envie de ſe joindre, elles ſont auſſi en ce temps-là beaucoup plus ſujettes à concevoir.

Si le fœtus ſe formoit dans la cavité de la matrice, quelle apparence y a-t-il qu'il pût réſiſter au flux des regles qui doivent couler en abondance du fond de cette partie? L'enfant à venir en ſeroit détruit, & la matrice étant toute humectée, ne ſauroit le retenir ni l'empêcher d'en ſortir avec le ſang, & ainſi il ne ſe feroit point alors de conception au commencement des regles, ce qui eſt contraire à l'expérience. Il en arriveroit de même ſur la fin des fleurs; car la matrice eſt encore alors trop humide pour pouvoir conſerver le préſent qu'on lui a fait; elle le recevroit plutôt quinze jours après, parce qu'étant plus ſeche, elle ſeroit plus diſpoſée à preſſer la ſemence qu'on lui auroit donnée.

Mais, parce que l'expérience nous apprend que la conception qui ſe fait entre les regles, n'arrive pas ſi ſouvent que celle qui ſe fait immédiatement

avant ou après, je ſuis obligé de croire que la conception ſe fait dans un autre lieu que dans la cavité de la matrice. Je n'en ſaurois trouver de plus propre à cet uſage que les cornes (*p*) de cette partie, où ſouvent l'on a trouvé des enfants formés : car, au commencement & à la fin des regles, tous les vaiſſeaux de la matrice ſont ouverts, ou pour ſe décharger (*e f g h*) de l'abondance de leurs humeurs, ou pour recevoir (*f*) la ſemence qu'on leur préſente.

C'eſt ainſi que le fœtus peut éviter les déſordres qui arrivent pour l'ordinaire au commencement de la groſſeſſe, au lieu qu'il ne ſauroit s'en garantir, s'il commençoit à ſe former dans la cavité de la matrice.

3. Les Anciens ont ſu, auſſi bien que nous, que la matrice des femmes n'avoit qu'une ſeule cavité : ils nous ont pourtant laiſſé par écrit que les femmes groſſes ſentoient plus de douleur & de mouvement d'un côté que d'autre, ce qui ſe trouve encore aujourd'hui conforme à l'expérience ; car, les Médecins qui ſe ſont appliqués à connoître les effets & les circonſtances de la groſſeſſe, ont appris

que les femmes sentent pour l'ordinaire plus de mouvement d'un côté du ventre que de l'autre. L'enfant commençant à avoir un peu d'agitation par le mouvement de son cœur & de ses petites arteres, irrite le vaisseau éjaculatoire (*p*) qu'il habite, afin qu'il se défasse en faveur de la matrice de ce qu'il contient ; & parce que ce vaisseau n'a pas assez d'espace pour élever un enfant qui a besoin alors d'un lieu plus étendu & plus commode pour ses perfections, il s'en défait par son mouvement circulaire, & les jette dans la cavité de la matrice †.

On a cru, jusqu'au temps de *Fernel*, que la pierre se formoit dans la vessie, où elle se trouve presque toujours ; mais depuis que l'on a été désabusé de cette opinion, l'on croit, selon les expériences que l'on en a, que les reins lui donnent les premiers commencements ; car les douleurs qui précedent la pierre de la vessie nous font bien croire que c'est dans les reins que la pierre a été d'abord formée. Tout de même, les petites douleurs, & les mouvements delicats & presque imperceptibles, dont

s'apperçoivent, dans l'un ou dans l'autre de leurs côtés, les femmes enceintes les plus ſenſibles, me ſont conjecturer que l'enfant commence à ſe former dans l'une ou dans l'autre des cornes de la matrice.

La ſubſtance de ces vaiſſeaux, leur figure, leur action & leur uſage, ſont fort convenables à cet emploi : ils ſont d'un ſentiment exquis, étant tout membraneux & charnus pour s'élargir & pour ſentir les irritations du fœtus; leur figure eſt fort propre à ſe décharger de ce qu'ils contiennent; ils ſont preſque toujours pleins de ſemence, & ont un mouvement par lequel ils ſe défendent de ce qui les preſſe & de ce qui les incommode. Nous n'avons que trop de preuves de leur mouvement dans les ſuffocations de matrice, & je puis aſſurer avoir vu pluſieurs fois le mouvement de la matrice des chiennes que j'ai diſſéquées en vie, qui étoit à peu près ſemblable à celui de nos boyaux, que nous appellons périſtaltiques.

Ce ſont donc les petits mouvements des cornes de la matrice, que les femmes groſſes ſentent d'un côté ou d'autre, qui nous font croire

que l'enfant y reçoit ses premiers traits.

Mais encore, comment est-ce que la conception se pourroit quelquefois faire après les grandes cicatrices que la matrice a reçues, si elle ne se faisoit hors de sa cavité? Car nous savons, selon même le rapport de *Rousset* & *Baunin*, que quelques femmes ont conçu après qu'on leur a ouvert la matrice, ou qu'elles y ont souffert de grands abcès. La matrice ne seroit point alors en état de faire ses fonctions; elle seroit trop mal formée, & ses membranes, affoiblies & desséchées par des plaies, ne pourroient se comprimer & resserrer pour la conception; au lieu que recevant de ses cornes l'enfant qui a été formé, elle n'a ensuite qu'à le contenir & le conserver jusqu'à sa derniere perfection.

5. D'ailleurs, pour confirmer ma pensée, je puis dire ce que l'expérience m'a appris sur cette matiere. Je connois quelques femmes qui ont toujours accoutumé de se coucher sur le côté droit lorsqu'elles dorment avec leurs maris, & c'est aussi dans cette posture qu'elles sont caressées &

qu'elles conçoivent presque toujours des garçons. On ne sauroit donner d'autre raison de ce qui arrive de la sorte, que celle qui favorise mon sentiment; car la semence de l'homme étant reçue dans la matrice de la femme, située dans la posture que nous avons marquée, ne peut tomber, par son propre poids, que dans la corne droite, où les garçons sont le plus souvent formés. C'est une remarque qu'a fait *Rhasis*, aussi-bien que moi, lorsqu'il dit que les *femmes qui se couchent ordinairement du côté droit, ne sont presque jamais des filles.*

6. D'autre, j'ai souvent observé, aussi-bien que *Fallope*, que la chair de l'arriere-faix n'étoit jamais au milieu du fond de la matrice, mais vers l'un ou l'autre de ses côtés, parce qu'après un mois ou environ, la boule où est renfermé l'enfant étant chassée du lieu où elle est, s'attache à l'endroit de la matrice le plus près de l'embouchure du vaisseau d'où elle sort; ce qui n'arriveroit pas de la sorte, si la conception se faisoit dans la cavité de la matrice, comme on le peut voir dans les figures 10 & 11.

7. Au reste, *Riolan*, un des plus

célebres Anatomistes de notre siecle, autorise mon opinion, lorsqu'il dit avoir souvent trouvé des enfants formés dans les cornes de la matrice ; & cet enfant mort, qui étoit d'un pied de long, & qui sortit du fond de la matrice de cette pauvre femme, qu'*Harvée* vouloit faire couper, ne sortit d'autre lieu que de l'un de ses vaisseaux éjaculatoires.

8. Je trouve dans mes Mémoires qu'il y a environ vingt-trois ans qu'un vieux Médecin, appellé *Jean Critier*, personnage très-savant & très-sincere, me raconta, à Paris, une histoire que Mr. *Mercier*, Médecin de Bourges, qui vivoit encore alors, lui avoit faite de cette sorte : La femme de Mr. *Agard*, Lieutenant Criminel de cette Ville-là, de la santé de laquelle ce dernier avoit le soin, devint grosse, & se porta assez bien jusqu'au quatrieme mois, après quoi elle souffrit des foiblesses & des douleurs extrêmes aux reins & dans le ventre, principalement du côté droit. Tout cela l'épuisa tellement, qu'elle mourut sans pouvoir se délivrer. On l'ouvrit le 2 Janvier 1714, on trouva une fille longue de sept pouces dans la corne

droite de la matrice, la matrice étant alors dans sa figure & situation ordinaire ; si bien qu'après cela on peut dire que la conception l'a faite ailleurs que dans la cavité de la matrice, & que le fœtus étant déjà assez grand, & ne pouvant plus demeurer dans l'une de ses cornes, il faut qu'il en sorte pour se perfectionner ailleurs, ou que la mere en meure.

9. Je pourrois encore rapporter ici l'autorité d'*Hippocrate*, qui dit, en parlant de la superfétation des femmes, que, si *le fœtus est descendu dans la matrice lorsque la femme engendre une seconde fois, ce second fœtus ne peut vivre, & la femme en fait une fausse couche*. La raison en est évidente ; car, comme ce dernier fœtus ne se forme pas dans le lieu que la nature a destiné pour la conception des enfants, il ne peut aussi trouver de quoi ailleurs, & pour se former & pour se nourrir. *Aristote* confirme cette opinion, & l'expérience l'autorise : car nous voyons que les fécondes conceptions qui se font dans les premiers mois de la grossesse, réussissent pour l'ordinaire ; que la femme nourrit l'un & l'autre de ses enfants,

& qu'elle les met au monde comme s'ils étoient conçus dans le même moment ; mais, si la superfétation arrive quelques mois après les premiers fœtus formés, & après que les cornes de la matrice sont embarrassées & bouchées par des humeurs, ou par l'enfant même qui occupe toute la cavité, ce qui arrive pourtant fort rarement, le second enfant ne peut vivre, ce que l'histoire que rapporte *Aristote* sur ce sujet confirme clairement.

Après tout cela, l'on peut donc conclure que la conception se fait, selon les loix de la nature, dans les cornes de la matrice & non dans sa cavité; mais *Kerkringe Warthon*, *de Graaf*, & quelques autres Médecins modernes, sont d'un autre sentiment, puisqu'ils ne peuvent croire que la conception se fasse ni dans la cavité de la matrice (*a*), comme l'ont cru les Anciens, ni dans ses cornes (*b*), comme je le pense; mais ils soutiennent qu'elle se fait dans les testicules des femmes (*c*), lesquels sont pleins d'œufs (*d*), comme est l'ovaire des oiseaux; si bien que, renouvellant la pensée des Poetes anciens, qui publioient

publioient qu'*Helene* avoit pris ſa naiſſance d'un œuf, ils s'imaginent pouvoir établir & prouver enſuite cette opinion par des raiſons & par des expériences ſuffiſantes.

Ils aſſurent donc que les teſticules des femmes (*c*) ſont de véritables ovaires, où les hommes commencent à ſe former; que les veſicules (*e*) dont ces parties ſont compoſées, ſont pleines d'une liqueur ſemblable au blanc d'œuf, laquelle, (voyez la figure 6) ſelon le ſentiment de tous les Anatomiſtes, eſt la ſemence de la femme; que cette ſemence étant rendue féconde par les parties déliées & ſpiritueuſes de la ſemence de l'homme, qui, étant dardée dans la matrice (*a*), ſe fait paſſage dans les trompes (*b*), pour entrer enſuite dans les teſticules de la femme (*c*), communique ſa vertu prolifique à l'œuf ou aux œufs (*d*) qui ſont les plus près des membranes des teſticules, ou les plus diſpoſés à recevoir ſon impreſſion féconde, quand il s'en engendre un ou deux fœtus; que l'une des trompes (*b*) ſe courbe alors pour communiquer à l'œuf (*d*), qui eſt diſpoſé dans l'ovaire à recevoir ce qu'elle a

reçu de la matrice (*a*); qu'en ce temps-là ces mêmes trompes (*b*) demeurent quelque temps comme colées au testicule en (*f*), pour y faire une impression de fécondité, ou pour recevoir l'œuf (*d*), où l'homme commence déjà à se former, ce qui se fait dans les lapines au troisieme jour, & peut-être dans les femmes quatre ou cinq jours après leur conception, comme le pense *Kerkringe*; que les vésicules (*c*), d'un côté, les boules ou les œufs (*b*) de l'autre, (c'est ainsi qu'ils les appellent indifféremment) se grossissent, pendant quelque temps, dans le testicule (*c*), & que l'on enveloppe, ou la vésicule (*e*), qui contient la semence de la femme, & qui est une partie essentielle du testicule, se grossit aussi & se fait glanduleuse, afin de conserver les esprits de la semence de l'homme, qui sont les agents de la créature à venir, & de fournir aussi à la boule des humeurs pour la formation & pour l'entretien de l'homme à venir; que cette même semence féconde (*d*) prend d'autres enveloppes que la substance glanduleuse qui l'enveloppe (*e*), & que ces enveloppes sont

le *corion* & l'*amnios* du fœtus ; que l'étui ou l'enveloppe glanduleuse (*e*) s'ouvre pour laisser couler, par le mamelon (*g*) qui se forme sur les membranes du testicule, l'œuf fécond (*d*) qui entre dans la trompe (*b*) par la propre vertu du testicule, ou par sa propre disposition ; que pour cela, la trompe (*b*) embrasse étroitement avec sa frange (*h*) une grande partie du testicule (*c*) ; qu'ensuite cet œuf fécond (*d*) étant tombé dans la trompe (*b*), tombe aussi dans la cavité de la matrice (*a*), où il se mûrit, pour ainsi dire, & devient un fœtus parfait ; qu'enfin l'œuf fécond est distingué des hydatiques, qui sont plusieurs petites boules qui se tiennent par leur queue à leur grappe de chair, comme les grains de raisins sont attachés par leur grape de bois, comme le marque la figure 7 qui est au Chapitre des fardeaux & des faux germes, au lieu que les œufs féconds (*d*) où le fœtus se forme, manque d'attache, & descendent ordinairement seuls du testicule (*c*) dans les cornes (*b*), & puis dans la cavité de la matrice (*a*).

Cela étant donc ainsi établi, ils

concluent que le fœtus prend son origine dans le testicule de la femme & non dans ses cornes, ni dans la cavité de la matrice.

Cette opinion renferme, ce me semble, beaucoup plus de difficulté que celle des Anciens, que nous avons examinée & réfutée ensuite ; car elle soutient tant de choses qui me semblent impossibles, & qui ne peuvent être bien expliquées par ceux mêmes qui la soutiennent, que je ne m'étonne pas s'il y a aujourd'hui si peu de Médecins qui aient embrassé ce parti.

1. En effet, peut-on concevoir que la trompe (*q*) se courbe en (*f*), & fasse obéir le ligament large (*i*) sans que la femme sente son mouvement & son pli, qui ne se peut faire sans douleur, & le testicule (*c*) qui est attaché à ce ligament, & qui flotte dans la cavité du ventre, peut-il être si stable, qu'il demeure toujours dans sa situation, & qu'il attende la jonction de la trompe (*bh*) pour recevoir l'impression génitale de la semence du mâle qui y est renfermée ? En vérité, on fait faire ces mouvements à ces parties-là, pour appuyer le

sentiment où l'on est, & pour flatter sa prévention.

2. D'ailleurs, qu'ils fassent la semence de l'homme si déliée & si spiritueuse qu'ils voudront, peut-elle entrer dans les testicules (*c*) par les pores de deux fortes membranes dont il est revêtu ? Et où montreront-ils une semblable démarche que fait la nature dans le corps de la femme ? Les esprits animaux, qui sont imperceptibles, ont des conduits par où ils passent, & la semence de l'homme, qui est plus grossiere, n'en aura pas.

3. D'autre part, comment se peut-il faire que l'œuf (*d*), rendu fécond & animé, qui est alors gros comme un pois verd, puisse se faire passage à travers les enveloppes glanduleuses (*e*) & à travers les deux membranes du testicule de la femme, pour entrer dans la trompe (*b*) par la jonction (*f*) sans que la femme en ressente rien ? Ces membranes sont-elles moins sensibles que celles du reste du corps ? Et si la membrane est un nerf applati, comme le pense *Galien*, peut-elle se rompre sans douleur ? De plus, le mamelon (*g*) que *Graaf* a inventé, se rencontre-t-il dans toutes les

femmes, comme il nous l'assure? Et n'y a-t-il pas lieu de croire qu'il l'invente à plaisir, pour couvrir l'aveuglement où il est?

4. Au reste, cette solution de continuité est-elle selon les loix de la nature, qui en a tant d'horreur? Et a-t-on vu quelquefois, dans la femme, de pareilles choses? J'avoue qu'on a remarqué des parties se dilater d'une maniere extraordinaire, comme fait le pas de la pudeur dans l'accouchement; mais on n'a jamais observé aucune partie se rompre & s'ouvrir selon les loix de la nature, à moins que ce ne soit pour finir une maladie, comme dans les abcès.

5. En un mot, peut-il se faire une plaie sans un épanchement de sang? & ce sang extravasé & hors de ses vaisseaux, se peut-il conserver sans se corrompre & sans que la femme s'en apperçoive?

6. La plaie que la boule aura faite en sortant du testicule, & l'ulcere qui s'en ensuivra, peuvent-ils se consolider & se cicatriser dans une partie spermatique, comme sont les parties du testicule de la femme (*c*), sans que la femme en ressente de la douleur?

7. Enfin, le testicule a-t-il un mouvement sensible ou insensible pour se défaire de l'œuf qu'il contient? & cette vertu expultrice, que *Graaf* a imaginée, peut-elle jeter l'œuf dehors par sa propre disposition, comme si c'étoit un excrément fâcheux?

Toutes ces difficultés m'ont contraint d'abandonner ce parti, & m'ont fait dire en moi-même, comment y a-t-il des personnes de bons sens qui peuvent l'embrasser? Cependant, comme il arrive quelquefois dans l'homme des actions dont nous ne connoissons pas les causes, celle-ci pourroit bien être de ce nombre-là; car s'il est vrai, ce que l'on vient de m'assurer, que Mr. de *Verny*, *Anatomiste du Roi*, fit voir à Paris, en 1691, un testicule de femme qui contenoit une espece de tête, dans laquelle on remarquoit la fente d'un œil avec deux paupieres garnies de glandes ciliaires, & d'une espece de sourcil orné de poils, qui étoit au-dessus, un front d'où sortoit un toupet de cheveux avec une éminence garnie de trois dents molaires, disposées en triangle, de la grosseur de celle d'un enfant de quatre ans; trois autres

dents dans la face antérieure de ce monſtre, & à la poſtérieure, cinq autres, ſavoir, trois inciſives & deux petites molaires : ſi cette hiſtoire eſt, dis-je, véritable, comme pluſieurs perſonnes me l'aſſurent, nous pourrions, dans cette occaſion, ſuſpendre notre ſentiment, juſqu'à ce que la curioſité & le travail des Anatomiſtes nous pût faire voir quelque autre formation de fœtus dans le teſticule d'une femme; car, comme un ſentiment ne peut ſolidement être appuyé dans la Médecine ſur une ſeule expérience, qui ſouvent eſt un jeu de la nature, il faut attendre que l'on nous ait fait voir quelqu'autre choſe de réel dans la même partie, pour être perſuadé que l'homme y prend ſes principes & qu'il commence à s'y former.

La conception n'eſt pas plutôt faite, que Dieu, par les ordres qu'il a lui-même établis, crée un entendement humain pour le placer dans le petit corps qui commence à ſe former. Cet entendement y eſt envoyé en qualité d'ambaſſadeur, qui doit un jour rendre compte de ſa negociation, & qui doit repréſenter, par-tout où il ſe trouve, le caractere du maître qui l'envoie.

Cet

Cet entendement ſe mêle avec l'ame, ou plutôt ſe joint ou s'unit à ſa ſubſtance; &, ce qui nous ſurprend encore plus, aux eſprits & au corps de l'homme, pour ne faire enſuite qu'un homme animé d'une ſeule forme.

Il ſeroit difficile de s'imaginer comment ſe joignent ces ſubſtances ſi éloignées entr'elles, ſi l'expérience ne nous en convainquoit à tout moment; car, ſi mourir eſt la définition de ces parties, vivre ſera aſſurément l'union & la ſociété de ces mêmes ſubſtances.

Si j'étois obligé de prouver ici des quatre parties qui nous compoſent, entre toutes les preuves que je pourrois choiſir, je n'en ſaurois trouver de meilleure que celle que me fournit *S. Grégoire de Nice*, lorſqu'il dit que, *puiſque Dieu, qui eſt un Etre infini, s'eſt mêlé & s'eſt uni ſans confuſion toutefois à l'Ame & au Corps de Jeſus-Chriſt, qui eſt une créature, nous pouvons croire que notre entendement peut ſe joindre à notre ame & à notre corps par des décrets d'en haut; deſorte que de ces deux premieres ſubſtances il ne s'en faſſe qu'une ſeule forme dont nous ſoyons animés.*

La ſemence de l'homme étant donc entrée dans l'une des cornes de la matrice, fait enfler la ſemence de la femme, & lui ſert comme de levain pour la production d'un enfant. Une des cauſes de la prompte diſtribution, eſt une matiere ſéreuſe & ſpermatique, qui ſe trouve dans la matrice d'une femme féconde, & qui ſe mêle avec elle pour lui ſervir de véſicule. Cette matiere vient des vaiſſeaux & des glandes de la matrice & de ſon col par l'expreſſion de ces parties, par la foule des eſprits qui s'y portent, par le plaiſir & le chatouillement que la femme y reſſent. L'activité de l'ame & de la ſemence de l'homme, & l'abondance de ſes eſprits, ne contribuent pas peu à l'y faire entrer précipitamment. La petite vavule (*s*), figures 5, 9 & 11, qui eſt à l'embouchure du vaiſſeau éjaculatoire (*b*), figure 6, favoriſe auſſi l'entrée de cette même matiere. Elle eſt lâche avant & après les regles, pour faciliter la conception, qui ſe fait en ce temps-là plutôt que dans un autre. La membrane interne de ces vaiſſeaux a tant de replis, & le conduit qu'elle forme a l'embouchure ſi étroite, qu'il

n'y a pas lieu de craindre que ce qui eſt une fois entré en puiſſe ſortir que dans ſon temps.

Il ſeroit bon de remarquer ici ce que nous avons obſervé ailleurs, que les cornes de la matrice d'une femme avoient trois ou quatre petites cellules (*p*), figure 5, qui ſervoient comme de forme ou de meſure à la ſemence de la femme & à la matrice de chaque enfant ; c'eſt pour cela que quelques Juriſconſultes ont cru que la matrice de la femme avoit ſept cellules, prenant la cavité de la matrice pour une ſeptieme. La matiere qui forme la ſemence vient peu à peu des teſticules, & eſt filtrée au travers de la ſubſtance nerveuſe des vaiſſeaux éjaculatoires (*k*), figure 6. Cet excrément des teſticules tombant peu à peu dans les cavités de ces vaiſſeaux, prend la figure de la cellule qui le reçoit, & la chaleur naturelle qui agit inceſſamment ſur tout ce qui eſt dans le corps, agiſſant auſſi ſur cette ſemence, produit tout autour une petite peau mince & délicate qui forme une boule, quand cette boule ou cet œuf a été rendu fécond par la ſemence du mâle. Cette membrane

n'eſt pas ſi ferme ni ſi dure dans le lieu que la boule a reçu la derniere goutte de ſemence, qu'elle eſt ferme ailleurs ; & c'eſt par-là que la ſemence de l'homme ſe communique à celle de la femme, comme la ſemence du coq ſe communique à l'œuf de la poule par la tache du jaune, & que l'humeur de la terre ſe filtre dans la ſemence d'une plante par ſon germe. J'ai remarqué dans un œuf de poule couvé, qu'après le premier jour, l'ongle du jaune, la cicatrice ou le petit point blanc, ainſi qu'on voudra l'appeller, qui eſt environné d'un cercle jaune obſcur, étoit beaucoup plus grand qu'il n'étoit avant que d'avoir été couvé. Le deuxieme & le troiſieme jour la tache s'étant augmentée preſque de deux fois autant, j'ai jugé que l'ame du poulet réſidoit dans cette partie, que c'étoit par-là que la ſemence du coq étoit entrée dans l'œuf, & que le cœur s'y vouloit former, puiſque j'y remarquois un ſi prompt changement.

C'eſt donc un petit point de la ſemence de la femme, s'il m'eſt permis de comparer les bêtes aux femmes, que ſe communique l'ame de l'homme

avec toute la matiere qui la porte, ce qui arrive au même inſtant que la conception s'accomplit ; & c'eſt auſſi alors, ainſi que nous l'avons dit ailleurs, que l'entendement y paroît pour diſpoſer toutes les parties à obéir enſuite à ſes ordres.

Comme les fruits jouiſſent de la même ame que les arbres auxquels ils ſont attachés, & qu'en étant déſunis, ils portent dans leurs ſemences des principes ſemblables à ceux qui ont formé les arbres dont ils ont été détachés, ainſi la boule de la ſemence de la femme étant attachée au vaiſſeau jaculatoire, jouit alors de la même ame que la femme ; mais dès que cette boule a été rendue féconde par la ſemence de l'homme, qui s'y eſt mêlée, alors elle a un principe indépendant & une ame particuliere.

Ce qui me fait croire que cela eſt de la ſorte, c'eſt que je vis, la nuit du 23 Janvier 1680, Mademoiſelle L... après de preſſantes tranchées, rendit environ deux cents boules ou petits œufs ſans coquille (*a*) ; & c'eſt ce que quelques Anatomiſtes modernes ont appellé fort improprement *hydatides* (*a*). Chaque boule étoit attachée

par ſa petite queue (*b*), qui tenoit à des fibres charnues, tiſſues & entrelaſſées enſemble. La moitié des boules étoient groſſes comme le bout du doigt (*a*), & l'autre moitié comme de petits pois (*c*) : elles étoient toutes tranſparentes, & la membrane qui les couvroit étoit aſſez dure. L'humeur qui y étoit contenue étoit claire, & en quelque façon gluante ; elle étoit un peu ſalée & âpre au goût, & je ne doute pas que ce ne ſoient de pareilles boules qui occupent ordinairement les cornes de la matrice quand elles ſont prolifiques. Comme celles-ci n'avoient pas été rendues fécondes par la bonne ſemence du mari, & que les vaiſſeaux éjaculatoires les avoient rejettées comme inutiles, c'eſt de-là, ſans doute, qu'étoit venu ce faux germe, comme on le voit dans les figures 6 & 7.

Les ſemences de l'homme & de la femme étant mêlées, ſe communiquent l'une à l'autre leurs qualités réciproques. Le peu d'âpreté de celle de l'homme, avec ſon odeur vireuſe & ſulfurée, pénetre toutes les parties de la ſemence de la femme, & en fait mouvoir tous les petits corps ; & la

femence de la femme étant d'une fubftance un peu vifqueufe & d'une qualité un peu âpre, n'obéit pas fi-tôt à la pénétration des qualités de celle de l'homme : ainfi, l'action eft lente, & les mouvements de toute la matiere enflée, en font languiffants : fi bien que l'on ne peut remarquer aucune chofe dans la formation du fœtus avant le neuvieme ou le dixieme jour, ou, pour mieux dire, avant le quatorzieme, après lequel on peut obferver les veffies tranfparentes *(d)*, enfuite la goutte de fang & le point faillant, qui, par fon mouvement, donne des marques affurées de vie * : fi bien que ceux qui nous ont affuré avoir découvert quelque chofe au fixieme ou au huitieme jour après la formation du fœtus, nous ont voulu affurément furprendre.

Mais, avant que de paffer outre, découvrons la maniere dont la nature fe fert pour faire fermenter les deux femences unies ; car, puifqu'on demeure d'accord que nous ne vivons que par la fermentation, il faut auffi que ce foit par fon moyen que nous commencions à être formés.

* *Voyez la figure ci-après*, page 148.

Nous ſavons que le levain a deux ſortes de ſubſtances ; la plus groſſiere devient de même nature que la matiere avec laquelle on la mêle, & la plus ſubtile fait lever cette même matiere par ſa pénétration, & par l'agitation qu'elle excite dans les corps différents de toute la maſſe : ainſi, la partie la plus terreſtre & la plus viſqueuſe de la ſemence de l'homme, ſert, en partie, à compoſer les parties ſpermatiques de l'enfant, & la plus ſpiritueuſe eſt employée auſſi, en partie, à produire les eſprits & l'ame de ce même enfant ; ce qu'elle fait par la fermentation qu'elle ſeule cauſe dans toute la matiere qui le compoſe.

Plus le levain a de parties ſubtiles & pénétrantes, & plus la matiere ſur laquelle il agit eſt ſouple & aiſée à ménager, plus auſſi il avance ſon action ; témoins les garçons, qui ſont plutôt formés que les filles, & les pigeons mâles, qui naiſſent le plus ſouvent avant les femelles, la matiere dont ils ſont faits ayant plus de chaleur & d'eſprits.

La ſemence de l'homme fermente donc peu à peu toute la maſſe de la boule, en precipitant toutes les parties

les plus grossieres, & en élevant les plus agitées & les plus spiritueuses. Son odeur virulente la dissout & en ouvre la matiere, la sulfurée la précipite, & la qualité âpre de la semence de la femme la rassemble & l'endurcit ; si bien qu'au bout de dix ou douze jours, il se fait dans la partie inférieure de la boule une goutte d'eau transparente & claire comme un cristal fondu *(d)*, qui est l'elixir & l'extrait des esprits de l'homme & de la femme. Cette petite ampoule d'eau *(d)* se divise ordinairement en deux, & quelquefois en trois parties, si nous en croyons *Cognatus* & *Felix Platerus*. Le dernier [illegible] une femme qui faisoit presque tous les ans des fausses couches, & qui rendit un jour une boule ronde & blanche de la grosseur d'une noisette, qui étoit couverte d'une petite peau mince, que l'on pourroit appeller *amnios*, & qui renfermoit trois vésicules transparentes *(c)*, dont l'inférieur étoit la plus pâle *(d)*.

C'est dans cette humeur diaphane & cristaline que l'ame se place pour obéir de-là aux ordres supérieurs de l'entendement, qui n'occupe point de

lieu, & qui eſt cependant par-tout ce petit corps pour diſpoſer ſes organes de la maniere qu'il le veut. Dans la partie inférieure de cette boule, où ce Médecin remarqua la véſicule la plus pâle, eſt placée la matiere la plus peſante des parties ſpiritueuſes des deux ſemences : elle ſert à former le cerveau, qui eſt la partie, dans les enfants, la plus grande, la plus peſante & la plus froide ; auſſi obſervons-nous que la tête des enfants qui ſont dans les entrailles de leurs meres, eſt toujours en bas, lorſqu'elle eſt ſituée ſelon les loix de la nature.

En effet, on apperçoit une goutte d'eau tranſparente qui ſe forme au commencement du troiſieme jour dans un œuf de poule couvé, & je ne doute point que ce ne ſoit-là que le cœur ſe place pour faire enſuite tous les organes qui peuvent ſervir à ſon mouvement.

Ce petit corps qui ſe forme dans les entrailles de ſa mere, eſt déjà comme un enfant émancipé qui n'a beſoin d'aucune autre conduite que de la ſienne propre pour mettre toutes ſes parties en ordre, & pour les placer où elles doivent être. Cependant la

nature, qui prévoit les besoins de cet embrion, enfle le conduit où il se forme, & tire peu à peu des testicules & de quelques petits vaisseaux nerveux qui se glissent de la matrice aux cornes, les aliments qui lui sont nécessaires. Elle en fait de même de l'autre côté ; elle envoie de la matrice à la corne vuide, aussi-bien qu'à celle qui est pleine ; & ainsi, ces vaisseaux éjaculatoires s'enflent tous deux presque également, & j'en ai vu qui étoient aussi gros que l'un de mes doigts.

Vers le quatorzieme jour de la conception, plus ou moins, selon la chaleur de la matrice, l'abondance des esprits, la vivacité de l'ame, la diversité du sexe, la disposition du temps & de la saison, enfin le tempérament de la femme & de la matrice même, il naît dans l'une des ampoules transparentes, un poing rouge ou une goutte de sang (*e*) qui s'agite d'elle-même ; & je ne doute point que ce ne soient les petites oreilles du cœur, ou le cœur même, qui, par ses premiers mouvements de dilatation & de resserrement, veut se fabriquer des organes pour donner la

vie au petit enfant qui commence à se former : car, comme c'est à l'entendement à placer toutes les parties en leur lieu, après leur avoir donné à chacune une figure convenable, c'est aussi au cœur à les perfectionner & à les nourrir.

J'avoue que je suis en peine de dire si le sang est formé avant le cœur, ou le cœur avant le sang ; mais, quoi qu'il en soit, je suis pourtant persuadé que l'instrument doit être fait le dernier, puisque l'entendement n'entreprend l'ouvrage du cœur que pour contenir le sang, pour distribuer les humeurs, & pour communiquer la chaleur & la vie à toutes les parties les plus éloignées du corps ; mais, parce que la fermentation a donné l'être à ce petit corps, il est aussi raisonnable que la fermentation le perfectionne par le moyen de l'ébullition qui se fait incessamment dans son cœur.

Ceux qui ont examiné, après le troisieme jour, un œuf de poule couvé, auront observé, aussi-bien que moi, qu'auprès de la cicatrice où s'étoient formés les trois vésicules clairs comme l'eau coulante d'un

rocher, il paroît une goutte de ſang, que l'on appelle fort à propos le point ſaillant (*e*), puiſqu'il a des mouvements réglés, & qu'il ſe reſſerre & s'élargit comme le cœur.

Cette partie de l'animal, qui ſe forme la premiere dans le blanc de l'œuf auprès de la cicatrice, par l'induſtrie de l'ame qui y réſide, eſt celle qui doit enſuite travailler à la perfection du poulet.

Cette goutte de ſang, qui paroît quatorze jours après notre conception, eſt une partie principale de notre corps, l'organe de toutes les opérations de l'ame, l'origine des eſprits, la ſource des parties ſanguines, le ſiege de la chaleur naturelle, le trône de l'humide radical par lequel nous vivons; en un mot, l'extrait de l'ame de nos parents, & une choſe qui a du rapport à l'huile que nous tirons des ſemences des plantes.



Second degré de la formation de l'Homme.

LA boule animée demeure encore dans le lieu où la nature l'a d'abord placée : elle ne s'enfle guere, parce qu'elle ne reçoit presque point d'humeur qui puisse abondamment se communiquer au petit projet qui s'y forme. L'entendement qui y est renfermé, est alors occupé à bâtir un domicile pour sa demeure ; il a assez de matiere chez lui sans en recevoir d'ailleurs, pour commencer toutes les parties qui lui sont nécessaires. Il a déjà ménagé ce qu'il y avoit des plus spiritueux dont il a fait comme une matiere de verre fondu, où il a placé le point saillant (*e*), figure 8. Il prétend de ce point distribuer la matiere & les esprits, pour former & nourrir les parties principales qui devoient être fabriquées les premieres.

Il ne faut pas s'étonner si de la plus pure portion des deux semences unies, il se forme une goutte de sang. Des changements semblables ne sont pas extraordinaires dans la nature, ni

au-dessus de ses forces ; car, si les semences de nos parents viennent de la plus pure portion de leur sang, quelle difficulté y a-t-il de croire qu'elles ne puissent encore retourner en une substance pareille ? Les aliments, de quelque couleur qu'ils soient, se changent dans l'estomac en une matiere blanche, & l'artifice nous fait voir tous les jours du blanc se changer en rouge, & du rouge en blanc par le mêlange de diverses liqueurs ; si bien qu'après cela on ne doit pas s'étonner si, avec du blanc, l'ame, ou plutôt l'entendement, fait du rouge, & si de la semence de nos parents, il se forme du sang & des humeurs rouges.

Le vingtieme jour la génération s'avance d'une maniere surprenante : alors le cœur bat plus fort qu'auparavant ; & s'agitant avec force pour obéir au Maître qui le commande, il commence à frapper doucement le vaisseau (*b*), figure 6, où il est renfermé, & à l'irriter par ses petits battements. Ce conduit qui en sent l'agitation, commence aussi à en être ému, & à faire de petits mouvements péristaltiques & serpentins, pour se

décharger, en faveur de la matrice, du riche dépôt que la nature lui a confié.

Cependant, le cœur semble alors être partagé en deux parties qui représentent ou ses petites oreilles, ou ses ventricules. Il se meut sans cesse par les esprits & par la fermentation de son sang ; & comme l'ame perfectionne le cœur de son côté, le cœur darde aussi du sien, par ses mouvements réitérés, un peu de sang dans les petits conduits, qu'il forme à mesure qu'il pousse avec force l'humeur de ses petites cavités ; tellement que l'on apperçoit alors deux petits fils rouges sortir du point saillant, qui se produisent & s'allongent ensuite avec le temps.

Au-dessous du cœur on voit toujours une autre petite vessie un peu pâle, de couleur de corne, comme l'a remarqué *Cognatus*, qui croît plus que le reste ; & je ne fais aucun doute, ainsi que je l'ai remarqué ailleurs, que ce ne soit le cerveau, qui n'est d'abord fait que pour le cœur, selon la pensée d'*Aristote*, & qui doit, aussi de son côté, travailler à la formation des parties spermatiques,

tiques, comme le cœur ſait du ſien à la fabrique des ſanguines (*d*), figure 8.

Le ſang avec l'entendement fait toutes choſes dans la formation d'un enfant ; & ſi, dans les premiers mois de la génération, il nous eſt impoſſible d'appercevoir du ſang qui vienne des arteres de la mere pour la nourriture de l'enfant, cette humeur blanche, ſpermatique & nerveuſe qui y eſt inceſſamment portée, ne laiſſe pas pourtant de le nourrir, & de venir de la plus pure portion du ſang de la femme. Le ſang eſt fait de deux ſortes de matieres, l'une eſt cuite & l'autre eſt crue : celle-ci n'eſt autre choſe que le chyle, qui n'eſt pas encore ſang, & qui pourtant eſt ami de la nature. Cette derniere humeur eſt la matiere qui eſt ſi abondante dans la femme groſſe ou accouchée, & qui ſert à nourrir ſon enfant ; car cette matiere ſe filtre par des pores qui lui ſont propres, & ſert enſuite à nourrir & à faire croître l'enfant ; outre que la ſemence de l'homme, qui a communiqué ſa vertu fermentative à toute la maſſe du ſang de la femme, a rendu liquide & comme fondue, pour ainſi

dire, une partie de ſon ſang pour ſervir aux mêmes uſages.

Les cornes de la matrice ſe rempliſſent l'une & l'autre de cette ſemence pour fournir à l'embrion l'aliment qui lui eſt alors plus convenable. Celle qui eſt vuide en eſt toute remplie, & l'autre, qui conſerve le précieux tréſor de la nature, en eſt auſſi garnie au côté de la frange, ſans que cette humeur en puiſſe ſortir: elle s'y épaiſſit & s'y embarraſſe tellement parmi les fibres, qui y ſont en grand nombre, que l'extrémité de ces deux vaiſſeaux en eſt entiérement bouchée.

La boule croît chaque jour d'une façon étonnante; & comme les ſemences jettées en terre s'enflent & ſe nourriſſent par l'humeur qui pénetre leurs membranes, ainſi la plus ſubtile portion de la ſemence de la femme, qui touche la boule, ſe fait paſſage en forme de ſueur à travers la petite membrane qui la compoſe, afin de ſubvenir à ſes néceſſités. C'eſt ainſi enfin que le petit œuf de poule ſe groſſit en deſcendant de l'ovaire, ſans qu'il ſoit attaché à aucune des parties de la poule, ainſi que l'expérience nous le fait voir.

Le vingt-cinquieme jour tout s'avance encore plus : l'on apperçoit déjà le commencement du poumon & du foie qui naissent à l'extrêmité des veines ou des arteres ; car il n'est pas aisé en ce temps-là de dire quels vaisseaux sont ceux que l'on voit, à cause qu'ils sont privés de mouvement. S'il le faut pourtant conjecturer, je pense que ce sont plutôt des arteres que des veines. Le poumon & le foie naissent donc à l'extrêmité des vaisseaux, comme l'agaric fait sur la mélaïse : ils paroissent d'abord blanchâtres par la disposition des fibres que l'entendement a fabriquées, & puis rougeâtres par l'arrosement du sang du cœur.

Bien que l'humeur rouge du cœur croisse de jour en jour, elle n'a pourtant point d'autre matiere pour se multiplier qu'une partie délicate de la semence, qui est conservée entre ses membranes, & qui coule des testicules de la femme, ainsi que nous l'avons observé.

On voit clairement, par les démarches de la nature, qu'il se fait du sang avant le poumon & le foie, qu'il y a du mouvement avant que le cerveau

ſoit formé, & que le corps ſe nourrit & s'augmente avant que l'eſtomac ſoit en état de faire le chyle & les boyaux de le diſtribuer. On voit même alors des excréments de la ſeconde coction, & le foie ne commence pas plutôt à ſe faire, que l'on y apperçoit une petite veſſie de fiel, diſtinguée par ſa couleur verte.

En ce temps-là la matrice eſt encore vuide dans quantité de femmes (*a*); & les regles, qui coulent ſouvent à quelques jeunes perſonnes ſanguines & pictoriques, pendant les premieres ſemaines de leur groſſeſſe, ne troublent point alors la génération qui ſe fait ailleurs. Les vaiſſeaux du fond de la matrice & ceux de ſon col, donnent, pour l'ordinaire, du ſang en plus grande abondance qu'ils n'avoient accoutumé; & ſi cela n'arrive point ainſi, ces femmes en ſont plus malades, & on les doit quelquefois ſaigner, de peur que le ſang, qui ſéjourne autour de leurs parties naturelles, ne cauſe quelque deſordre & à la mere & à l'enfant, & que la matrice, en l'humectant trop, ne puiſſe plus être capable de recevoir le préſent que ces vaiſſeaux ſont ſur le point de lui faire.

Le trente-neuvieme jour, le cerveau s'augmente considérablement, & son eau claire paroît plus abondante qu'auparavant. Le poumon est manifeste, le foie est presque fait, la rate est sur le point d'être formée, & les reins commencent à paroître, mais toutes ces parties sanguines ne sont pas encore tout-à-fait rouges. L'épine du dos & les côtes ressemblent à de petites fibres; enfin, tout se perfectionne avec une promptitude surprenante. Le cœur, qui n'est pas plus rouge que les autres parties sanguines, a maintenant ses mouvements plus forts & plus réglés. Il frappe & s'agite avec tant de force, que les vaisseaux éjaculatoires augmentent aussi de leurs côtés leurs mouvements serpentins.

L'enfant (*b*) qui est renfermé dans la boule animée croît de telle sorte, qu'il presse fortement le lieu où il est (*c*). En effet, il a besoin alors d'un plus grand espace pour avoir la liberté de se perfectionner, & de chercher la nourriture qu'il ne trouve pas suffisamment où il est.

Enfin, c'est en ce temps-là que quelques femmes grosses des plus sensibles, sentent comme le mouve-

ment d'une fourmi dans l'un ou dans l'autre de leurs flancs. Mademoiselle C... qui a eu beaucoup d'enfants, a toujours senti le trente ou le trentieme jour de sa grossesse, le mouvement de l'enfant qu'elle avoit conçu. Cela arrive par la sortie de la boule animée, & par le mouvement de l'un des vaisseaux éjaculatoires (*c*) qui s'en défait. On peut connoître par-là si ce que porte une femme dans ses entrailles est un garçon ou une fille, le premier étant ordinairement du côté droit, & plutôt formé que l'autre, qui demeure le plus souvent dans les conduits de la matrice jusqu'au quarante ou au quarante-troisieme jour.

Troisieme degré de la formation de l'Homme.

APrès que l'ame a fabriqué le cœur pour y obéir à l'entendement humain, elle le garantit de toutes parts des embuches qui lui pourroient être dressées : elle l'environne d'abord d'une forte membrane pour le défendre contre les assauts du dedans ; elle lui fait naitre une eau

claire & douce, pour l'humecter dans ses mouvements continuels & quelquefois violents, & fabrique ensuite au dehors des remparts d'ossements pour le défendre contre ses ennemis étrangers.

Le premier mois de lune ne s'est donc pas plutôt écoulé, que le petit enfant change de place, & tombe dans le vuide de la matrice (*a*). Là, il est reçu & conservé comme le plus riche trésor de la nature ; & se sentant doucement pressé, comme par de petites caresses, il semble qu'il s'en réjouisse par les légers mouvements qu'il commence imperceptiblement à faire à sa mere.

C'est sans doute par ces pressements que les femmes ont moins de ventre en ce temps-là qu'auparavant. Leurs entrailles se tendent alors, & couvent chérement l'enfant qui vient d'arriver. Il se place donc à l'embouchure du vaisseau duquel il est sorti ; si bien qu'il est entre le milieu du fond de la matrice & l'ouverture de son vaisseau éjaculatoire. Cette situation lui est comme contrainte, puisque la cavité de la matrice n'est alors guere plus spacieuse que pour y loger une grosse amande verte.

Cependant toutes les parties de l'embrion ne ſont pas encore parfaites. Le cœur, le poumon, la rate, les reins & les boyaux ſemblent être ſuſpendus & comme attachés hors de ſon corps : les yeux ſont comme deux petits points noirs marqués à la tête ; l'épine du dos & les côtés paroiſſent plus forts ; les mains & les pieds commencent à ſe former ; les vaiſſeaux ſe groſſiſſent & s'allongent ; l'on s'apperçoit même de la production de ceux du nombril, qui ſont chercher dehors de quoi faire vivre cette petite créature. C'eſt ce qu'a remarqué *Riolan* dans l'enfant d'une femme dont il fit la diſſection.

L'embrion ſe nourrit peu à peu de ce qu'il choiſit entre la membrane qui l'enveloppe, & qui s'élargit de jour en jour par l'acroiſſement du petit corps qu'elle renferme, ce qui n'empêche pourtant pas qu'il ne ſorte de l'une & de l'autre corne de la matrice une humeur blanche & ſpermatique, qui n'a pas juſques-là abandonné le fœtus, & qui lui eſt tellement néceſſaire, que ſans ce principal aliment, je ne doute point qu'il ne ceſſât bientôt de vivre.

Mais, parce que peut-être on diroit

que

que j'en impoſe, en rapportant tant de particularités ſur la formation de l'homme; comme ſi j'avois été le témoin des actions de la nature, j'ai réſolu de la confirmer par les expériences que j'en ai faites, & par celles que les plus ſavants Medecins m'ont fait remarquer ſur ce ſujet.

Si l'on peut comparer les animaux avec l'homme, je puis dire, dans la remarque que j'ai faite de la nourriture du poulet, que ce petit animal ne ſe nourrit d'abord que du blanc de ſon œuf: il l'épuiſe preſque entiérement avant que de toucher au jaune; ſi bien que le jaune eſt preſque tout entier quelques jours avant qu'il ſorte de ſa coquille. J'en dis de même d'un enfant qui ſe nourrit dans les flancs de ſa mere. Une matiere blanche, qui n'eſt autre choſe que la ſemence de la femme, lui ſert d'abord de nourriture; & comme cette matiere n'eſt pas ſuffiſante pour le nourrir, le ſang de la mere, qui a du rapport au jaune d'œuf, lui ſert auſſi de nourriture dans les derniers mois de ſa priſon.

Avicenne, l'un des plus curieux Obſervateurs de la nature qui ait jamais paru, autoriſe cette vérité,

lorſqu'il nous rapporte qu'*il a apperçu le fœtus comme ſuſpendu par deux petites attaches ſpermatiques* (*a*) *qui ſortoient de l'une & de l'autre corne de la matrice* (*b*), *& je ne doute point que ce ne ſoit par-là qu'il ſe nourriſſe, avant qu'il vive du ſang des entrailles de ſa mere.*

Varole a auſſi obſervé la même choſe, lorſqu'il remarque *que les veines dorſales du fœtus, qui les ſuſpendent, ſortent des deux cornes de la matrice en forme de cheveux. Ces petites attaches s'effacent*, ſelon la remarque de ce Médecin, *dès que les vaiſſeaux du nombril pénetrent la membrane qui environne le fœtus*, & que la matrice commence à diſtiller une petite roſée de ſang, qui forme la petite charnue de l'arriere-faix, qu'*Arantio* appelle fort proprement le foie de la matrice.

Pour moi, qui me ſuis beaucoup appliqué à examiner les principes de la formation de l'homme, j'ai remarqué dans la matrice, au commencement de la groſſeſſe de quelques femmes que j'ai diſſequées, des vaiſſeaux blancs & lymphatiques parmi de ſanguins : ils deſcendoient vers ſon orifice, & il ſembloit qu'ils

formoient plusieurs valvules, pour retenir plus aisément l'humeur qu'ils contenoient.

En ce temps-là, le fœtus est gros comme le pouce (*c*), & il paroît de la grosseur d'un œuf de poule, lorsqu'il est couvert de ses membranes. Sa tête, qui est aussi grosse que tout le reste du corps, renferme une substance semblable à du lait caillé : à voir sa bouche fendue, on diroit que c'est un chien sans nez & sans oreilles; ses parties principales ne paroissent plus à découvert ; on distingue alors plus aisément le sexe par la diversité des parties naturelles qui sont faites les dernieres; car l'entendement ayant un chef-d'œuvre à faire, il étoit bien juste qu'il y travaillât long-temps avant que de le perfectionner ; & je ne doute pas que ce ne soient les grands avantages que possedent les parties naturelles, qui en ont retardé la formation. Le siege de l'ame distributive, & les parties par lesquelles la volupté se communique à l'homme, & par lesquelles il devient vigoureux, hardi, ingénieux & fécond, ne se forment pas en peu de temps, comme les autres.

On commence au ſecond mois de la lune à diſtinguer deux membranes, dont l'enfant eſt enveloppé. La premiere qui paroît à nos yeux, & que les Anatomiſtes appellent *corion*, ſemble avoir été faite par la ſemence de l'homme & par ſa chaleur naturelle, qui, agiſſant ſur la ſemence de la femme lorſquelles s'aſſemblent dans l'une des cornes de la matrice, en a formé une boule. La ſeconde eſt celle qui touche immédiatemnt l'enfant, que les mêmes Anatomiſtes ont nommé *amnios*, à cauſe de la ſemence de l'homme & de la femme par le moyen de la même chaleur, dont l'entendement s'eſt d'abord ſervi pour faire la petite veſſie diaplane & tranſparente, que nous avons remarquée au commencement de la conception.

Ces deux membranes (*ab*) renferment donc l'enfant (*c*); & parce qu'elles croiſſent peu à peu, à meſure que l'enfant ſe nourrit, elles preſſent auſſi & élargiſſent également la matrice. La membrane externe touchant fortement ſon fond, ſe joint & ſe cole à la ſuperficie interne de cette partie là par un peu de ſang qui en coule goutte à goutte. Ce ſang, en ſe caillant

par la vertu de la ſemence de l'homme, devient clair, & reçoit les vaiſſeaux (c) que l'enfant y pouſſe pour y puiſer l'aliment qui lui eſt convenable ſur la fin de ſa priſon.

Deux arteres ſortent des iliaques du petit enfant, une veine les accompagne, qui vient de la cavité du foie, & ces trois vaiſſeaux ſe trouvant unis à ſon nombril avec le lien qui ſuſpend la veſſie, font tous enſemble ce que les Sages-femmes appellent le *cordon*, qui n'eſt autre choſe que l'étui des arteres & des veines de l'enfant allongées. Les arteres en évacuent le ſang ſuperflu & vont donner du mouvement, & communiquer de la chaleur & des eſprits au ſang qui ſe trouve dans la partie charnue de l'arriere-faix. La veine, qui eſt ſouvent double, porte du foie de la matrice dans le foie de l'enfant, l'humeur qu'elle y a puiſée, afin que cette humeur ſoit encore perfectionnée & épurée avant que de paſſer par le cœur de l'enfant.



Quatrieme & dernier degré de la formation de l'Homme.

L'Intelligence travaille ſi promptement à ſon heureuſe compoſition, que ſi nous avions la faculté de la voir agir de jour en jour, nous y remarquerions à chaque moment quelque choſe de nouveau.

Les membranes qui enveloppent l'enfant, ſont, dans le troiſieme mois de la lune, de la groſſeur du poing, & le *corion* commence déja à ſe coler au fond de la matrice, mais de telle ſorte qu'il n'empêche point l'écoulement des humeurs qui viennent des vaiſſeaux éjaculatoires. Si cela n'étoit pas de la ſorte, qu'elle apparence y auroit-il que les matieres blanches & ſpermatiques, dont l'enfant ſe nourrit encore, en puſſent ſortir inceſſamment ?

Quoique l'on ne demeure point d'accord des vaiſſeaux qui portent cette matiere blanche à l'enfant, cependant on doit croire qu'il y en a, puiſque les humeurs qui ſont renfermées dans le *corion* & dans l'*amnios*

ont servi jusqu'alors de matieres à former toutes les parties de l'enfant, & puis à le nourrir pendant tout ce temps-là : si bien que l'on peut conjecturer que ces humeurs spermatiques se seroient épuisées, si elles n'avoient été rafraîchies par d'autres ; & je ne doute pas que les attaches spermatiques, & les racines dorsales d'*Avicenne* & de *Varole*, ne soient les vaisseaux qui portent au fœtus la semence de la femme pour le nourrir : car, de s'aller persuader qu'il se nourrisse d'abord du sang de sa mere, c'est ce que je ne saurois croire, non plus que *Galien & Fernel*.

Si le sang des regles est retenu quelques jours dans une femme vuide, l'expérience nous montre qu'il se corrompt, & qu'il fait, dans le corps de la femme, tant de désordre en peu de temps, qu'il y met une disposition à toutes sortes de maladies. A plus forte raison, s'il est retenu plusieurs mois dans une femme grosse, sera-t-il moins capable de nourrir un enfant délicat, qui ne s'est jusques-là entretenu que d'aliments fort purs & bien préparés.

Ce sang superflu s'écoule donc les premiers mois de la grossesse en partie

par les regles de quelques jeunes femmes ſanguines : pour les autres, qui ne ſe purgent pas ainſi, la partie la plus mauvaiſe demeure dans leurs veines, pour leur faire paſſer miſérablement tout le temps de leur groſſeſſe, à moins qu'elles ne ſoient extrêmement fortes pour y réſiſter. Cependant la nature, qui ménage ſagement ſes productions, diſſipe ce mauvais ſang des femmes, ou bien elle en évacue les excréments par la bouche en vomiſſant, ou par les autres lieux deſtinés à cet uſage. Pour l'autre, qui en eſt la meilleure partie, elle la change en matiere blanche pour la nourriture de l'enfant, comme nous allons le prouver.

La ſemence de l'homme n'a pas ſeulement la vertu d'être la principale matiere de la génération, elle rend encore la ſemence des femmes féconde par ſes eſprits, qui ſe brouillent parmi toute la maſſe de leur ſang : car, quelle apparence que, dans la plupart des femmes, qui ne ſont pas ordinairement réglées les premiers mois de leur groſſeſſe, le ſang des regles ne fît pas de déſordres, s'il n'étoit changé en ſemence par la

faculté fermentative & particuliere de la ſemence de l'homme? Et quel moyen encore que la femme pût engendrer tant d'humeurs blanches durant les premiers mois de ſa groſſeſſe, pour former & nourrir ſon enfant, ſi le ſang des regles, comme en étant la premiere matiere, ne ſervoit à cet uſage?

La ſemence de l'homme, qui change en lait le ſang qui reſte après que la femme groſſe s'en eſt nourrie, change auſſi en matiere blanche & ſpermatique le même ſang pour ſervir de nourriture à l'enfant qu'elle porte dans ſes entrailles.

1. Preſque tous les Médecins ont cru, les uns après les autres, que l'humeur claire qui eſt contenue dans l'*amnios* étoit la ſueur de l'enfant, & que celle que renfermoit le *corion* en étoit l'urine; & parce qu'ils n'ont pu découvrir l'origine ni l'uſage de ces liqueurs, ils ont accommodé la nature à leurs penſées, & ſe ſont imaginé que les choſes étoient autres qu'elles ne ſont véritablement. C'eſt pourquoi ils ont fait paſſer l'*ouraque*, qui eſt le ſuſpenſoir de la veſſie, juſqu'au-delà de l'*amnios*, afin de porter

l'urine dans la cavité du *corion*, au lieu que ce lieu se termine seulement au nombril, & qu'il n'est jamais troué que contre les ordres de la nature, ainsi que l'expérience nous le fait connoître.

2. En second lieu, d'où pourroit venir cette urine & cette sueur dans un fœtus, qui n'a pas encore de reins fabriqués ni de vessie formée, & qui ne s'exerce pas avec assez de violence pour suer?

3. D'ailleurs, le petit oiseau qui est renfermé dans sa coquille, qui ne sue & qui n'urine jamais, a pourtant ces deux humeurs séparées; & pour ne parler ici que du poulet, après que l'œuf dans lequel il est renfermé a été couvé pendant huit ou dix jours, on y remarque que dans l'une de ses membranes une humeur fort claire, que l'on appelle le lait de l'œuf, & dans l'autre une matiere un peu plus épaisse, que l'on nomme le blanc.

4. Au reste, si ces matieres étoient de l'urine & de la sueur, qu'est-ce qui auroit la vertu de les conserver sans se corrompre, & sans corrompre les enfants, pendant tout le temps qu'ils demeurent dans les flancs de leurs meres?

Il faut donc avouer que les humeurs renfermées entre les membranes du fœtus, sont plutôt son aliment que l'excrément de son petit corps.

5. S'il faut prouver cette opinion par l'axiôme des Philosophes, on peut dire que nous devons d'abord nous nourrir de semence, puisque nous en avons été formés; car, outre qu'au commencement nous ne découvrons point de vaisseaux qui portent du sang de la mere au fœtus, le sang des regles, comme nous l'avons dit, est une nourriture trop éloignée pour se changer dans les parties d'un petit corps tendre; mais, quand l'enfant est accompli, & qu'il a changé de tempérament, c'est alors qu'il a besoin du plus d'aliment & du sang des regles, qui est une autre sorte de nourriture qui lui vient de la chair de l'arriere-faix.

6. D'ailleurs, les semences étant des émanations & des extraits de la plus pure partie du sang de nos parents, quel inconvénient y a-t-il à croire qu'elles ne puissent encore devenir sang, puisque la goutte de sang, qui paroît quelques jours après la conception, est engendrée de

ſemence, & multipliée par cette même matiere ?

7. L'expérience nous fait voir que tous les oiſeaux ſe nourriſſent d'abord du blanc de leur œuf par les veines qui y ſont diſtribuées, & que cette nourriture leur manquant, ce qui arrive ſur la fin de leur priſon, ils ſe ſervent du jaune, que l'on trouve attaché à leur nombril huit ou dix jours après qu'ils ſont ſortis de leur coquille. Si le ſang des regles a du rapport au jaune, & la ſemence de la femme au blanc de l'œuf, ne devons-nous pas croire que les enfants ſe nourriſſent d'abord de la ſemence de leurs meres, puis de leur ſang ſur la fin de la groſſeſſe ?

Nous trouvons dans l'*amnios* une humeur claire, douce & agréable au goût que la nature a ainſi préparée pour ſervir d'aliment prochain à l'enfant, & dans le *corion*, une autre matiere un peu plus épaiſſe, qui en eſt l'aliment le plus éloigné. L'une & l'autre de ces matieres ſe figent & ſe caillent quand on les expoſe au feu ; ſi bien que l'on ne ſe tromperoit point, ſi l'on croyoit qu'elles ont les mêmes qualités & les mêmes uſages que le

blanc de l'œuf à l'égard des oiseaux; car, si le blanc nourrit le poulet, ainsi que nous l'avons remarqué, je ne vois point de raison pourquoi cette humeur blanche de la femme ne pourroit pas aussi servir de nourriture à l'enfant & avoir de pareils usages. Il ne faut pas douter, selon le sentiment d'*Hippocrate*, que la matiere claire de l'*amnios* ne pénetre le corps tendre de l'enfant, que la bouche ne la suce, que son gosier ne l'attire, que son estomac ne la reçoive, puisque nous trouvons dans l'estomac des enfants nouveaux nés une matiere chyleuse, & dans leurs gros boyaux des excrements noirs.

9. Après tout, on doit être persuadé que l'enfant, pendant tout le temps qu'il demeure dans le ventre de sa mere, se nourrit des humeurs qui se trouvent renfermées dans ses membranes: car, qui lui auroit appris, dès qu'il est né, de prendre & de sucer la mamelle de sa mere, si auparavant il n'en avoit appris l'usage & le métier lorqu'il étoit dans ses entrailles?

On doit donc conclure de tout ce que nous venons de dire, que les humeurs contenues dans les deux

membranes, qui enveloppent le fœtus, ne sont pas de purs excréments, mais la matiere pour le former & pour le nourrir.

Si nous avions des observations de tous les mois, nous aurions sans doute plus de lumieres que nous n'en avons, pour connoître de quelle façon la nature agit lorsqu'elle nous forme ; & si les Médecins vouloient se donner un peu plus de peine qu'ils ne font ordinairement, je me persuade que dans peu de temps nous serions des découvertes qui nous apprendroient des choses admirables touchant la formation de l'homme.

Il y a environ six ans que je fis ouvrir une femme qui étoit morte grosse de *quatre mois*, & après avoir coupé les deux membranes qui couvroient l'enfant, j'apperçus que tous ses petits membres étoient distingués ; que sa tête étoit plus grosse à proportion que tout le reste du corps ; que son cerveau étoit comme du lait caillé, avec quelques fibres rouges qui le traversoient ; que ses yeux manquoient de paupiere, son nez de chair, sa bouche de levres, & son visage de joues ; que sa poitrine étoit divisée en

trois cavités presque égales. La sagoue étoit placée dans la plus haute. Cette partie étoit beaucoup plus grosse que dans les hommes parfaits, & étoit pleine d'une liqueur blanche comme du lait. Le poumon, le foie, la rate & les reins, qui étoient toutes d'un rouge mourant, occupoient la capacité inférieure, & le cœur, renfermé dans son péricrane, étoit dans celle du milieu. Cette derniere partie semble être double par la tumeur de son ventricule droit & de ses deux petites oreilles. L'estomac étoit rempli d'une humeur un peu épaisse, semblable en quelque façon à celle que renfermoit l'*amnios*. Les petits boyaux contenoient une matiere chyleuse, & le gros en renfermoit une autre un peu noire, qui étoit de la consistance d'une opiate liquide. Le boyaux cœcum n'étoit qu'une apendice, non plus que dans les hommes ; il ne formoit pas un second intestin, comme on l'apperçoit dans les pourceaux : il y avoit un peu d'urine dans la vessie, & un peu de bile dans la vésicule du fiel ; la coëffe sembloit être une petite nuée qui flottoit sur les boyaux dans le haut du ventre ; les reins étoient

divisés en plusieurs petites boules, comme sont ceux des veaux, & pardessus on observoit dans la graisse d'autres parties rougeâtres & comme glanduleuses, que l'artere adiqueuse arrosoit, qui étoit aussi grosse que l'émulgence. Les testicules étoient dans le ventre, car c'étoit un garçon, au même lieu que ceux des femmes, un peu au-dessous des reins. Les pieds & les mains commençoient à se garnir d'ongles, & les muscles paroissoient rouges par le sang dont ils s'étoient apparemment déjà nourris. Le *corion* étoit comme colé à quelque sang caillé qui sortoit du fond de la matrice, de la même maniere que nous voyons un potiron attaché à un arbre ou à la racine d'un chardon qui l'engendre. Je remarquois encore que les vaisseaux ombilicaux venoient du bas & s'allongeoient en haut, après avoir percé les deux membranes de l'enfant, pour se joindre au milieu de la partie charnue de l'arriere-faix, ce qui eût été fait apparemment dans huit ou dix jours, si la mere ne fût morte avec l'enfant. Je trouvai aussi beaucoup de matiere blanche & mucilagineuse entre les membranes de l'enfant & la matrice;

matrice ; & après avoir coupé moi-même un des vaiſſeaux éjaculatoires de cette femme, qui étoit gros comme le doigt, il me parut rempli d'une matiere blanche, qui reſſembloit à la ſemence d'une femme. La matrice, dans ſon fond, étoit épaiſſe d'un pouce, & ſpongieuſe comme une éponge. J'y apperçus des varices en aſſez grand nombre, & quelques veines remplies d'un ſuc blanc, qui étoient viſqueuſes en pluſieurs endroits.

Ce qui ſert à l'enfant pour ſon ornement & pour ſa défenſe, eſt formé dans cinq ou ſix mois : les cheveux percent alors la peau, & l'on voit venir les ongles aux mains & aux pieds ; les paupieres commencent à couvrir les yeux, le nez à ſe garnir de peau, les muſcles buccinateurs, qui font les joues, à rougir, & les levres ſont les dernieres parties à ſe former : on apperçut encore alors les oreilles imparfaites, & l'on commença à voir la poitrine qui ſe diſtingue des parties baſſes par le diaphragme qui ſe forme.

Pendant que toutes ces parties s'avancent de la ſorte, celles que nous appellons principales & néceſſaires à

la vie, se perfectionnent & s'accomplissent aussi. Le *corion* est attaché, plus qu'auparavant, à la partie charnue de l'arriere-faix, qui est de la hauteur d'un travers de doigt, & qui reçoit déjà l'insertion des vaisseaux ombilicaux. Ces vaisseaux commencent à y puiser la matiere qui contribue à nourrir l'enfant, qui est déjà assez grand pour avoir besoin de plus de nourriture qu'auparavant.

En effet, *Riolan* me confirme dans mon opinion par une histoire qu'il rapporte d'une femme grosse de cinq mois, dont il fit la dissection en l'an 1621. Ses testicules étoient plats, blanchâtres & comme attachés au milieu du dehors de la matrice. Les cornes de cette partie étoient grosses comme le doigt, mais la droite l'étoit plus que l'autre, & toutes deux étoient remplies d'une humeur blanche. Son col étoit dur & calleux, & cependant humecté d'une matiere gluante. La partie charnue de l'arriere-faix étoit épaisse d'un travers de doigt, & jointe au fond de la matrice par de petites fibres.

Cette histoire nous fait connoître que cet enfant étoit sorti de la corne

droite de la matrice, puisqu'elle étoit beaucoup plus élargie que l'autre; que les vaisseaux éjaculatoires ne seroient pas si gros, & ne contiendroient pas une si grande quantité de matiere blanche, si cette matiere n'avoit ses usages particuliers, savoir, de nourrir l'enfant dans ses premiers mois, & d'y contribuer encore dans ses derniers; enfin, que l'enfant ayant communication avec la partie charnue de l'arriere-faix, il fait conjecturer qu'il se nourrit de différents aliments.

La chair de l'arriere-faix est un sang figé par la semence de la femme, qui a été rendue féconde par les esprits de la semence de l'homme. Cette chair n'est pas semblable à celle des visceres, elle se déchire aisément avec les ongles, sa mollesse & sa substance spongieuse en étant une des principales causes : c'est ce qui la rend si prompte à abreuver du sang qui distille incessamment en forme de rosée par les petites arteres de la matrice. Sa figure est convexe du côté qu'elle touche cette partie-là : elle a des fentes, des sinus ou des inégalités qui l'empêchent d'être suffoquée par les humeurs qui pourroient lui être communiquées

en abondance du côté de la matrice. Toute sa substance est pleine de vaisseaux, qui sont plutôt des arteres que des veines, afin d'atténuer & d'inciser le sang qui a servi une fois de nourriture à l'enfant, & rectifier celui qui vient de nouveau du côté de la mere. Ces vaisseaux sont des productions de ceux de l'enfant, que son intelligence a poussés jusques dans l'arriere-faix, pour y chercher de quoi nourrir la petite créature qu'elle a formée.

Si la matrice ouvre de son côté huit ou dix petites arteres pour distribuer du sang goutte à goutte à la chair de l'arriere-faix, cette chair en a poussé plus de quarante dans le fond de la matrice; & ainsi les femmes qui accouchent ne courent pas ordinairement tant de risque de perdre la vie qu'on se le persuade, par l'épanchement du sang de leurs vuidanges, puisqu'il y a de leur côté si peu de vaisseaux ouverts.

L'enfant est situé d'une certaine façon dans les entrailles de sa mere, que ces vaisseaux ombilicaux montent en haut pour chercher de quoi vivre, comme fait le germe d'une semence qui cherche l'air. Ils sont fortifiés

d'une membrane épaiſſe & gluante, qui eſt une production de la peau du ventre de l'enfant & des autres membres communs. Après qu'ils ſe ſont allongés de la longueur d'environ cinq pieds, ils ſe jettent dans le milieu de la chair de l'arriere-faix. Les autres qui s'y ſont faire place par le mouvement de leur ſang qui raréfie & ſubtiliſe l'humeur qui s'y rencontre, qui n'eſt pas ordinairement trop bonne ; & après lui avoir imprimé ſon mouvement, il la fait promptement paſſer dans la veine qui eſt renfermée dans le même étui. Cette veine a de diſtance en diſtance de petites valvules, pour empêcher que le ſang ne coule avec trop de précipitation & qu'il ne ſuffoque l'enfant. C'eſt par ces petits nœuds que les Matrônes devinent ce qui doit arriver à la mere, & c'eſt auſſi contre ce pronoſtic que *Saint Chryſoſtôme* parle d'un ton ſi haut & ſi éloquent.

Si l'on veut ſavoir comment circule le ſang dans la chair de l'arriere-faix, & comment il ſe communique à l'enfant, l'on n'a qu'à lier le *cordon*, & l'on verra que la veine s'enfle du côté de l'arriere-faix, & que l'artere bat

du côté de l'enfant, & ainſi l'on n'aura plus de doute ſur le mouvement de ſes humeurs.

Nous avons ſujet d'admirer la ſituation de l'enfant dans le corps de la femme ; il a toujours la tête en bas, ſelon les loix de la nature, afin d'être prêt à ſortir quand il en ſera queſtion, la groſſeur & la peſanteur de ſa tête lui faiſant garder toujours cette poſture. Son viſage eſt tourné vers le dos de ſa mere, ſon nez eſt entre ſes genoux, & il a ſes deux poingts près de ſes joues ; ſes coudes touchent ſes cuiſſes, & ſes talons ſes feſſes, ſi bien qu'en cette poſture il demeure neuf mois, ſouvent en dormant, & quelquefois en veillant & en s'agitant avec aſſez de vigueur : car, quoique les nerfs des enfants ne ſoient pas durs, ils ſont pourtant auſſi gros & même plus gros que les nôtres, & aſſez capables de cauſer des mouvements ſenſibles.

Au commencement du dixieme mois de lune, l'enfant eſt dans ſon entiere perfection : toutes ſes parties ſont accomplies, & il n'aſpire qu'à ſa liberté. La liqueur dans laquelle il nage, devient vieille & corrompue,

parce que, d'un côté, il en a pris le meilleur pour ſe nourrir depuis le commencement de ſa vie, & que de l'autre il s'y eſt mêlé une infinité d'excréments qui l'ont infectée. Son urine, qui ſort de ſes parties naturelles & non d'ailleurs, & les ordures de ſa peau, ont corrompu cette liqueur. C'eſt un priſonnier infecté de l'air de la baſſe-foſſe ; il briſe ſes liens, & fait un effort pour aller ailleurs chercher une demeure plus commode : ſon eſtomac ne peut plus ſouffrir une liqueur corrompue; elle fait de mauvaiſes impreſſions ſur ſon cœur, & ſes eſprits en ſont altérés. Peut-être eſt-ce pour cela que depuis le milieu juſqu'à la fin de la groſſeſſe de la mere, ſa nature lui a fourni du ſang aſſaiſonné de la maniere qu'il le faut, pour éviter la mauvaiſe nourriture des liqueurs renfermées entre les membranes de l'arriere-faix. C'eſt en ce temps-là que l'oriſice interne de la matrice, qui reſſembloit, au commencement de la groſſeſſe, au muſeau d'un chien naiſſant, ou plutôt d'une poule, n'eſt plus qu'un petit bourelet, & encore eſt-il effacé par l'élargiſſement de la matrice, ce qui eſt le plus

sûr & le plus véritable signe de l'approche des couches.

Ces liqueurs, qui sont devenues des excréments, ne manquent pas pourtant d'usages : elles s'opposent d'un côté aux accidents externes qui pourroient lui causer la mort lorsqu'il est encore dans les flancs de sa mere ; & de l'autre, elles doivent un jour faciliter l'accouchement en humectant les parties naturelles de la femme.

Il y a encore une autre cause de l'accouchement, qui est aussi naturelle que celle dont nous venons de parler. La chaleur qui réside dans notre cœur ne peut durer long-temps, si elle n'est éventée, & si elle ne se décharge de temps en temps des excréments vaporeux qu'elle engendre. Lorsque ce feu est venu à un degré de force, qu'il ne peut plus souffrir d'accroissements sans courir risque de périr par la suffocation, le cœur de l'enfant en seroit bientôt étouffé, si, en se dégageant des liens dont il est attaché, il ne cherchoit ailleurs de quoi se rafraîchir par le moyen de l'air que ses poumons doivent respirer : c'est aussi pour cela que l'on a quelquefois entendu le cri de quelques enfants qui étoient encore

encore dans le ventre de leurs meres, comme voulant reſpirer avant que d'être nés. Cette cauſe, auſſi-bien que l'autre, oblige les enfants de ſortir pour ſe donner la liberté. Ce n'eſt pas qu'ils manquent alors de nourriture, puiſqu'il leur en vient ſuffiſamment du côté du *cordon*.

C'eſt donc l'enfant qui, par ſes efforts, donne le branle à l'accouchement; c'eſt lui qui briſe ſes liens & les membranes qui l'embarraſſent; c'eſt lui qui veut vivre tout ſeul, & qui a deſſein de ſe ſervir de la nourrice. Pour cela, il frappe fortement les entrailles de ſa mere, qui, étant extrêmement ſenſibles, ſont obligées de ſe lever contre lui & de le chaſſer dehors. Il cauſe donc les premiers efforts, & la mere les acheve; car, dans l'accouchement, lorſqu'il eſt dans le pas, la tête ſortie, il eſt ſouvent ſi étonné de ſes propres efforts & de ceux de ſa mere, qu'il n'y a alors que la femme qui agiſſe pour le mettre dehors par la violente agitation des muſcles de ſon ventre.

Quelques-uns ne peuvent croire qu'un enfant puiſſe demeurer dans les flancs de ſa mere ſans reſpirer, parce,

disent-ils, que la vie est tellement unie à la respiration, que nous cessons de vivre lorsque nous cessons de respirer.

Mais, s'ils avoient exactement considéré les poumons des enfants de huit ou neuf mois, ils seroient convaincus du contraire ; ils auroient observé que le poumon ne fait point alors les actions qu'il fait dans les hommes parfaits ; car, dans les enfants, cette partie se nourrit sans se mouvoir, ainsi que la couleur de sa substance nous le marque : ils auroient encore appris que le sang ne circule pas dans leur poumon comme dans le nôtre, puisqu'il passe par le trou ovalaire du septum ou de l'entre-deux du cœur, ainsi que l'a fort bien remarqué *Botal*.

Au reste, si quelques animaux parfaits vivent sans respirer, ainsi que font la plupart des poissons, ne pouvons-nous pas croire que les enfans peuvent bien vivre quelque temps sans respirer ? L'eau de la mer rafraîchit le cœur des poissons, & fait la même fonction dans leur poumon que l'air dans le nôtre, & l'enfant qui nage aussi parmi des eaux, se rafraîchit par-là & se tempere la chaleur

qui eſt d'abord aſſez modérée : ſi bien qu'alors il n'eſt pas néceſſaire qu'il reſpire juſqu'à ce que ſa petite chaleur naturelle & le petit feu de ſon cœur ſe ſoient augmentés, & l'aient obligé de rompre ſes liens pour chercher ſa liberté.

On peut encore ajouter à cela que les aliments dont il ſe nourrit ſont plus épurés & moins chargés d'excréments que ceux dont nous nous nourriſſons ; car, toutes les parties nourricieres de la mere les nettoient de leurs ordures, & les filtrent pour les épurer davantage. Le foie de l'arriere-faix les coule dans ſa chair ſpongieuſe, & les viſceres de l'enfant les corrigent encore ſi bien, qu'après cela les aliments ſont purs, & n'ont pas beſoin d'être encore épurés par la reſpiration : ſon cœur n'eſt pas ſi incommodé des vapeurs fulgineuſes du ſang, & il peut faire ſon action ſans avoir beſoin de reſpiration comme le nôtre.

Après que l'enfant eſt né, & que l'arriere-faix eſt ſorti ſelon les loix de la nature, la matrice, qui eſt toute ouverte alors, ſe referme incontinent, & trois heures après on n'y ſauroit mettre la main. C'eſt ce qui m'a cauſé

ſouvent de l'admiration, auſſi-bien que la verge de l'homme, qui, étant roide pour engendrer, devient ſi flétrie & ſi petite après ſon action, qu'en hiver on auroit quelquefois de la peine à la trouver. Ce ſont des coups de la nature, qui eſt admirable dans toutes ſes actions, & qui fait plus paroître ſa puiſſance & ſes merveilles dans la production de l'homme & des animaux, que dans toute autre occaſion.

CHAPITRE V.

Du faux germe & du fardeau.

LA nature, dans ſes ouvrages, ſe propoſe toujours une fin : elle n'entreprend jamais de génération qu'elle n'ait un principe certain & déterminé. Si elle manque quelquefois à faire ce qu'elle s'eſt propoſé, il faut plutôt en accuſer les cauſes qui concourent avec elle, que de publier qu'elle s'eſt trompée. Si quelquefois elle ne fait point dans les femmes de véritable conception, on ne doit attribuer la faute qu'à la matiere ſur

laquelle elle travaille, qui n'eſt pas diſpoſée à faire des générations humaines. Tant de conditions ſont néceſſaires pour faire un enfant, que s'il en manque quelqu'une, il n'en faut attendre qu'un faux germe ou un fardeau, ou tous les deux enſemble; & pour parler en particulier ſur cette matiere, qui me paroît fort difficile, on me permettra ſeulement de l'ébaucher, ſans l'examiner à fond, n'ayant lu aucun Auteur, ſi l'on en excepte *Valleriola*, qui en dit quelque choſe, qui m'ait indiqué comment ſe ſont les irrégularités de la génération.

Je ne parle point ici des monſtres, qui ſont des choſes extraordinaires dans la nature, & qui ne viennent point de la conception ni des ſemences des ſexes humains; mais je parle des erreurs de la conception, qui ſont faites par le défaut & les maladies de la ſemence, ou par l'abondance & la mauvaiſe qualité du ſang des regles; car la véritable, auſſi-bien que la fauſſe conception, ſe fait par le mélange de la ſemence de l'homme & de la femme, ainſi que nous l'avons prouvé ailleurs, & que nous le ferons encore voir dans la ſuite de ce diſcours.

La femme n'a pas la puissance de polluer comme l'homme, ni de se décharger de sa semence superflue : elle la garde quelquefois fort long-temps dans ses testicules ou dans les cornes de sa matrice, où elle se corrompt & devient jaune, trouble ou puante, de blanche & de claire qu'elle étoit auparavant ; au lieu que l'homme se polluant souvent, même pendant le sommeil, sa semence est toujours nouvelle, & ne demeure jamais dans ses conduits pour s'y corrompre, à moins qu'il ne soit incommodé : alors sa maladie la rend souvent inféconde ; & si elle est en ce temps-là communiquée à une femme saine & fertile, ou elle ne cause point de génération, ou si elle en cause, elle fait un enfant malade & valétudinaire.

1. Tous les vices & les irrégularités de la conception viennent donc plutôt du côté de la femme que de l'homme. Si par hasard la semence de l'homme rencontre la semence corrompue de la femme, il ne faut pas alors en espérer de véritable conception. La semence de l'homme a beau avoir toutes les qualités nécessaires pour engendrer, elle ne peut néanmoins produire un

enfant, si elle trouve des humeurs qui la rendent incapable de faire son action naturelle, si dans la matrice elle se mêle avec une sérosité corrompue & violente, qui détruit son ame, que *Galien* appelle esprit génitif, & si enfin, entrant dans l'une de ses cornes, & se communiquant à la semence de la femme, elle la rencontre troublée & incapable de recevoir ses impressions : car, quelle apparence y a-t-il que la semence de la femme soit émue par les esprits actifs de celle de l'homme, & qu'elle en soit comme caillée, pour me servir de l'expression de l'Ecriture, si elle-même manque d'esprits, & si elle a perdu par sa corruption ce qu'elle avoit de meilleur & de plus actif ?

Cependant la nature, qui n'est jamais dans l'oisiveté, ne laisse pas d'agir incessamment, & par le moyen des esprits de la semence de l'homme, d'agiter, en quelque façon, la semence corrompue de la femme, qui, n'ayant nulle disposition à former les parties d'un enfant, s'enfle seulement, se multiplie & se fermente en quelque façon.

Après quelques semaines, la boule

ainſi enflée & jetée, par le mouvement de la trompe, dans la cavité de la matrice, où elle s'enfle encore davantage, elle eſt là entretenue & fomentée par des humeurs ſéreuſes qui pénetrent les pores de ſa membrane, & qui lui communiquent de quoi la faire croître.

Deux mois & demi, trois ou quatre mois au plus, ne ſe ſont pas plutôt écoulés, que la nature voyant qu'elle travaille en vain ſur une matiere qui n'eſt point propre pour être animée, ſe défait enfin de ce faux germe par des efforts & des douleurs inſupportables, & par des accidents irréguliers; car la femme qui le porte ſe ſent plus groſſe & plus incommodée que ſi elle avoit conçu un enfant; & la matrice, pendant le temps de la fauſſe groſſeſſe, faiſant tomber de ſon fond une roſée continuelle de ſang, s'épuiſe peu à peu elle-même, ce ſang ne pouvant être retenu par une boule inanimée. Enfin, après le temps preſcrit par la nature, ce faux germe ſort quelquefois auſſi gros que le poing, comme l'expérience me l'a montré. Il eſt couvert d'une peau aſſez dure, qui n'eſt autre choſe que la membrane, qui

enveloppoit la ſemence de la femme, lorſqu'elle étoit dans l'une des cornes de la matrice. Si l'on coupe cette boule, on y trouve une humeur jaune & corrompue, ſouvent ſemblable à de la bouillie, & cette humeur n'eſt que la ſemence de la femme, qui avoit de mauvaiſes qualités, & qui a été enſuite fomentée & entretenue par une ſemblable matiere.

2. La ſeconde eſpece de faux germe eſt d'une autre figure, & s'engendre d'une autre ſorte. L'eſprit génitif qui réſide dans la ſemence de l'homme, quelque ſain & quelque actif qu'il puiſſe être, eſt preſque étouffé par le mêlange des humeurs crues & ſéreuſes qu'il rencontre quelquefois dans la matrice dès qu'il y eſt entré; ſi bien que ſe coulant enſuite dans l'une de ſes cornes, il ne peut s'y faire aucune production, s'il y trouve de pareilles liqueurs qui ſoient rebelles à ſon impreſſion; d'où vient qu'il ne faut pas s'étonner s'il ne peut imprimer ſon caractere ſur des matieres ſi irrégulieres, & s'il ſe fait un faux germe ou une fauſſe conception. Il ſort ſeulement de la ſemence de l'homme, ainſi mêlée, quelques eſprits foibles &

languiſſants, qui, pénétrant pluſieurs boules & le corps même de la femme, mettent plutôt ſes humeurs en mouvement qu'ils n'en entreprennent de génération.

Les eſprits de la ſemence de l'homme ne pouvant donc agiter la ſemence de la femme, ne laiſſent pas de pénétrer juſques dans la maſſe de ſon ſang, qu'ils excitent tant ſoit peu, & qu'ils font ſuffiſamment fermenter pour faire dégoutter, dans la cavité des cornes, pluſieurs gouttes de ſemence dont pluſieurs boules ſont formées. Ces boules, qui n'ont pas tout ce qu'il faut pour la génération, ſont ſucceſſivement chaſſées dans la cavité de la matrice, après que la chaleur naturelle a fabriqué une petite peau mince à chacune de ces boules, comme le feu du four produit la croûte du pain.

Quelque temps ne s'eſt pas plutôt écoulé, que toutes ces petites boules ſe joignant les unes aux autres par de petites fibres, font la grape du faux germe, ou un corps à peu près ſemblable à la chair du cou du coq-d'inde. Ces fibres charnues ſont produites par quelques gouttes de ſang, qui ſort plus ou moins abondamment

du fond de la matrice dans le ſecond ou le troiſieme mois de la fauſſe groſſeſſe.

Je ne ſaurois prouver plus clairement ce que je dis, que par l'hiſtoire de Mademoiſelle L... que je ne veux pas répéter ici, & que j'ai rapportée tout au long au Chapitre précédent, art. 6, fig. 7. Ce que dit *Valleriola* ſur cette matiere de *Louiſon* & de la femme de *Georges*, confirme encore ma penſée. La premiere, après ſix mois de groſſeſſe apparente, rendit une groſſe grape membraneuſe, à laquelle une infinité de petites boules, ſemblables à des œufs de poiſſon, étoient attachées; elles contenoient une humeur qui étoit devenue jaune, trouble & puante, par un trop long ſéjour.

La nature ne peut ſouffrir longtemps ces fauſſes générations; elle s'en défait, quand elle le juge à propos, par des douleurs & des tranchées différentes de celles des véritables accouchements; car ce faux germe, auſſi-bien que l'autre, ne ſéjourne guere plus de quatre mois dans la matrice ſans ſe corrompre; & s'il y demeure juſqu'au cinq, ſix ou ſeptieme

mois, qui eſt le plus long ſéjour de ces faux germes, l'expérience m'a appris que leurs humeurs ne ſont plus claires ni blanches, mais jaunes, troubles, corrompues ou puantes.

3. La troiſieme eſpece de faux germe eſt un faux germe animé. Je le nomme ainſi, parce qu'il ne repréſente pas la figure d'un homme, mais de quelque autre animal. Il ſe forme de cette ſorte.

La ſemence qui eſt renfermée dans l'une des cornes de la matrice d'une femme, ne contient pas toujours des matieres entiérement corrompues & incapables de recevoir les impreſſions de la ſemence de l'homme, comme dans le premier & le ſecond faux germe : elle ne conſerve pas auſſi des matieres pures comme dans la véritable conception ; mais il arrive quelquefois que la liqueur de la boule eſt mêlée de bonnes & de mauvaiſes humeurs, comme nous voyons de bon & de mauvais ſang ſortir d'une veine piquée ; ſi bien que dans cette boule il y a des liqueurs flexibles & fécondes, & d'autres étrangeres & incapables de recevoir le caractere que peut leur imprimer la ſemence de l'homme.

Quelque forte & quelque active que soit cette semence, elle ne peut communiquer sa vertu qu'aux matieres dispofées à recevoir son impression ; desorte que si la semence de la femme & les esprits de cette même semence sont en petite quantité, & qu'outre cela ils soient en partie inflexibles, irréguliers & languissants, quelle apparence y a-t-il qu'ils deviennent fertiles & qu'il s'en fasse une véritable conception ?

Il ne se faut pas imaginer que l'intelligence se mette en peine de fabriquer le corps de ce faux germe. Dieu n'envoie point une ame immatérielle & incorruptible dans le corps de ce qui n'est point homme ; mais toute la fabrique de ce corps doit être attribuée à l'ame, qui réside dans la semence de l'homme, qui agit comme elle peut en suivant les ordres que la nature lui a prescrits.

Cette ame donc, que l'on peut appeller humaine, se voyant obligée, par la nécessité de son essence, de faire un corps de la matiere qu'elle rencontre, s'acquitte de son devoir, & travaille incessamment sur cette matiere inégale pour en faire quelque

génération : car, comme la nature veille inceſſamment à la perpétuité des hommes, elle aime beaucoup mieux faire travailler les agents ſur quelque matiere que ce ſoit, que de les laiſſer en repos. C'eſt ce qu'elle fait dans cette occaſion. Le défaut de matiere ne l'empèche point d'agir ; & bien qu'elle en manque pour former un enfant entier, & qu'elle ne trouve point de quoi pour faire les bras ni les jambes, elle ne laiſſe pas pourtant de fabriquer quelque choſe, qui reſſemble en quelque façon aux agents qui l'ont produit.

Quoique la matiere ſur laquelle l'ame travaille ſoit mêlée avec d'autre qui n'a nulle diſpoſition à la génération humaine, cependant elle, qui a des diſpoſitions convenables, ſert à former un tronc animé qui reſſemble à un gros ver ou à un ſerpent, c'eſt-à-dire, que ce corps n'a ni bras ni jambes.

Si dans une autre occaſion elle rencontre un peu plus de matiere pour former les bras & les cuiſſes d'un fœtus, alors elle ne fait que les commencer, ſans pouvoir les perfectionner faute de matiere ; & ainſi, ſes

parties imparfaites n'étant pas proportionnées au reste du corps, il se forme un fœtus qui ressemble à un lésard, à un rat sans queue & sans poil, ou enfin à une grenouille.

Si, dans une troisieme occasion, la boule où se forme le fœtus est trop près de la matrice, & que là elle soit trop pressée par les membranes trop dures d'une de ses cornes, & qu'outre cela le fœtus manque de matiere pour être formé, alors l'ame ne peut faire qu'un animal qui manquera de quelques parties, & qui aura les autres en même temps difformes. C'est ce que l'expérience nous fait connoître, lorsqu'elle nous fait voir des femmes qui accouchent de quelque enfant qui a la figure d'un pourceau, d'un aigle ou de quelqu'autre animal semblable.

La boule ou ce faux germe animé est formé, est chassé, avec le temps, dans la cavité de la matrice, comme le font les véritables enfants; & là, cet animal recevant des cornes, & du fond de la matrice des humeurs pour se nourrir & se perfectionner, croît de jour en jour, jusqu'à ce que la nature en étant irritée, s'en défasse avec peine, souvent avant neuf mois,

& quelquefois auſſi dans le terme ordinaire de la naiſſance des véritables enfants, ainſi qu'*Houllie* nous l'apprend par l'hiſtoire d'une femme qui accoucha de quelques enfants ſemblables à des grenouilles.

Quoique l'ame de la ſemence de l'homme, ou, ſi l'on veut, les eſprits de cette même ſemence, ſoient affoiblis par le mêlange d'une matiere irréguliere avec laquelle ils ſe ſont mêlés dans la matrice un moment avant la conception même, cependant ils ont encore la vertu de pénétrer le corps de la femme, & de faire leur impreſſion ſur toutes ſes humeurs qu'ils mettent en mouvement, & qu'ils font enſuite cailler pour faire l'arriere-faix de ce faux germe animé; car le ſang des regles coulant du fond de la matrice, acheve de nourrir cet animal, comme il fait le véritable enfant; mais parce que le ſang de la femme, auſſi-bien que la ſemence, a des parties hétérogenes, & eſt d'une ſubſtance toute différente les unes des autres, il ne faut pas s'étonner ſi l'arriere-faix, auſſi-bien que le faux germe, a des parties ſi difformes & ſi peu ſemblables à celles d'un arriere-faix d'un véritable fœtus. Il

Il y en a qui ne peuvent croire que ces faux germes aient des causes naturelles, ainsi que nous venons de l'expliquer. Ils pensent que les astres, par leurs diverses rencontres, sont la cause de la génération de ces animaux; mais, comme nous l'avons dit ailleurs, les astres sont trop éloignés de nous pour en être des causes prochaines: ils ne font seulement que concourir, en qualité de cause commune, dans toutes les opérations véritables ou dépravées de la nature.

Rondelet a une plaisante pensée sur la génération de ces faux germes animés; il croît que, si les femmes engendrent des fœtus qui ressemblent à des lésards, à des hérissons, ou à d'autres pareils animaux, on doit les interroger pour savoir si elles n'ont point mangé d'herbes ou bu d'eau qui conservât la semence de ces animaux; car il se persuade que les vers, les grenouilles, ou les autres petits animaux, qui s'engendrent quelquefois dans les boyaux des hommes, ne peuvent venir que des semences qu'ils ont avalées, & que la chaleur naturelle a fait éclorre dans leur corps; ainsi, que la semence de

ces animaux étant distribuée parmi le sang d'une femme, peut être envoyée à la matrice, & y produire une espece d'animal semblable à celle dont elle procede.

Mais, le sentiment de *Gordon* & de quelques autres Médecins, sur cette matiere, est, ce me semble, bien plus probable que ceux-là. Ils disent que la mauvaise nourriture des femmes fait de mauvaise semence, & qu'elle est la cause de tous les désordres qui arrivent dans la conception. C'est pour cela, ajoutent-ils, que l'on appelle *Freres des Lombards ou des Salernitains*, les faux germes animés que les femmes Italiennes engendrent quelquefois avec de véritables enfants, parce qu'elles se nourrissent fort mal : ainsi, les fausses conceptions se font par un mêlange irrégulier, & par une proportion inégale de semences des deux sexes, comme six gouttes d'esprit mêlées avec trois gouttes d'eau-forte, font mal fermenter la matiere ; mais il en faut six pour la bien faire agiter. J'en dis de même de la véritable conception ; il faut une véritable & une égale portion de semence saine des deux sexes pour la bien faire.

L'expérience confirme cette opinion ; car, dans tous les lieux de l'Europe, principalement dans les Méridionaux, où la plupart des femmes ne se nourrissent que d'herbes, de légumes ou de fruits, qui font de mauvais sang & de mauvaise semence, il arrive de pareils désordres dans la génération. L'Italie & l'Espagne nous fournissent assez d'exemples sur ce sujet, que nous rapporterions ici, si nous ne craignions d'ennuyer le Lecteur, qui pourra les lire dans les Auteurs qui les ont écrits.

Il est si vrai que la génération des faux germes se fait de la maniere que je l'ai dit, que si l'on corrige l'intempérie des entrailles des femmes, si l'on purifie leur sang, & si l'on évacue ses mauvaises humeurs, qui font de mauvaise semence, on verra bientôt après arriver de véritables conceptions, ainsi que l'expérience nous le montre.

Après avoir prouvé que les faux germes se forment par les vices & les défauts de la semence, il faut expliquer à cette heure comment les fardeaux s'engendrent par l'abondance & la mauvaise qualité du sang des regles.

Il y a deux ſortes de fardeaux, qui n'ont de cordon ni l'un ni l'autre, comme a le véritable fœtus; l'un paroît avoir quelque principe de vie, & l'autre eſt tout-à-fait inanimé. Celui-là ne vient pas ſeulement de la ſemence de l'homme & de la femme mêlées enſemble, mais encore de beaucoup de ſang des regles; & c'eſt la raiſon pourquoi les bêtes n'en engendrent point, n'ayant pas tant de ſang de regles que les femmes, & celui-ci ne procede que de la ſemence de l'homme & du ſang des regles, ainſi que nous le ferons voir dans la ſuite de ce diſcours.

Le fardeau animé eſt une maſſe de chair couverte de peau, ſans figure humaine, qui a des arteres & des veines, avec quelque mouvement obſcur; il ſe forme de cette ſorte. Le ſang des regles ne ſort tous les mois du corps des femmes que par la fermentation que leur ſemence a excitée dans toute la maſſe de leur ſang, ainſi que nous l'avons prouvé ailleurs: ſi bien que ce ſang a toujours plus ou moins de ſemence dans ſa maſſe, & par conſéquent eſt plus ou moins ſuſceptible des impreſſions que peut lui

faire la semence de l'homme ; car cette semence fait cailler le sang de la femme, au lieu que la semence de la femme ne le met qu'en mouvement. C'est à la semence de l'homme que l'on doit attribuer la formation du fœtus & de l'arriere-faix, & c'est aussi à cette même semence que l'on doit attribuer la vertu de faire les deux especes de fardeaux, savoir, l'animé & l'inanimé, que nous avons tous deux souvent observés dans les hôpitaux des pays du Midi, où les femmes grosses sont reçues.

La semence de l'homme étant donc jettée dans la matrice, y trouve quelquefois tant d'humeurs qui embrassent les parties actives de la substance, qu'elle ne peut pénétrer dans les cornes de la matrice pour y former un enfant : elle demeure dans la cavité comme engluée, par l'abondance du sang des regles qui l'empêche de faire son action. L'ame de cette semence, qui veut incessamment agir lorsqu'elle trouve de la matiere tant soit peu disposée à recevoir son caractere, ne peut demeurer sans rien entreprendre. Elle agit donc sur la semence de la femme, qui depuis peu est sortie en

abondance des cornes de la matrice, & qui s'y trouve mêlée parmi beaucoup de ſang des regles : elle en forme quelque choſe d'animé, mais quelque choſe d'informe ; elle y fait de la chair qui croît peu à peu ; elle y forme des arteres, des veines, des ligaments, une peau, & donne à tout ce composé un mouvement tremblant & un ſentiment obſcur, comme la nature en donne de ſemblables aux éponges. C'eſt de cette ſorte de fardeau qu'etoit celui qu'obſerva *Mathieu de Grados*, qui, après être né, ne vécut que quelques moments.

2. Mais, ſi la ſemence de l'homme ſe mêle dans la matrice avec beaucoup de ſang des regles, parmi lequel il y ait fort peu de ſemence de femme, alors il ne ſe fait nulle conception, le ſang des regles étouffe preſque l'ame & tous les eſprits de la ſemence de l'homme ; & s'il en reſte quelques-uns, ils ne ſervent qu'à faire cailler & à former quelques veines parmi une chair ſans figure, ou s'il ſe fait quelque ſorte de conception, ce qui eſt animé ne vit pas long-temps : ſi bien que l'un & l'autre fardeau, c'eſt-à-dire, celui qui a été peu de temps

animé, & celui qui n'a jamais eu de principe de vie, demeurant l'un & l'autre fort long temps dans la matrice, ils y croiſſent comme des potirons ou des truffes, & l'on en a vu y demeurer quelques années ou toute la vie même, comme la femme d'un Potier d'étain de Paris, qui porta un fardeau dix-ſept ans, & qui en mourut enfin, ſelon la remarque d'*Ambroiſe Paré.*

Tous ces faux germes & ces fardeaux ſe forment quelquefois tous ſeuls, comme nous venons de le dire, quelquefois avant le véritable enfant, & quelquefois auſſi après, c'eſt-à-dire, par ſuperfétation.

Il n'eſt pas plus difficile à croire que la véritable conception ſe faſſe après la génération d'un faux germe ou d'un fardeau, que de croire que la ſuperfétation ſoit poſſible, de laquelle l'on ne doute plus préſentement, & que de croire auſſi que le véritable fœtus ſe puiſſe former dans les entrailles d'une femme, après qu'elle a introduit dans la cavité de ſa matrice un peſſaire pour la tenir aſſujettie, comme l'expérience me l'a fait voir, & que quelques autres hiſtoires nous

l'aſſurent : car, ſoit que le faux germe ſe forme dans l'une des cornes de la matrice, ſoit que le fardeau occupe ſon fond, cela n'empêche pourtant pas que le véritable fœtus ou que la ſemence de l'homme ne s'empare de la corne vuide.

La ſuperfétation d'un faux germe ou d'un fardeau arrive quelquefois, lorſqu'un enfant eſt formé dans une des cornes de la matrice, & qu'il ne deſcend pas ſi-tôt dans ſa cavité. Si, pendant ce temps-là, une femme amoureuſe eſt careſſée, alors elle peut concevoir une ſeconde fois, par la vertu de la ſemence de l'homme qu'elle reçoit dans les premieres ſemaines de ſa groſſeſſe, & ainſi donner lieu à une ſeconde génération, & à la formation d'un faux germe ou d'un fardeau, ſelon que la matiere ſera diſpoſée pour les former.

La ſemence de l'homme entre donc dans la même corne où la véritable conception ſe fait, pour y produire un faux germe animé ; & y trouvant la ſemence de la femme vers l'extrémité de la trompe qui touche la matrice, elle imprime ſes caracteres féconds ſur une partie des humeurs qu'elle

qu'elle renferme & qui ſont propres à les recevoir; mais, comme la corne de la matrice, où eſt le premier fœtus qui a toutes ſes parties accomplies, en eſt irritée après quelques ſemaines, elle les jette dehors l'une & l'autre, le dernier conçu ne faiſant que de recevoir ſes premiers linéaments.

Le véritable & le faux fœtus tombent donc dans la cavité de la matrice, & là s'efforcent d'un côté & d'autre d'attirer des humeurs pour ſe nourrir; mais comme le premier formé eſt le plus fort, il s'empare auſſi de ce qu'il y a de meilleur dans les parties naturelles de la femme; au lieu que l'autre, étant languiſſant & par ſa premiere conformation, & par la privation de l'aliment qui lui eſt convenable, il demeure imparfait, & prend la figure qui répond aux animaux dont nous avons parlé ci-deſſus.

Quelquefois, au contraire, le faux fœtus ſuce ce qu'il trouve de meilleur, & ne laiſſe au véritable que le ſuperflu & les ordures; d'où vient que ce fœtus ne pouvant vivre de ce mauvais aliment, il languit & il meurt enfin avant que de naître. C'eſt de-là qu'eſt venu la fable que l'enfant naiſſant

étoit mordu par le faux germe animé, & que par ses morsures il l'empoisonnoit de son venin.

On peut ici former une question, savoir, si une femme peut engendrer un faux germe ou un fardeau, sans avoir été caressée d'un homme.

Ceux qui sont d'avis que les vierges, aussi-bien que les femmes, sont sujettes aux désordres de la conception, comme *Jules Scaliger* & *Levinus Lemnius* le soutiennent, lorsqu'ils disent que *Galien* a justement comparé les œufs des poules aux fardeaux des femmes, & que ces animaux faisant des œufs sans mâle, une femme pouvoit aussi faire un fardeau sans la communication d'un homme; que la forte imagination d'une fille amoureuse pouvoit faire une impression suffisante sur des matieres renfermées dans ses parties naturelles, & que de-là il pouvoit se former aussi-bien un fardeau que des taches sur le corps d'un enfant; & qu'enfin on avoit des exemples de personnes d'une vie exemplaire, qui avoient engendré des fardeaux sans avoir été caressées par des hommes.

Mais ce sentiment, qui paroît favorable aux femmes qui ont prostitué

leur pudicité, ne sauroit forcer l'esprit de ceux qui ont examiné de bien près les actions de la nature sur le fait de la génération ; car il est aisé de savoir par expérience que de toutes les Religieuses & de toutes les filles qui sont au monde, il n'y en a pas une qui ait engendré un fardeau, & nous n'avons point d'histoires qui nous le fasse remarquer ; & si nous en avons quelques-unes, elles nous sont fort suspectes, & nous les croyons supposées : car, outre plusieurs raisons, les filles n'ont pas les vaisseaux de la matrice assez ouverts qui puissent donner assez de sang pour en former un : il n'y a que les femmes sanguines & amoureuses, qui soient capables de ces sortes de générations, quand elles s'allient à contre-temps avec un homme. La forte imagination d'une femme, non plus que l'ardeur excessive de l'amour, ne sont point capables de faire quelque sorte de génération, comme *Levinus* nous le veut faire accroire : car, quelle apparence que l'action de l'ame, qui est immatérielle, puisse former des taches sur le corps des enfants, &, qui plus est, un corps dans les flancs d'une femme?

C'eſt ce que nous avons examiné ailleurs, en parlant des taches des enfants, & que nous examinerons encore au Chapitre 7 de ce Livre.

Au reſte, on ne pourroit attribuer la cauſe efficiente de cette eſpece de génération qu'à la ſemence de la femme, qui ſe mêle parmi le ſang de ſes regles pour en faire un fardeau; mais comment ſe pourroit-il faire que cette ſemence, qui originairement eſt du ſang féminin, pût avoir des parties ſi différentes entr'elles pour faire cailler le ſang dont elle procede, & de plus, pour y former une peau, des arteres & des veines? Il n'y a que la ſemence de l'homme, qui eſt d'une toute autre matiere, qui puiſſe cauſer ſes effets, & c'eſt à celle-là auſſi à qui l'on en doit attribuer la faute & la véritable génération humaine. *Une choſe ne peut agir ſur ſoi-même*; il faut qu'elle ait des parties de différente ſubſtance pour mettre un corps en mouvement & pour en former quelque choſe. Il eſt vrai que la ſemence de la femme peut faire mouvoir ſon ſang, comme ſur la bile lorſqu'elle y eſt mêlée, mais elle n'en peut rien former.

De plus, perſonne n'a dit juſqu'ici

que le faux germe s'engendroit sans la participation d'un homme, & cependant il est aussi-bien une erreur de la conception que le fardeau, qui n'est que la chair de l'arriere-faix mal faite.

Disons encore que, si le fardeau pouvoit se former sans la semence d'un homme, nous ne verrions pas si souvent des enfants conçus & liés avec des fardeaux, & *Alexandre Benoît* ne nous feroit point observer un enfant de quatre ou cinq mois étouffé au milieu d'un fardeau, dont il tiroit son aliment comme de la chair de l'arriere-faix ; & *Kerkringe* ne nous en montreroit pas un autre, comme nous l'avons remarqué ci-dessus.

Ajoutons à cela que, si le sang des regles s'est caillé quelquefois, & qu'en sortant il ait donné des marques d'un fardeau, comme le témoigne *Marcellus*, on doit croire que ce n'étoit que du sang qui se caille aisément, lorsqu'il est pur & qu'il est hors de ces vaisseaux : si on le met en l'eau, il se dissout incontinent, & on voit par-là que ce n'est que du sang en grumeaux, & non une fausse conception.

On peut encore dire que l'équi-

voque du mot de *Fardeau* a été la ſeule cauſe que pluſieurs Médecins ont cru que le fardeau pouvoit être engendré ſans la participation d'un homme. Ils étoient fondés ſur les écrits de quelques anciens Médecins, qui ont pris le fardeau pour une humeur de la matrice ; mais la génération de ce fardeau ne dépend point du commerce d'un homme avec une femme : il n'en eſt pas de même de celui dont nous parlons, qui ne peut être engendré ſans que l'homme y ait contribué de ſa part.

Enfin, les œufs de poule n'ont nulle proportion aux fardeaux des femmes : il eſt vrai que les femmes ont des matieres qui répondent aſſez bien aux matieres des œufs, & que celles qui jouiſſent d'une ſanté parfaite, & qui ſont dans une belle jeuneſſe, rendent ſouvent de la ſemence proportionnée au blanc de l'œuf, & des regles qui répondent au jaune, & qui ont l'une & l'autre les mêmes uſages ; mais l'expérience nous a montré que cette ſemence & ce ſang des regles n'engendroient rien, s'ils n'étoient touchés par un homme, comme il ne ſortiroit point de poulet d'un œuf, à

moins qu'il ne fût rendu fécond par la ſemence du coq.

On peut donc conclure, après *Hippocrate*, *Ariſtote*, *Galien* & pluſieurs autres, que les fauſſes générations ne ſe peuvent faire ſans qu'une femme ait été careſſée par un homme.

Il ſeroit bon de rapporter ici les ſignes des faux germes & des fardeaux, pour les diſtinguer d'avec la véritable groſſeſſe, puiſque c'eſt principalement l'affaire d'un Médecin, qui ne doit jamais s'y tromper.

Si donc une femme eſt groſſe d'un faux germe ou d'un fardeau, elle a plus de douleur au ventre que celle qui l'eſt d'un véritable enfant. Sa douleur procédant plutôt d'une cauſe qui eſt contre les loix de la nature, que de celle qui eſt contre ſes équitables décrets.

D'ailleurs, elle a les mamelles moins dures & moins pleines de lait; il y en a même qui manquent de lait, & qui nous marquent par-là qu'elles n'ont point d'enfant dans les entrailles.

Au reſte, le fardeau n'ayant point de mouvement par lui-même, il tombe du côté que la femme ſe tourne, au lieu que l'enfant demeure attaché, par

ſa propre vertu, dans le lieu où il eſt, & qu'on le ſent mouvoir de bas en haut, quand on met la main ſur le ventre d'une femme groſſe de cinq ou ſix mois, ce que l'on n'apperçoit ni dans un faux germe, ni dans un fardeau.

Enfin, une femme a beaucoup plus de peine & plus de tranchées à rendre un faux germe ou un fardeau, qu'un enfant qui donne le branle aux couches, au lieu qu'un fardeau étant immobile, les efforts doivent tous venir du côté de la mere.

CHAPITRE VI.

S'il y a un art pour faire des Garçons ou des Filles.

LA nature a fait tant d'impreſſion ſur les hommes, ou par la loi qu'elle a imprimée dans leur cœur, qu'en dépit d'eux, ils ont une envie ſecrette de ſe perpétuer. Cette paſſion eſt extrême dans quelques perſonnes, & il s'en eſt vu qui n'ont rien épargné pour avoir des ſucceſſeurs, principalement du ſexe le plus noble. L'art

qui enſeigne ce ſecret ne ſauroit être trop eſtimé, puiſque c'eſt ſouvent de-là que dépend le bonheur des Royaumes & la tranquillité des familles.

Avant que de découvrir les regles de cet art, & que de dire ce que l'expérience m'a fourni ſur cette matiere, il me ſemble qu'il faut auparavant expliquer de quelle maniere s'engendrent les garçons & les filles, afin de faire des remarques plus exactes pour les regles que l'on en doit établir, & pour fortifier en même temps mon opinion ſur la formation de l'homme, que j'ai expoſée au Chapitre quatrieme de cette Partie.

J'avoue que la queſtion eſt grande, par laquelle on demande s'il y a un art pour faire des garçons ou des filles, & qu'elle eſt peut-être la plus difficile qui ſoit dans la Médecine : je crois néanmoins qu'elle deviendra aiſée à comprendre & à décider, ſi l'on veut entrer dans ma penſée, qui explique aſſez probablement, ſi je ne me trompe, l'origine & le progrès de la génération. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait grandes difficultés ici, auſſi-bien qu'ailleurs; mais il me ſemble qu'il y

a plus de vraiſemblance dans cette opinion que dans toute autre.

Tout le monde demeure d'accord, qu'à parler en général, le tempérament des hommes eſt fort différent de celui des femmes ; que les hommes ſont plus chauds & plus ſecs ; qu'ils ont une chair plus reſſerrée, une peau plus rude, des membres plus forts & plus robuſtes, un eſprit plus pénétrant ; qu'ils vivent d'aliments plus durs, plus chauds & plus ſecs, & que leur exercice eſt ſouvent plus violent. Les femmes, au contraire, ſont plus froides & plus humides, c'eſt-à dire, moins chaudes, moins ſeches ; elles ont une chair plus mollette, plus délicate & plus polie, un eſprit plus aiſé, elles uſent d'aliments plus froids & humides ; enfin, elles ſont preſque toujours dans l'oiſiveté.

Si la nature des hommes & des femmes eſt de la ſorte, il eſt certain que les uns & les autres ont puiſé cette nature & leur inclination, qui en eſt comme un effet inſéparable, qu'ils l'ont puiſée, dis-je, dans les flancs de leurs meres, lorſqu'elles leur ont fourni la premiere matiere dont ils ſont compoſés.

Pour expliquer cette penſée, on doit ſe reſſouvenir de ce que j'ai dit ailleurs, & réfléchir un peu ſur les principes de notre formation.

Dans une femme féconde, les cornes de la matrice ſont remplies de ſemence, qui ſe change en petites boules groſſes à peu près comme de petits pois, leſquelles ſont rangées dans leurs petites cellules, comme ſont, en quelque façon, les œufs dans l'ovaire d'une poule, dont il naît pluſieurs enfants, quand la ſemence de l'homme en a touché pluſieurs. La boule, que la ſemence de l'homme a rendu féconde, conſerve, parmi ſes liqueurs, le germe d'un enfant qui, d'abord, ſans doute eſt moindre qu'un citron, & qui a été formé, ſi c'eſt un garçon, d'une matiere chaude, ſeche & épaiſſe, pleine de feu & d'eſprit, avec des pores reſſerrés & des parties preſſées ; mais ſi c'eſt une fille, la matrice en eſt moins chaude, plus humide & plus délicate : les parties en ſont plus déliées, & les pores plus ouverts & plus polis ; elle ne contient pas tant de feu, & il n'y a pas une ſi grande abondance d'eſprits : ſi bien que la différence de l'un & de l'autre

ſexe ne vient que de la diverſité des ſubſtances des ſemences du pere & de la mere, de leurs qualités premieres, & de celles que l'on appelle de la matiere. Entre ces deux diſpoſitions de la ſemence féconde de la femme, il y en a une troiſieme qui tient le milieu, & qui a ſon projet extrêmement tempéré dans toute ſorte de maniere; ſi bien qu'il naîtroit de-là un hermaphrodite, s'il n'étoit déterminé pour un garçon ou pour une fille, par l'ame de l'homme & par l'activité de la ſemence, comme nous le verrons ci-après dans une Diſſertation particuliere.

Hercule, ſi nous en croyons les Poëtes, étoit ſi robuſte, qu'il n'engendra preſque jamais d'enfants qui ne fuſſent mâles, & entre ſoixante & douze qu'il fit, il ne s'y trouva qu'une ſeule fille; mais, ſans m'arrêter à ce qui pourroit paroître fabuleux, je trouve dans l'Ecriture que *Gédéon*, qui fut l'un des Princes du Peuple Hébreu, étoit d'un tempérament ſi chaud & ſi actif, qu'il engendra ſoixante & onze enfants mâles, ſans qu'il ſoit parlé d'aucune fille.

Lorſque la matrice reçoit la ſemence

de l'homme, & que ses cornes, par une vertu particuliere, attirent cette humeur pour la communiquer à la semence de la femme, qui a de la disposition à recevoir une impression subite par l'activité de la matiere spiritueuse de l'homme, alors l'ame & les esprits de cette matiere agissante servent de principe subalterne à tout ce bel ouvrage. Si ces principes trouvent une boule où il y ait un germe de garçon, ils lui donnent de la fécondité en faisant fermenter toutes les petites parties de l'humeur qui y est renfermée : ils pénetrent & excitent ce petit projet que l'intelligence de la mere avoit commencé à former ; mais si l'ame & les esprits qui sont enveloppés dans la semence de l'homme, touchent & rendent féconde une autre boule qui ait des dispositions à faire une fille, la semence de l'homme y fera les mêmes impressions, puisque souvent elle est indifférente à toute sorte de sexe, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs.

Les inclinations secrettes, qui nous sont naturelles, découvrent infailliblement les principes de la génération de l'un & de l'autre sexe ; car, si je puis

raiſonner des cauſes par ſes effets, il me ſera permis de dire que, comme les hommes ſont naturellement robuſtes, & qu'avec cela ils ont un appétit naturel à vivre d'aliments chauds & ſecs, à s'occuper inceſſamment, & à ſe donner de la peine à la guerre & aux grandes affaires, on doit conclure que leurs principes ſont plus forts & plus groſſiers que ceux dont les femmes ſont faites. Il s'en trouve peu qui haïſſent le vin, & qui rejettent les choſes qui leur piquent la langue : les femmes, au contraire, ſont naturellement délicates, & leur inclination, pour parler en général, ne ſe porte guere au travail ; elles uſent, par une coutume naturelle, d'aliments froids & humides, qui ſont proportionnés à leur tempérament, & il ne s'en eſt guere vu qui n'aimaſſent, avec paſſion, & le lait & les fruits, la nature leur demandant, par un appétit ſecret, de quoi faire ſubſiſter toutes leurs parties par des choſes qui leur ſont proportionnées.

Les principes de l'homme & de la femme ſont donc fort différents, puiſque l'un & l'autre ont des inclinations ſi oppoſées. Le principe de l'un eſt

plus chaud, plus sec & plus resserré ; & le principe de l'autre plus froid, plus humide & plus mollet.

L'expérience nous fait connoître cette vérité ; car, une femme grosse d'un garçon sera ordinairement plus vermeille & se portera beaucoup mieux, que si elle l'étoit d'une fille : la chaleur d'un garçon échauffe & excite la mere, au lieu qu'une fille, par sa froideur, augmente le froid & l'humide de son tempérament, ce qui la rend valétudinaire & malade pendant toute sa grossesse.

S'il se rencontre quelquefois des femmes qui soient d'un tempérament plus chaud que quelques hommes, on n'en doit pas imputer la cause à la nature, mais aux humeurs de la mere qui les a portées dans ses flancs, au lait de la nourrice qui les a allaitées, à l'exercice & aux aliments chauds dont elles ont usé pendant leur vie.

1. Ainsi, ce n'est pas la matrice qui est la principale cause des mâles ni des femelles ; elle n'est que le champ de la nature, où l'on seme, puisqu'elle ne fait pas la génération, & ne reçoit que ce qu'on lui envoie de côté & d'autre ; elle s'occupe seulement à

préparer la ſemence de l'homme, & à l'attirer dans ſes cornes ; elle favoriſe enſuite la conception ; elle fomente les nouveaux germes, & leur diſtribue l'aliment dont ils ont beſoin ; enfin, elle agit comme une bonne mere, qui fait vivre ſon enfant aux dépens d'autrui.

Bien qu'il ſemble qu'elle ſoit plus chaude du côté droit, à cauſe du foie qui y eſt placé, que du côté gauche, l'expérience cependant nous montre qu'elle reçoit également de l'un & de l'autre des matieres plus ou moins chaudes ; & il s'eſt auſſi-bien trouvé des garçons du côté gauche de la matrice, que des filles du côté droit. Nous avons même quelquefois trouvé, dans la diſſection de quelques femmes, un mâle & une femelle du même côté; deſorte que ce n'eſt ni la matrice ni ſes parties droites ou gauches qui ſont la cauſe de la différence des ſexes.

2. Ce n'eſt pas non plus le ſang des regles ; car, lorſque l'embrion ſe nourrit de ſang, il a déjà acquis la nature & ſon ſexe, & il ſeroit alors impoſſible de les lui faire changer. Les aliments peuvent, à la vérité, altérer notre tempérament,

tempérament, mais ils ne ſauroient jamais les transformer dans un autre, bien loin de pouvoir faire changer nos parties de lieu & de figure.

3. L'imagination de la femme, quelque forte qu'elle ſoit, ne peut encore produire cet effet; car, combien y a-t-il de femmes qui n'ont que des filles, & qui ne peuvent avoir des garçons, bien que leur imagination ſoit inceſſamment embarraſſée, & comme farcie de l'idée de ces derniers? L'imagination ne change ni nos humeurs ni leur tempérament; la bile ne ſauroit, par ſa force, devenir pituite; & la matrice, qui a des diſpoſitions pour une fille, ne ſauroit, par ſon moyen, en avoir pour un garçon, le tempérament de l'un & de l'autre étant trop éloigné, leur matiere trop oppoſée, & leurs parties trop différentes.

4. L'expérience nous apprend qu'on fait des garçons & des filles en quelque temps de lune que ce ſoit; & bien que la lune ait beaucoup d'empire ſur nos humeurs, & qu'elle préſide d'autant plus à la génération, qu'elle joint ſes influences à celles du ſoleil & des autres aſtres, cependant je ne crois

pas qu'elle puiſſe faire changer les ſexes ; car, quoiqu'elle enfle & multiplie la ſemence dans ſon croiſſant & dans ſa vigueur, & qu'elle en diminue la force dans ſon décours & dans ſa défaillance, on ne peut pourtant la regarder que comme une cauſe fort éloignée pour la différence du ſexe : enfin, les Maquignons & les Métayers perdent leur peine, quand ils lient aux étalons & aux taureaux leur teſticule gauche pour avoir des chevaux & des taureaux, ou le teſticule droit pour s'acquérir des cavales & des vaches, puiſque l'expérience nous a déſabuſés là-deſſus, & nous a fait voir que les hommes qui avoient perdu, à la guerre, le teſticule droit, ne laiſſoient pas d'engendrer des enfants de divers ſexes.

Il eſt donc véritable que ce n'eſt ni la matrice, ni le ſang des regles, ni l'imagination de la femme, ni la ligature des parties génitales du mâle, ni enfin les aſtres, qui ſont les cauſes prochaines de la génération des mâles & des femelles ; mais que c'eſt plutôt la diſpoſition & le tempérament de la matiere dont nous ſommes formés, ainſi que nous l'avons fait voir ci-deſſus.

Après avoir expliqué, le plus exactement que nous avons pu, les premieres causes de la génération des garçons & des filles, & en avoir découvert les causes immédiates par le moyen de la matiere qui sert à les former, il faut présentement donner des regles pour engendrer cette matiere & ces esprits qui contribuent à la différence des sexes.

Premiere Regle. On ne voit guere de trop jeunes ni de trop vieilles gens engendrer des garçons; ils ne sont ordinairement que des filles. La chaleur naturelle est trop foible dans les premiers pour cuire & perfectionner la semence : les derniers sont trop languissants, & la glace de leur âge s'oppose à l'abondance & à la chaleur des esprits qui doivent contribuer à former un garçon ; & parce que la semence n'est qu'un excrément de tout le corps & des testicules, il faut que toutes les parties soient fortes & vigoureuses, pour engendrer de la matiere à faire un garçon, ce qui ne se rencontre ni dans les uns ni dans les autres.

Deuxieme Regle. La façon de vivre est une des principales causes du sang

& des humeurs : ſi l'on mange & que l'on boive des choſes ſucculentes, chaudes & pleines d'eſprits, les humeurs participent de ces mêmes qualités, & la ſemence a alors des diſpoſitions pour un garçon à venir ; mais ſi les aliments ſont froids, quelle apparence qu'elle puiſſe ſervir à engendrer de la matiere pour former un garçon ? Elle n'aura tout au plus que des diſpoſitions pour le corps d'une fille ; & l'expérience nous apprend que ceux qui ſe nourriſſent d'aliments chauds & ſucculents, & de chair d'animaux laſcifs, acquierent par-là non-ſeulement la force d'engendrer, mais auſſi de faire un garçon, pourvu qu'il y ait tant ſoit peu de vivacité dans leur tempérament.

Troiſieme Regle. Il n'eſt pas beſoin de manger ni de boire beaucoup, & à contre-temps, quand on a deſſein de faire un garçon : la chaleur eſt plus vive & plus forte quand nous ſommes réglés. L'excès cauſe des crudités, & l'on ne voit guere d'hommes ni de femmes déréglés à table qui engendrent des garçons : leur ſemence n'a preſque point de chaleur ni d'eſprits ; & parce qu'elle eſt indigeſte &

imparfaite, elle n'eſt propre qu'à former une fille.

Quatrieme Regle. Si le manger & le boire éteignent notre chaleur naturelle, quand nous en uſons avec excès, l'action déréglée de l'amour nous épuiſe & nous rafraîchit de telle ſorte, qu'après nos embraſſements réitérés, nous n'engendrons que des filles. L'expérience nous le fait voir dans les jeunes gens, qui, dans les premiers jours de leur mariage, ſe careſſent ſi éperduement, qu'ils n'engendrent point du tout, ou s'ils engendrent, ce n'eſt ordinairement que des filles. Que l'on faſſe réflexion ſur tous les mariages que l'on fait aujourd'hui parmi les hommes, l'on y verra, ſans doute, beaucoup plus de filles ainées que l'on n'y rencontrera de garçons. Les Jardiniers impatients ne recueillent jamais de bonnes graines; ils déſaiſſonnent toujours la terre, & quand ils veulent la ſemer, ou ils ſont fruſtrés de leur attente, ou les plantes qui en viennent ſont foibles & languiſſantes. Nous nous preſſons trop pour l'ordinaire, quand nous nous careſſons; & ſi nous ſavions nous modérer, notre ouvrage ſeroit plus parfait &

dureroit plus long-temps. Si, lorſque nous careſſons une femme, nous nou contentions d'une fois, il en naîtroi apparemment un garçon ; au lieu que, ſi par haſard une femme conçoit de la ſeconde ou de la troiſieme fois qu'on l'embraſſe l'une après l'autre, il n'en naîtra aſſurément qu'une fille ; ou s'il reſte encore quelques eſprits vifs & pénétrants dans la matiere qui doit ſervir pour un garçon, il ſera for petit, & peut-être défiguré par le peu de matiere & d'eſprits que lui fournira ſon pere.

Nous voyons tous les jours de jeunes femmes qui n'ont fait que de filles avec un homme, & qui, étan mariées avec un autre, ne produiſen que des garçons. La chaleur de notre jeuneſſe nous précipite dans les délices de l'amour : notre ſemence n'eſt pas plutôt faite, qu'elle eſt épanchée, & nos emportements amoureux durent ſouvent dans les deux ſexes juſqu'à l'âge de vingt-cinq ou de trente ans ; mais, ſi un homme ne careſſoit ſa femme que trois ou quatre fois le mois, la ſemence de l'un & de l'autre ſeroit plus cuite, plus épaiſſe & plus remplie d'eſprits ; elle auroit plus de

diſpoſition à former un garçon que ſi on l'épanchoit plus ſouvent ; & c'eſt aſſurément pour cette raiſon que les vieillards font quelquefois des mâles : car, comme ils manquent preſque de chaleur naturelle, & que leur ſemence eſt crue & foible, s'ils n'attendoient deux ou trois mois pour donner le temps à la nature de la cuire & de la perfectionner, ils ne ſauroient déterminer la ſemence de la femme à leur donner un ſucceſſeur.

Cinquieme Regle. L'expérience m'a fait encore remarquer que, ſi les femmes qui ont des regles modérées, conçoivent après leur écoulement, elles font pour l'ordinaire des garçons ; mais ſi elles ont des regles abondantes, & qu'elles engendrent avant que ces regles paroiſſent ou dès qu'elles finiſſent, elles font toujours des filles. Si nous examinons la cauſe de ces différentes productions, que nous avons ſouvent obſervées, nous trouverons qu'elles prouvent clairement l'opinion que j'ai établie : car, les femmes qui ont abondamment leurs regles, étant d'un tempérament plus humide que les autres, elles ne peuvent produire en elles-mêmes de

ſemence propre à faire un garçon ; puiſque la complexion de leurs corps & de leurs humeurs eſt oppoſée à la génération d'un mâle. Dans le temps que les regles coulent encore, la matrice en eſt humectée & rafraîchie tout enſemble ; & bien que cette partie pût réſerver alors une ſemence pleine de chaleur & gonflée d'eſprits, ſon intempérie, & celle de tout le corps, ſeroit pourtant une cauſe qui diminueroit cette même chaleur, & qui diſſiperoit une partie de ces eſprits ; au lieu qu'une femme qui a ſes regles modérées, eſt agitée d'autant de feu & de chaleur qu'il lui en faut pour un garçon : la ſemence qu'elle engendre eſt chaude, ſeche & bien cuite ; & après que ſa matrice s'eſt une fois défaite de toutes ſes impuretés, & qu'elle a été échauffée par le paſſage du ſang qui a coulé avec médiocrité, elle devient encore mieux diſpoſée qu'auparavant ; ſi bien que la ſemence de l'homme y arrivant, elle la diſſoud & la raréfie alors plus promptement, pour la faire devenir propre à donner des caracteres de fécondité au projet du mâle qu'elle conſerve.

Sixieme Regle. Enfin, j'ai auſſi obſervé

obſervé que les régions du Midi n'étoient pas ſi peuplées d'hommes que celles du Septentrion ; qu'il y avoit dans les premieres ſix fois plus de femmes que d'hommes, & que dans les autres les hommes égaloient preſque en nombre les femmes, ou les ſurpaſſoient même. Il eſt aiſé, ce me ſemble, d'en découvrir la cauſe.

La chaleur des pays Méridionaux diminue inſenſiblement la chaleur naturelle ; elle diſſipe continuellement des eſprits en tenant toujours ouverts les pores du corps ; ſi bien que l'on n'eſt ni ſi vigoureux, ni ſi grand mangeur que dans les pays tempérés ou froids. Les humeurs ne ſont pas ſi bien digérées dans ceux-là que dans ceux-ci, & la ſemence, dans les premiers, eſt plus propre à engendrer des filles qu'à faire des garçons. Je dirai encore que, parce que les hommes y ſont inceſſamment pénétrés d'une chaleur étrangere, & qu'ils ont accoutumé de jouir des femmes avec excès, ils ont une ſemence crue, indigeſte, qui eſt toujours diſpoſée à faire des filles. J'ajouterai à ces raiſons, que les femmes étant dans une continuelle oiſiveté, & leur beauté conſiſtant à ne

point marcher pour être trop grosses, quelle apparence y a-t-il que dans cet état elles puissent avoir une semence forte & bien digérée, & que l'intelligence puisse former dans leurs flancs le projet d'un garçon d'une matiere si mal cuite? Au contraire, dans les pays tempérés, & dans ceux qui sont médiocrement froids, on a beaucoup plus de chaleur naturelle : le froid bouchant les pores des corps en empêche la dissipation, & la semence étant par cette raison plus chaude & plus remplie d'esprits, on engendre aussi plus de garçons que de filles.

C'est encore pour cela même que l'on fait plutôt des mâles pendant que le vent souffle du côté du Nord : en effet, les vents froids qui regnent dans nos climats le matin & le soir, pendant les saisons les plus chaudes, empêchent l'épuisement de notre chaleur naturelle, en arrêtant nos esprits qui se dissiperoient autrement. C'est dans ce temps-là que notre chaleur & nos esprits se multipliant dans nos corps, vivifient & animent, pour ainsi dire, la semence qui doit servir de principe à un garçon ; & s'il est vrai que les Bergers ayant remarqué la

vertu de ce vent sur leurs troupeaux, font tous leurs efforts pour les faire accoupler pendant qu'il souffle, dans l'espérance de profiter plus sur les béliers qu'ils ne feroient sur les brebis: ou, pour bien dire, qu'il n'a pas moins de pouvoir sur la génération des hommes.

Pour moi, j'ai observé que le vent du Septentrion a une telle propriété pour conserver la vie des animaux, & pour fortifier leur chaleur, que si, par exemple, on tire hors de l'eau des carpes ou des anguilles, & puis qu'on les mette dans de la paille, le ventre en haut, on empêchera, par ce moyen, les premieres de mourir pendant trois jours, & les autres pendant six, ce que l'on ne sauroit seulement faire pendant un jour entier, lorsque le vent du Midi souffle médiocrement.

En effet, il affoiblit les animaux en dissipant leur chaleur naturelle, & en faisant évaporer leurs esprits; si bien que la coction se fait alors fort mal, le sang & les humeurs se distribuent très-lentement, & la semence ne peut avoir des esprits que pour animer le corps d'une femelle.

On doit donc conclure, après toutes

ces raisons, qu'il y a un art pour faire des garçons ou des filles, & que si l'homme & la femme se marient lorsqu'ils ne croissent plus, s'ils observent également la façon de vivre que je viens de prescrire, s'ils ne se caressent que rarement, & qu'ils donnent le temps, l'un & l'autre, à la chaleur naturelle de cuire leur semence, & à l'ame de la perfectionner, & s'ils attendent qu'un vent souffle du Septentrion au plein de la lune, je suis très-persuadé, par l'expérience que j'en ai, qu'ils feront un garçon plutôt qu'une fille.

CHAPITRE VII.

Si les enfants sont bâtards ou légitimes quand ils ressemblent à leur pere ou à leur mere.

PArce que la plupart des Jurisconsultes, avec quelques savants Médecins, soutiennent qu'une femme pensant fortement à son mari au milieu de ses plaisirs illicites, fait, par la force de son imagination, un enfant qui ressemble parfaitement à celui qui

n'en est pas le pere, il sera bon à examiner si la ressemblance d'un enfant dépend de l'imagination ou de quelque autre cause : c'est pourquoi nous rechercherons ce que c'est que la ressemblance des enfants à leurs ancêtres ; nous en établirons les différences, & nous tâcherons d'en découvrir les causes les plus véritables.

La ressemblance, selon le plus commun sentiment, est une qualité naturelle qui fait les hommes semblables les uns aux autres ; si bien qu'en les regardant ou en les voyant agir, on se trompe souvent, comme fit autrefois à Rome le Magistrat *Antonius*, qui acheta pour jumeaux deux beaux garçons, que *Torannius* lui vendit bien cher, quoique l'un fût Asiatique & l'autre Européen.

Les enfants ressemblent, en trois façons, à ceux dont ils sont issus ; ils leur ressemblent, dis-je, ou en qualité d'homme, ou en qualité de mâle & de femelle, ou en qualité de particulier ; de sorte que l'espece, le sexe & l'individu établissent les trois sortes de ressemblances ; &, pour ne parler ici que de la derniere, je dirai que les enfants ressemblent à leur pere

ou à leur mere, dans l'ame & dans le corps.

Quoique l'ame de l'homme ſoit d'une matiere extrêmement ſubtile, que nous ne pouvons découvrir avec les yeux, elle nous donne pourtant des marques de reſſemblance par les effets qu'elle produit. Les paſſions & les inclinations des enfants nous ſont connoître ceux dont ils ont été engendrés. Je ne parle point ici de l'ame immortelle, que j'ai nommée intelligence, je ſuis perſuadé qu'elle n'eſt pas matérielle, & qu'elle eſt d'une autre nature que l'ame, qui eſt la principale cauſe de la reſſemblance. Cette ame dont nous parlons, nous donnera, par exemple, des marques d'une exacte économie dans le fils, comme nous l'avons obſervé dans le pere, & elle inſpirera à ce même enfant les inclinations criminelles que l'on remarque dans la mere. L'ame de cet enfant reſſemble donc, par ſes qualités, à ſon pere & à ſa mere : pour le corps, il aura des proportions & des reſſemblances à la figure, à la couleur & aux actions de ceux qui l'ont engendré, ou bien il reſſemblera à ſon grand-pere ou à ſon oncle, ou

enfin il ne ressemblera ni aux uns ni aux autres, mais il retiendra les deux autres sortes de ressemblances dont nous avons parlé ci-dessus.

J'avoue qu'il est fort difficile de découvrir les causes de toutes ces ressemblances, depuis que nous avons perdu la science qu'en avoient les *Psylles*, ce qui a fait que les Anciens ont été si partagés sur cette matiere, & que presque tous les Jurisconsultes ont plutôt attribué la cause de la ressemblance à l'imagination de la mere, qu'à toute autre chose.

Mais, avant que de dire ce que je pense sur cette ressemblance, il me semble que je dois auparavant examiner si l'imagination en peut être la véritable cause.

1. Les Jurisconsultes disent, après quelques Médecins, que la femme a l'imagination si prompte, & l'esprit si vif, que l'on ne doit pas s'étonner si elle imprime, sur ce qu'elle conçoit dans ses entrailles, la ressemblance de ce qu'elle desire avec passion & de ce qu'elle s'imagine fortement; desorte que si, par exemple, elle a un appétit déréglé pour le vin, pour les mûres ou pour quelque autre chose, ou

qu'elle s'imagine fortement être careſſée par quelque perſonne, ſon imagination eſt tellement attachée à ces ſortes d'objets, que l'expérience nous fait voir tous les jours que l'enfant qui ſe forme alors dans ſon ſein, recevoit les marques des deſirs ou des idées de ſa mere; juſques-là même qu'il s'eſt trouvé des femmes blanches engendrer des enfants noirs, ſemblables aux Ethiopiens, pour avoir contemplé trop attentivement, pendant qu'elles concevoient, ou auſſi-tôt après avoir conçu, des Maures, ſoit réellement ou en peinture. L'imagination eſt ſi forte dans quelques femmes, qu'elles envoient de leur cerveau, à l'enfant qui ſe forme dans leurs entrailles, les corpuſcules des objets externes qu'elles y ont reçus; deſorte que ces images corporelles ſe communiquent aux parties tendres de l'enfant par une ſuite de nerfs qui viennent du cerveau de la mere.

2. Bien que les bêtes femelles aient des ames incomparablement moins mobiles que les femmes, les Naturaliſtes nous font pourtant remarquer qu'elles ont aſſez de force pour faire ces impreſſions ſur leurs petits; car,

si l'on enveloppe d'un mouchoir blanc le cou d'un paon qui couve, ou que l'on peigne, de diverses couleurs, les œufs d'une poule qui couve aussi, les petits du paon deviendront tous blancs, & les poulets tous bigarrés.

Mais, parce que l'imagination de la femme est beaucoup plus vive que celle de ces animaux, elle communique aussi plus fortement à son enfant ce qu'elle s'est une fois vivement imaginé; desorte que, si elle pense vivement à son amant, à son oncle ou à son grand-pere, lorsqu'elle conçoit, l'enfant qu'elle engendrera sera tout semblable à l'une de ces personnes.

3. La ressemblance n'est pas une preuve de filiation, selon le sentiment des mêmes Jurisconsultes. L'enfant qui ressemble à son pere n'est pas pour cela légitime; l'on ne sauroit, sur cette conjecture, le déclarer héritier de son pere : sa mere, dans des embrassements illégitimes, a pu l'avoir engendré avec cette ressemblance, par la force de son imagination; car, en pensant toujours à son mari lorsqu'elle étoit entre les bras de son amant, elle a imprimé, sur le corps tendre de l'enfant qu'elle concevoit alors, les

traits du corps & tous les caracteres de l'ame de celui ſur lequel ſon imagination étoit fixement arrêtée. Sans doute que ce fut la même cauſe pour laquelle un Cuiſinier de Rome reſſembloit ſi bien à *Pompée le Grand*, que pluſieurs le prenoient pour ce grand Capitaine.

On peut dire à tout cela qu'il eſt vrai que notre ame étant liée à notre corps auſſi étroitement qu'elle l'eſt, peut faire ſur nous de violentes impreſſions ; l'expérience de tous les jours nous en donne aſſez de preuves : mais je ne ſaurois me perſuader que l'action de cette même ame ſoit capable de produire les reſſemblances dont il s'agit. Ceux qui le ſoutiennent, ne ſe fondent que ſur de vaines obſervations, ſur des preuves imaginées, & ſur des raiſonnements mal établis : car, que peut l'imagination d'un paon ou d'une poule ſur des œufs qu'ils n'ont pas pondus ? L'ame de ces deux éſpeces d'animaux eſt ſi peu active, qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle pût agir hors d'eux-mêmes, & imprimer ſur des œufs étrangers des caracteres qu'elle ſe feroit figuré, ſi l'on peut parler de la ſorte.

S'il naît tous les jours des poulets bigarrés dans les fours d'Egypte, & que nos poules en fassent éclorre de mêlés, sans que leurs œufs aient été auparavant peints, peut-on assurer que c'est l'imagination de ces animaux qui est la cause de la variété du plumage de leurs petits ?

Les taches, de quelque couleur qu'on les remarque aux enfants, ne viennent pas non plus de l'imagination de la mere, ainsi que nous l'avons observé ailleurs. L'imagination n'a point un pouvoir si violent, que d'imprimer des caracteres sur un corps étranger ; car, lorsqu'un enfant se forme dans les flancs de sa mere, il n'agit que par lui-même, & alors il n'a besoin d'elle que comme une femme a besoin de la terre. Comment donc peut-on comprendre qu'une femme grosse de deux, de trois ou de quatre mois, ayant un appétit désordonné de manger, par exemple, des mûres, & se mettant alors fortement ce fruit dans l'imagination, puisse communiquer à sa main la vertu d'imprimer, sur l'endroit de son corps où elle sera posée, la ressemblance de ce fruit, qui, passant de-là sans s'arrêter,

& se mêlant parmi son sang, ses esprits & ses sucs, qui coulent alors incessamment à ses parties naturelles, puisse être imprimée sur le corps de l'enfant au même endroit que la mere aura touché le sien? En vérité, l'imagination des hommes a ici plus de force que celle des femmes, & ce n'est que celle des premiers qui a inventé ces sortes de raisonnements: ils n'ont pu trouver de cause naturelle de ce qui arrive; ils en ont allégué d'apparentes pour ne demeurer pas court, ayant à rendre raison de cet effet: car, de s'imaginer qu'il y a une suite de nerfs qui viennent du cerveau de la mere, & qui s'implantent dans le corps de l'enfant pour lui porter les corpuscules des objets externes, & pour lui imprimer les marques de ces mêmes objets, c'est ce que l'Anatomie ne nous a pas montré jusqu'ici.

Mais il est bien plus vraisemblable de dire que ces marques sont des inégalités & des défauts de la matiere dont nous sommes formés, que l'ame qui a ménagé le petit corps de l'enfant, n'a pu en aucune façon corriger, ou plutôt que ce ne sont que des

contusions que le corps tendre de l'enfant a reçues dans le commencement de sa vie ; & comme le sang qui est une fois sorti des veines par quelques coups, ou de la mere ou de l'enfant, ne se dissipe pas alors entiérement, les parties qui le reçoivent en demeurent toujours tachées.

Pour goûter bien ce sentiment, l'on n'a qu'à faire réflexion sur toutes les marques que les enfants apportent du ventre de leur mere, & l'on observera toujours qu'elles ont du rouge. Il n'est pas possible que les femmes grosses n'aient jamais souhaité ardemment que de manger des choses de cette couleur ; nous voyons tous les jours le contraire, & leur appétit déréglé est aussi-bien pour des choses vertes, jaunes, noires ou blanches, que pour des rouges : cependant on n'observe presque jamais aucune de ces couleurs-là imprimées sur la peau de leurs enfants.

Mais encore, n'est-ce pas une pure fable que de dire qu'il y a eu des femmes blanches & mariées avec des hommes blancs, qui, par la force de leur imagination, aient fait des enfants noirs ? Elles n'avoient pas, sans

doute, le ſecret de *Julie*, fille d'*Auguſte*, qui ne faiſoit jamais d'enfants qui ne reſſemblaſſent à ſon mari, quoiqu'elle fût careſſée par pluſieurs autres, parce qu'elle ne ſouffroit point leurs careſſes qu'elle ne fût groſſe de lui.

Pour moi, je me perſuade aiſément que les femmes ont beaucoup contribué à introduire cette opinion ſur la cauſe de la reſſemblance des enfants, afin de couvrir des fautes qu'elles commettent très-ſouvent, & qu'enſuite des perſonnes habiles & politiques ayant conſidéré que ce ſentiment étoit aſſez favorable pour le bien & pour la tranquillité de l'Etat, ont cherché des raiſons pour l'appuyer.

Mais, bien loin que l'imagination de la femme ſoit la cauſe de la reſſemblance, il eſt même impoſſible qu'elle puiſſe produire les effets que l'on ſe perſuade.

1. Tout le monde ſait quels tranſports ſent une femme dans ſes parties amoureuſes quand elle eſt careſſée; il ſemble alors que la chaleur naturelle l'abandonne pour y courir avec précipitation : ſon imagination n'eſt alors fixée ſur aucun objet qui puiſſe

la détourner ; & si elle est arrêtée sur quelqu'un, c'est assurément sur celui qui est présent.

Quoique la peur trouble en quelque façon ses voluptés, & qu'elle fasse quelque impression sur son ame lorsqu'elle s'abandonne à des libertés illicites, elle prend néanmoins ses précautions de telle sorte qu'elle peut jouir en assurance de ses plaisirs amoureux. Si elle ne peut avoir cette force d'esprit, & que la crainte la trouble, bien loin de faire un enfant semblable à celui que la peur représente à son imagination, elle fait un avorton, qui manque de ce qu'il lui faut pour être formé ; car, son ame étant ailleurs, & son esprit étant dans un mouvement irrégulier, elle ne peut concourir entiérement à la génération d'un enfant parfait. C'est de-là même qu'il arrive que les grands hommes font quelquefois des enfants qui sont indignes d'être leurs fils, parce que l'ame des peres étant occupée à de grandes affaires, ils ne communiquent pas assez de chaleur ni d'esprits à leur semence, qui est ainsi la cause d'un enfant difforme ; ce que nous examinerons en particulier au Chapitre suivant.

2. D'ailleurs, s'il est vrai que l'imagination soit la cause de la ressemblance, pourra-t-on dire que les mouches, ou que les plantes mêmes ont de l'imagination pour engendrer ce qui leur est semblable? Une mouche à miel, par exemple, a la même figure & les mêmes inclinations que celles qui l'ont engendrée, & celle-ci leur est si semblable, qu'il est impossible qu'on ne les prenne l'une pour l'autre. Cependant, peut-on dire que c'est l'imagination de ces animaux qui est la cause de leur ressemblance?

3. D'autre part, l'imagination de la femme doit avoir été vivement frappée par les objets dont elle doit faire l'impression sur le corps de l'enfant qui se forme dans son sein; mais si cette femme n'a jamais vu son grand-pere, ou qu'elle n'ait jamais oui parler des défauts de ses ancêtres pour se les représenter fortement à l'imagination, comment pourra-t-elle faire un enfant louche, borgne, boiteux ou pied bot? Cependant, l'histoire nous apprend qu'il y avoit autrefois des familles à Rome qu'on ne distinguoit que par les défauts de leurs ancêtres, qui étoient *Sorâbons*, *Conclus* ou

Scaures;

Scaures ; & à Surgeres, dans notre voisinage, il y a un muet qui est fils d'un homme qui parle, & petit-fils d'un autre muet.

Je connois une femme boiteuse du pied droit, qui fit sa premiere fille incommodée du même pied : cependant, elle m'a souvent protesté qu'elle n'avoit jamais pensé à son incommodité pendant qu'elle concevoit, ni durant toute sa grossesse ; aussi est-il certain que son défaut est peu sensible, & qu'elle y est tellement accoutumée, qu'elle n'y pense presque jamais.

Les petits hommes du Septentrion ont toutes les cuisses courbées en dedans ; mais ce n'est pas, sans doute, l'imagination de leur mere qui les rend semblables à leurs ancêtres, c'est plutôt quelque chose d'interne & d'essentiel, que nous découvrirons ci-après : car, de s'aller imaginer que le caprice d'une femme puisse forcer les principes dont l'ame se sert pour agir naturellement, j'avoue que c'est ce que je ne saurois comprendre.

4. Au reste, si l'imagination est la cause de la ressemblance externe, elle doit aussi être une cause universelle,

& agir inceſſamment de la même façon dans tous les particuliers ; deſorte que les enfants devroient toujours naître ſemblables à ceux que la mere s'eſt fortement imaginés. Si elle a penſé, par exemple, à un Héros, l'enfant qui en naîtra aura la figure de la perſonne imaginée ; & cependant nous voyons tous les jours le contraire, & nous ſommes témoins qu'un enfant reſſemble à ſon frere, à ſon oncle ou à ſon biſaïeul, en qui la mere n'aura pas penſé, ni au moment de la conception, ni même durant ſa groſſeſſe.

5. Après tout, pour faire une reſſemblance, il faut que toutes les petites parties qui doivent concourir à compoſer un enfant, ſoient tellement diſpoſées pour une groſſe tête, par exemple, pour un nez aquilin, pour de gros yeux noirs, & pour tout le reſte du corps, que nous remarquions dans un enfant une figure ſemblable à celle de ſon aïeul. Ce n'eſt point à l'imagination de la mere, qui eſt une faculté animale, comme l'appellent les Médecins, à former ainſi un corps & à en obſerver toutes les dimenſions ; elle manque d'inſtrument pour cela, & n'a d'empire que ſur ce qui lui

appartient. La formation d'un enfant ne peut être que l'action de l'intelligence, qui se sert de l'ame pour lui donner la figure convenable. C'est donc à cette ame à donner la forme externe, & à chaque partie, & à tout le corps même ; & ce seroit une chose ridicule, que la faculté formatrice de l'ame, qui n'est autre chose que l'ame même, composât une partie, & que, d'un autre côté, l'imagination, qui n'en est qu'une faculté, lui donnât la figure. La Boulangere qui mourut en cette ville, il y a quatre ou cinq ans, à sa troisieme couche difficile, parce qu'elle ne se pouvoit délivrer d'un enfant qui avoit, comme son pere, les épaules fort larges, ne mourut que par l'effort qu'elle fit en tâchant de le mettre au monde. Il ressembloit si parfaitement à son pere dans la largeur de la poitrine, que je ne puis croire que cette formation soit venue de l'imagination de la mere.

Sur ce principe, la mere de *Pierre Forestus*, l'un de nos savants Médecins, refusa en mariage, pour sa fille, un homme fort riche, parce qu'il étoit large d'épaules, dans la crainte que sa fille ne mourût en

couche, ſelon l'expérience qu'elle en avoit.

6. Mais encore, eſt-ce l'imagination de la mere qui a engendré dans les reins de ſon fils une pierre qui lui a été tirée à l'âge de cinq ans ? La mere a-t-elle jamais penſé à cette maladie, à laquelle le pere avoit des diſpoſitions, quand à l'âge de dix-huit ans il fit cet enfant, puiſque le pere même n'avoit encore point reſſenti cette incommodité, il ne s'en eſt apperçu qu'à l'âge de cinquante ans ?

7. Enfin, on ne peut attribuer à l'imagination de la mere l'horreur qu'avoient deux freres pour du fromage, puiſque leur mere aimoit avec paſſion cet aliment : on devoit plutôt attribuer cette répugnance à des cauſes internes & eſſentielles, puiſque, ſelon la remarque de *Skenkius*, qui nous en fait l'hiſtoire, leur pere ne pouvoit en ſouffrir l'odeur ſans ſe pâmer.

Après tout cela, il faut donc dire que ce n'eſt point l'imagination de la mere qui eſt la cauſe de la reſſemblance des enfans, non plus que des inclinations & des maladies auxquelles ils ſont ſujets ; que c'eſt plutôt un

pareil, & je puis dire un même principe qui a fait le corps du pere, qui travaille fur celui du fils, & que l'ame de celui-ci imprime des caracteres femblables fur une matiere qui lui obéit, & qui a des difpofitions à ces mêmes accidents.

Afin d'examiner de plus près cette queftion, on doit obferver plufieurs chofes que je juge être néceffaires pour la bien entendre.

Premiérement, on doit remarquer que la femence eft animée de l'ame de l'homme qui eft communicative, comme nous l'avons expliqué ailleurs.

Secondement, que les femences de l'homme & de la femme étant mêlées, ont des mouvemens actuels & des mouvemens en puiffance : que les premiers font des puiffances prochaines, & que les autres ne font que des mouvemens éloignés.

En troifieme lieu, que la reffemblance eft effentielle ou accidentelle ; que la nature procédant des principes internes de l'enfant eft toujours certaine & conftante, au lieu que l'accidentelle ne l'eft pas.

1. Cela étant fuppofé, examinons d'abord la caufe de la reffemblance

du fils au pere, & de la fille à la mere, comme la plus naturelle de toutes.

2. Recherchons ensuite la cause de la ressemblance de la fille au pere, & du fils à la mere.

3. Observons aussi la cause de la ressemblance que les enfans ont confusément avec leur pere & leur mere.

4. Découvrons encore pourquoi les freres & les sœurs se ressemblent.

5. Voyons après cela la source de la ressemblance des enfans au grand-pere, aux bisaïeuls & aux oncles.

6. Examinons enfin pourquoi un enfant ne ressemble à aucun de ses parens.

1. La cause de la ressemblance du fils au pere, & de la fille à la mere, ne peut être prise que des principes internes, qui servent à former ces enfans, c'est-à-dire, des semences de l'homme & de la femme, qui étant unies ensemble ne font qu'un corps, sur lequel l'ame, qui est l'autre principe, venant à agir, se fabrique un domicile pour sa semence.

Je le dis encore une fois, je ne passe point ici de l'ame immortelle, qui ne se communique jamais, & qui ne fait point de ressemblance. Je parle seule-

ment de l'ame maternelle qui ſert d'inſtrument à l'intelligence qui la fait agir ſelon ſes ordres.

Les eſprits, ou l'ame qui réſide dans la ſemence de l'homme, s'étant donc mêlée avec l'ame qui eſt dans la ſemence de la femme, lorſque la conception s'accomplit, & ne faiſoit alors qu'un même compoſé, travaille, en qualité de principe, ſur la matiere la plus terreſtre & la plus épaiſſe de la ſemence de l'un & de l'autre ſexe. Et parce que la ſemence d'une femme peut être d'un tempérament chaud & ſec, qu'elle a les parties de ſa matrice preſſées, les unes auprès des autres, & qu'elle ne manque pas d'eſprits pour produire un mâle, la ſemence de l'homme lui imprimant ſon caractere, fait un mélange qui a toutes les qualités convenables à former un garçon : car l'ame qui eſt dans la ſemence de l'homme, ayant le mouvement fort prompt & fort actif, l'emporte ſur l'ame qui eſt dans la ſemence de la femme, & fait ainſi obéir la matiere ſur laquelle elle travaille : ſi bien que celle-ci étant pénétrée par celle-là, il ſe fait un mêlange dans la boule où ſe forme l'enfant, qui cauſe la reſ-

ſemblance qu'a cet enfant avec ſon pere.

Si l'on mêle du levain bien aigre parmi de la pâte, le pain qui en ſera fait ſentira l'aigre, quoique le levain y ſoit entré en beaucoup plus petite quantité. Tout de même, l'ame qui eſt dans la ſemence du pere, ou, ſi l'on veut, les eſprits qui y réſident étant fort pénétrans, ſe font connoître dans le mêlange qui ſe fait des deux ſemences. Et c'eſt ce qui arrive toujours, ſelon les loix de la Nature, que le fils eſt ſemblable au pere, & la fille à la mere ; autrement, ſelon le ſentiment d'*Ariſtote*, ce ſeroit une eſpece de monſtre, s'ils reſſembloient à quelqu'autre perſonne.

Le projet de l'enfant ayant donc reçu la complexion du pere, par les impreſſions qu'a fait ſa ſemence ſur la ſemence de la femme, ſe perfectionne tous les jours par ces mêmes principes. Si le pere, par exemple, eſt bilieux & mélancolique ; qu'il ſoit haut & prompt, & qu'il ait avec cela la voix groſſe, & de bonnes inclinations, une portion de ſon ame qu'il communique à ſon enfant, par le moyen de ſa ſemence, portera partout

tout avec elle ces qualités qui en sont inséparables. Elle dilatera & étendra la matiere des os : elle produira de la chaleur & de la sécheresse dans les principales parties ; elle causera, en un mot, un tempérament bilieux & mélancolique ; enfin, la partie de la semence du pere, qui n'est autre chose qu'une portion de son ame, avec sa partie grossiere, dont le corps est en partie formé, l'emportant sur l'ame, la matiere qui est dans la semence de la mere est la source de la ressemblance qu'a un garçon avec son pere, non-seulement d'espece, mais encore de sexe & d'individu.

Il en arrive ainsi de la ressemblance qu'a une fille avec sa mere : car la matiere qui est renfermée dans une boule, étant d'une complexion froide & humide, si on la compare à la matiere dont un garçon est formé, ne peut servir qu'à faire une fille, principalement si la semence de l'homme est foible & languissante, & qu'elle approche du tempérament de celle de la femme, l'ame ayant une force dominante, prend le dessus sur l'ame de la semence de l'homme, étant unies ensemble, impriment sur la matiere,

qui eſt diſpoſée à recevoir ſon caractere féminin, des marques de reſſemblance avec la femme dont elle procede. De ſorte que, ſi la femme eſt d'un tempérament froid & humide ; qu'elle ſoit pituiteuſe & ſujette aux fluxions, que ſes paſſions ſoient modérées, & ſes mœurs raiſonnables, l'ame qui agit fortement ſur la matiere du projet de l'enfant, produira auſſi les mêmes effets dans la fille qui doit naître. Car le tempérament de la mere eſt la cauſe de tout ce que nous remarquons en elle ; que ſes mœurs & ſa ſanté en ſoient des effets, & que la diſpoſition de l'ame & de la matiere de la ſemence ſuive auſſi par néceſſité ce même tempérament, on doit ſans doute attendre que la fille ſoit ſemblable à ſa mere, & qu'elle ait les mêmes inclinations, puiſqu'elle poſſede plus de ſon corps que de l'ame & du corps de ſon pere. L'ame de la ſemence du pere & ſa ſemence même n'a ſervi dans cette occaſion qu'à rendre la ſemence de la mere prolifique, & à augmenter la matiere du projet. Elle a ſouffert, pour ainſi dire, plus qu'elle n'a agi, & l'on diroit même que le pere n'a rien contribué

pour faire cette fille, tant elle ressemble à sa mere dans les qualités du corps, & dans les passions de l'ame.

2. Mais si la fille ressemble au pere, & le fils à la mere, ce qui arrive souvent, on doit concevoir d'une autre façon la cause de la ressemblance individuelle. Si le pere, par exemple, est grand & gros, s'il est sanguin & pituiteux, qu'il ait la chair mollasse, & les actions lentes; si la mere, au contraire, est petite, seche & bilieuse, prompte & agissante, & qu'elle ait la chair ferme, il peut arriver, & il arrive même tous les jours que la fille ressemblera au pere, & le fils à la mere.

La source de cette ressemblance est que l'ame & la matiere, qui servent à la conception, sont la cause de la ressemblance, lorsque l'une ou l'autre semence fait paroître dans le mêlange de la formation ses qualités premieres & secondes. Je pourrois dire, pour éclaircir ceci, que l'ame & la matiere de la semence de l'homme étant conformes à ses principes, c'est-à-dire, étant froides, humides, lentes & pituiteuses, comme est celui d'où elles procedent, elles dominent sur l'ame & sur la matiere de la semen-

ce de la femme, & par leur matiere & par leurs qualités, si bien que l'ame qui est dans la semence du pere, ayant souvent des mouvements très-actifs & très-pénétrants, s'empare de l'ame de la semence de la mere, & par ce mêlange il ne se fait qu'un corps subtil, dont la partie dominante retient toujours le parti de la complexion du pere : l'ame dominante imprime donc son caractere féminin sur l'enfant, qui doit se former dans les entrailles de sa mere, & rend cette fille semblable à son pere. Elle est grande & grosse comme lui. Elle est lente dans ses actions. Ses yeux sont bien fendus, ses regles sont abondantes ; enfin, elle est pituiteuse & sanguine comme son pere.

Mais si le pere ne donne que fort peu de semence, qui ne serve seulement qu'à faire fermenter la semence de la femme, pleine de feu & d'esprits, il naîtra de ce mêlange, un garçon qui aura le tempérament de la mere ; la même figure & les mêmes inclinations. Il sera petit comme elle, & il lui sera tout semblable, si l'on excepte le sexe. Car cette femme étant d'une complexion chaude & seche, si

nous la comparons à ſon mari, imprime ſur le projet de ſon enfant un caractere maſculin qui ſe feroit toujours connoître, à moins que la ſemence du pere ne détournât l'inclination de la Nature.

3. Il n'en arrive pas ainſi lorſque les enfants reſſemblent & à leur pere & à leur mere tout enſemble. Les ſemences des deux ſexes ſont alors tellement égales en matiere, en force & en qualité, que l'enfant a des parties de l'un & de l'autre, ou bien il a une partie ſemblable à la même partie du pere, & il en a une autre qui reſſemble à une partie de la mere. Cet enfant, par exemple, avec le nez de ſon pere, & la bouche de ſa mere, a la poitrine de ſa mere, & le foie ou l'eſtomac de ſon pere. En un mot, il ſera ſujet aux incommodités de l'un & aux paſſions de l'autre.

La cauſe de cette reſſemblance n'eſt autre choſe que le mouvement différent des differentes parties de la ſemence de l'homme & de la femme, & s'il eſt vrai que la ſemence coule des principales parties de l'un & de l'autre, & qu'avec cela elle ſoit animée, ainſi que nous l'avons prouvé,

il me ſemble qu'on ne doit point avoir de peine à concevoir comment une partie d'un enfant reſſemble à une partie de ſon pere, & qu'une autre partie de ce même enfant reſſemble à une partie de ſa mere. Car, comme la portion de la ſemence qui coule, par exemple, de la tête du pere ou de la mere, fait des mouvemens différens, l'une & l'autre portion étant mêlées, ſans pourtant être confondues, l'intelligence qui a ordre de la Nature de former un enfant, trouvant une matiere diſpoſée à former la tête d'une telle ou d'une telle façon, par la victoire d'une ſemence ſur l'autre, travaille ſur cette même matiere ſelon les ordres qu'elle a reçus. Mais comme elle rencontre beaucoup de matiere dans la portion de la ſemence qui doit ſervir à faire le nez, & qu'outre cela cette matiere a encore des mouvements forts & actifs, elle forme par le moyen de l'ame, qui lui obéit toujours, cette partie de l'enfant ſemblable à celle de ſon pere, c'eſt-à-dire, elle fait un nez gros & aquilin.

Il en arrive de même dans la formation des autres parties du corps de cet enfant, ſi bien que, ſi la portion

de la ſemence qui eſt deſtinée à former le cœur & la poitrine, tient plus de la matiere & de l'ame de la ſemence de la mere, l'enfant à venir ſera ſujet aux mêmes paſſions & aux mêmes incommodités que la mere. Enfin, ſelon les divers mouvemens, forts ou foibles, que le projet aura reçus, l'enfant aura quelques parties ſemblables à celles de ſon pere, & quelques autres à celles de ſa mere.

4. C'eſt encore la même cauſe qui rend les jumeaux & les jumelles ſemblables les uns aux autres. Car ſi nous faiſons réflexion ſur ce que nous avons dit au chap. 9. de ce Livre, nous ſerons perſuadés que la ſemence de l'homme ſe communiquant preſque dans un moment, a beaucoup de petites boules que la femme conſerve dans les conduits de ſa matrice, elle leur imprime ſon caractere, & fait les mêmes impreſſions ſur les unes que ſur les autres : ſi bien que s'il s'y trouve de la différence, ſoit pour le ſexe, ſoit pour l'individu, cela vient plutôt de la femme que de l'homme, car pour la ſemence de l'homme, elle ſe partage à pluſieurs boules de l'un ou de l'autre côté de la matrice, quand il y

a des dispositions pour l'y recevoir, & faisant les mêmes impressions sur les unes que sur les autres, elle cause ainsi la ressemblance des jumeaux & des jumelles.

5. Mais il n'en est pas de même, quand les enfants ressemblent à leur grand pere ou à leur bisaïeul. La Nature ne fait point alors agir l'ame par des mouvements actuels & prochains, elle ne la fait agir que par des mouvements en puissance, & ne fait représenter les personnes dont l'ame procede, mais celle dont elle a été produite. Ces trois enfans qui, dans la famille des *Lepides*, à Rome, naquirent loin les uns des autres, avec une membrane qui leur couvroit un œil, sont des preuves authentiques de ce que j'avance.

Pour comprendre bien cela, on doit être persuadé, que les ressemblances que nous avons avec nos ancêtres sont en puissance dans notre semence, par l'ame & les humeurs qu'ils nous ont communiquées, si bien que, s'il y a quelque cause accidentelle qui empêche un enfant de ressembler à son pere ou à sa mere, on doit croire qu'il représentera l'un

de ſes parens, dont l'idée eſt demeurée dans l'ame du pere & de la mere. Car s'il eſt vrai que mon ame eſt venue de mon pere, que l'ame de mon pere ſoit ſortie du ſien, & ainſi toujours en remontant, par le commandement que Dieu fit à la Nature au commencement du monde, ſelon la remarque de *Tertullien*, je pourrai dire, que mon ame porte avec elle le caractere & l'idée de tous ceux par leſquels elle a paſſé. Et ſi la ſemence communique ſucceſſivement à pluſieurs particuliers à peu près le même tempérament, quelle difficulté y a-t-il à croire qu'un enfant peut reſſembler à ſon biſaïeul, non-ſeulement ſelon la figure de ſes parties externes, mais encore ſelon ſes paſſions & ſon humeur? Une pierre d'aimant touchant un morceau de fer, lui communique ſa propre vertu, & puis ce morceau de fer agit avec une pareille activité que la pierre même. Ainſi il arrive ſouvent que la ſemence du fils fait de pareilles impreſſions que feroit la ſemence du pere. C'eſt de quoi on ſera plus pleinement perſuadé par la queſtion que nous allons examiner, ſavoir pourquoi un enfant

ne ressemble à aucun de ses parens.

6. Il n'est pas besoin de répéter ici ce que nous avons dit ci-dessus de la cause de la ressemblance qu'ont les enfants avec leur pere ou avec leur mere : nous avons prouvé assez évidemment, ce me semble, que la portion de l'ame de l'homme & de la femme qui accompagnoit la semence de l'un & de l'autre sexe, & que le tempérament, qui en étoit inséparable, étoient la cause de cette ressemblance, & que c'étoit d'où venoit l'effigie, les passions de l'ame, la santé, les maladies qui faisoient ressembler les enfants à leurs ancêtres. Nous avons encore fait remarquer que cette ressemblance étant naturelle, ne pouvoit venir que d'un principe interne, & que, si elle manquoit quelquefois à paroître, il falloit en attribuer le changement à des causes étrangeres, qui troublent la Nature dans son action, & qui détournent les mouvements libres qui se trouvent dans la semence du pere ou de la mere.

En effet, si ces mouvemens sont un peu interrompus par des causes étrangeres, les enfants naissent semblables

à leur grand pere ou à leur bisaïeul, selon l'observation qu'en a faite M. *Bégon*, Intendant de cette Province, l'un des sages hommes & des plus curieux que je connoisse. Il m'a dit qu'il avoit remarqué aux Antilles des enfants jumeaux engendrés par des Metifs, que l'on nomme Malâtres, dont les uns étant blancs avoient les cheveux longs ; & les autres étant noirs, avoient des cheveux crépus ; & que cette ressemblance ne pouvoit venir que de leurs ancêtres, qui avoient été de ces especes-là. Car, ajoutoit-il, il y a autant d'especes d'hommes qu'il y a d'especes de chiens. Mais *Vossius* qui a observé qu'en Afrique il naissoit un enfant blanc d'un pere ou d'une mere Negres, & que ces productions différentes venoient plutôt de la vérole de leurs parens, qui faisoient un ladre, que de la ressemblance de leurs ancêtres, dit aussi que ces enfants étoient foibles & languissants de vue, & ne voyoient qu'au clair de la Lune. S'ils sont beaucoup interrompus, ils ressemblent à leurs parents en ligne collatérale. S'ils sont forcés & agités, ils ne ressemblent ni aux uns ni aux autres, mais seulement à l'es-

pece de l'homme. Enfin, ſi ces mouvemens ſont entiérement inégaux, & qu'ils trouvent une matiere brouillée & déſunie, il en vient des hermaphrodites & des monſtres.

Le ſuc dont l'enfant ſe nourrit d'abord, le ſang des regles par lequel il ſe perfectionne, les paſſions de l'ame de la mere, le lieu large ou étroit, où il demeure pendant 9 mois, les alimens dont il uſe après être né, l'habitude qu'il prend pour ſes mœurs par les exemples qu'il imite, ſont des puiſſantes cauſes que je pourrois appeller étrangeres, qui troublent quelquefois les mouvements directs de la Nature, & qui l'empêchent de faire des impreſſions naturelles ſur un enfant. La Nature reſſemble en cela, à un Peintre, qui fait ſouvent des tableaux par imitation, mais qui en fait auſſi quelquefois par caprice.

Pour éclaircir davantage cette queſtion, je puis dire que la ſemence étant animée, comme nous l'avons prouvé, porte avec elle des caracteres d'individu, & que ces caracteres étant des mouvements actuels & prochains, ne manquent jamais à être communiqués au corps ſur lequel ils ſont im-

primés; mais comme il y a d'autres mouvements éloignés qui ne portent point avec l'idée d'un particulier, mais qui portent en général la figure & la repréſentation d'un homme, il s'enſuit qu'aux moindres petits déſordres qui arrivent dans la génération, le pere ou la mere peut engendrer par ces derniers mouvements un enfant qui reſſemble à un homme, mais qui n'aura aucune reſſemblance avec ceux qui l'auront engendré.

L'imagination de la mere trouble plutôt l'action de la Nature, qu'elle ne contribue à la reſſemblance. J'avoue cependant qu'elle a quelque pouvoir ſur ſes eſprits & ſur ſes humeurs, & ſi elle ne fait point d'impreſſion ſur le projet d'un enfant qui ſe gouverne par lui-même dans ſes premiers jours de vie, elle en fait du moins ſur le ſuc nourricier, ou ſur le ſang des regles, dont l'enfant ſe nourrit dans les flancs de ſa mere.

On ſait quels changements & quels déſordres cauſent les aliments au commencement de notre vie. Comme ils entretiennent notre chaleur, quand ils ſont bons, ils la détruiſent quand ils ſont mauvais. J'attribue l'embon-

point de certains peuples à l'usage du lait, du beurre & du fromage, & à un air froid & humide qu'ils respirent; au lieu que l'on en remarque d'autres qui ont une toute autre figure, parce qu'ils vivent dans un air tout opposé à celui-là, & qu'ils usent d'autres aliments.

Enfin, il y a quantité d'autres causes éloignées de notre tempérament & de nos inclinations naturelles; si bien que, quand l'âge nous met en état d'être comparés à notre pere ou à notre mere, nous nous trouvons alors fort différents, soit par notre faute, ou par la faute de ceux qui ont eu soin de notre éducation.

Ainsi j'ose conclure hardiment, qu'à moins qu'il n'y ait des causes accidentelles & éloignées qui changent la ressemblance que nous devons naturellement avoir avec ceux qui nous ont engendrés, nous leur sommes fort semblables. Les *Garamantes* qui n'étoient pas sauvages en ceci, faisoient nourrir tous leurs enfants en commun, jusqu'à l'âge de cinq ans, & alors ils donnoient à chacun les enfants qui lui ressembloient le plus, jugeant par-là qu'il étoit leur pere, & qu'il étoit

obligé d'en prendre ſoin. Ils croyoient donc que la reſſemblance étoit une puiſſante conjecture de filiation, & qu'elle procédoit de quelque principe interne qui étoit invariable.

Pour moi j'avoue que j'aurois mauvaiſe opinion d'une femme qui auroit un enfant qui reſſembleroit à l'un de ſes domeſtiques, & ce ſeroit, ſelon mon ſentiment, une preuve aſſez forte pour le faire eſtimer illégitime, au lieu que, s'il étoit ſemblable à ſon pere, ce ſeroit, ſans doute, une grande conjoncture pour la chaſteté de la mere.

ARTICLE VIII.

Pourquoi il y a des enfants qui naiſſent foibles ou imparfaits, & d'autres forts & robuſtes.

S'Il eſt vrai que le mariage des Rois a principalement en vue le bien de leurs Etats, il eſt juſte que celui de leurs ſujets ait auſſi pour fin la gloire de leurs Princes. Un Roi ne ſera jamais en état de ſe défendre contre les inſultes de ſes ennemis,

bien loin de conquérir les Villes & des Provinces, s'il a des sujets foibles ou imparfaits : au contraire, rien ne pourra résister à sa puissance, s'il en a de bien faits & de robustes.

C'est donc une chose digne d'un Royaume bien policé, de régler tellement ce qui concerne les mariages, que tous ceux qui naissent puissent un jour être capables de soutenir les entreprises de celui qui y commande.

Si nous pouvions découvrir la cause qui fait qu'il y a tant de personnes petites, valétudinaires, ou contrefaites, & en même-temps ce qui fait les hommes forts & robustes, spirituels & adroits, ce seroit, ce me semble, un moyen assuré pour remédier aux désordres qui n'arrivent que trop souvent dans les familles & dans les Etats, par la négligence qui se remarque dans les mariages, & par les abus qui s'y commettent tous les jours.

Si le Roi *Achesilaüs* n'eût épousé une femme jeune & petite, jamais les Lacédémoniens, ses sujets, n'eussent eu pour lui tant de mépris ni tant d'indifférence. Car quelle apparence qu'une telle femme eût pu fournir tant de matiere pour former un enfant d'une

d'une taille avantageuse? Ses entrailles auroient été trop pressées, & ses flancs trop resserrés pour s'élargir comme il falloit, & elle n'auroit pas eu assez d'humeurs pour lui communiquer la nourriture dont il auroit eu besoin. Cet enfant auroit été un nain comme sa mere, & puis il auroit été un objet de mépris & de la haine des peuples, & un sujet indigne d'être le fils d'un Roi.

En effet, une petite femme de 12 ans, ou quand même elle seroit plus âgée, a les flancs trop serrés, & les parties de la génération trop petites pour y contenir, durant 9 mois, un enfant de belle taille ; & bien loin de le porter jusqu'au bout de sa grossesse, elle seroit contrainte d'accoucher avant que toutes les parties de l'enfant fussent accomplies. Mais encore si le mari & la femme sont fort jeunes, & d'un même âge, la semence de celui-là n'augmentera presque point la matiere de la boule où l'enfant devra être formé. Elle ne communiquera seulement que les esprits fermentatifs pour la génération, & ainsi l'enfant sera toujours foible, languissant & petit.

Les petites perſonnes viennent encore d'une autre cauſe ; car ſi le pere & la mere ſont d'un tempérament extrêmement laſcifs, l'expérience fait voir que les enfants qui en naiſſent ne peuvent être grands. L'amour de deux jeunes perſonnes mariées les embraſe ſouvent de telle ſorte, qu'il ne ſe paſſe point de jour que cette paſſion violente ne les agite & ne les épuiſe. Et ſi, par hazard, il naît quelque enfant de ces embraſſements réitérés, ce ne ſont que des nains & des enfants foibles, qui n'ont pas eu dans les flancs de leur mere aſſez de matiere pour y être bien formés. On ſe joint trop ſouvent l'un à l'autre pour avoir de la ſemence bien cuite & bien digérée, & ainſi le mari ne communique à la femme que fort peu de matiere pour la génération, & encore eſt-elle mal conditionnée. La femme, de ſon côté, n'a que de très-foible ſemence, puiſque l'amour l'oblige à la répandre plutôt qu'il ne faudroit. Ce peu de matiere donc qui ſert à former cet enfant, ne peut ſervir qu'à faire des parties trop petites pour être jamais les parties d'un corps bien proportionné.

Si les perſonnes mariées imitoient la chaſteté d'un Roi des *Palmyreniens* & de *Zenobie*, ſa femme, nous aurions auſſi beaucoup plus d'hommes grands, ſpirituels & robuſtes, que nous n'en avons. On rapporte que cette Princeſſe étoit ſi modérée dans ſa paſſion, qu'elle ne s'approchoit jamais de ſon mari que pour en avoir des enfants, & que pour cela elle attendoit toujours le temps de ſes regles pour connoître ſi elle étoit groſſe ou non. Si les regles paroiſſoient, elle retournoit incontinent après entre les bras du Roi, afin d'obéir plutôt aux ordres de la nature qu'à ſa propre paſſion. Et, ſi les regles ne venoient point, elle ſe paſſoit pendant ſa groſſeſſe des plaiſirs du mariage, que la plupart des femmes ſouhaitent alors avec tant d'ardeur.

C'eſt le véritable moyen de faire des enfants forts & ſpirituels, que d'en uſer de la ſorte. Il ſemble que l'on ſe remarie toutes les fois que l'on ſe careſſe après un aſſez long intervalle. Il ne manque alors ni matiere ni eſprit pour former un enfant bien fait, & l'expérience fait voir tous les jours, que les plus grands hommes

ſont ſouvent venus de conjonctions illégitimes. Jamais Rome n'auroit été la terreur de ſes voiſins ſi *Romulus*, ſon Fondateur, ne fût né de la ſorte : & jamais deux Villes conſidérables de l'Europe n'euſſent élevé deux Statues à l'honneur & à la mémoire d'*Eraſme*, ſi la naiſſance ne lui eût donné de l'eſprit.

En effet, la ſemence a le temps de ſe cuire & de ſe perfectionner ; les eſprits s'y aſſemblent en plus grande foule, lorſqu'on ſe careſſe rarement. Les plaiſirs de l'amour ſont même plus grands, quand on les prend avec moderation, & ils ne dégoutent pas, comme ils font ordinairement.

Pour peu de ſanté qu'aient un homme & une femme, pourvu qu'ils obſervent tout ce que l'on doit obſerver, pour faire des enfants forts & ſpirituels, ils ne manquent pas d'y réuſſir : *Et nous ne voyons guere*, pour pour me ſervir de la penſée d'un Poëte, *des Aigles fiers engendrer de foibles Colombes*.

Mais ſi, dans l'excès de l'amour, la femme prend le deſſus, & n'obſerve pas toute la bienſéance que l'on doit obſerver quand on ſe careſſe

amoureusement, on ne doit pas douter que cette posture ne soit l'une des causes des petites & foibles personnes : car, puisqu'un homme lascif, comme nous venons de le dire, ne répand à chaque fois que fort peu de semence ; si d'ailleurs il ne garde pas une posture convenable, le peu de matiere qu'il répandra ne sera pas reçue où elle doit l'être, & ainsi il ne se fera point de conception ; où s'il s'en fait, ce ne sera qu'un avorton & un nain, qui n'aura rien d'avantageux, ni dans l'ame, ni dans le corps.

Tout le monde sait que la vieillesse est froide & languissante, & qu'elle n'a guere de vigueur dans les embrassements amoureux. Si l'on fait un enfant en cet âge-là, on doit croire, pour l'ordinaire, qu'il sera lent & stupide, son pere n'ayant de matiere & d'esprits que pour lui donner seulement la forme d'homme, à moins que sa mere, qui est souvent jeune & amoureuse, ne contribue de son côté, au génie de son enfant, par l'abondance de son feu & de ses esprits. Un cheval engendré d'un vieux cheval, n'est jamais agile ; & les Ecuyers savent très-bien qu'il n'est pas si pro-

pre au manege ni à la guerre que les autres. Mais dans la fleur de l'âge, quand on ne croît ni décroît plus, on a tout ce qui est propre à faire des enfants spirituels & robustes. C'est pour cela, qu'au rapport de *César*, les anciens Allemands, qui ont toujours passé pour des gens forts, estimoient que c'étoit une chose honteuse à un homme de connoître une femme avant l'âge de vingt ans.

La mauvaise façon de vivre des peres & meres, est encore l'une des causes les plus communes de la foiblesse des enfants. Jamais un homme débauché n'engendrera un enfant robuste & vertueux ; & les incommodités qui accompagneront cet enfant pendant sa vie, ne seront que des suites assurées, & des marques évidentes des crimes de son pere & des foiblesses de sa mere. La ladrerie, la goutte, les écrouelles, la stupidité de l'esprit, & les autres fâcheuses maladies, viennent souvent de la vie déréglée de ceux qui nous ont engendrés. Nous héritons souvent de leurs incommodités, & presque jamais de leurs vertus. Et comme le sang de ces peres & meres est tout plein de cru-

dités & de pituite, toutes les parties qui s'en nourrissent sont aussi des excréments qui ont des usages différents de ceux que la nature s'étoit proposés. Les testicules, pour ne m'arrêter qu'à ces parties génitales, ne peuvent faire d'un sang crud & froid, une bonne semence, qui soit la cause d'un enfant sain & vigoureux. Au lieu d'être plein d'esprit & de feu, d'avoir une matiere écumeuse & raréfiée, & d'être pure & tempérée, elle est pituiteuse & pleines d'ordures ; ce qui ne cause que des désordres dans la génération.

Ceux qui s'étudient à avoir des enfants sains & spirituels, observent entr'autres choses un temps qui ne soit incommode ni pour eux ni pour leurs femmes, sur-tout, ils se donnent bien garde, ainsi que nous l'avons remarqué, de les connoître pendant leurs regles ou peu de temps auparavant. Car, s'il arrive que la conception se fasse, lorsque les regles sont prêtes à couler, ou qu'elles coulent même, les ordures dont la matrice est alors remplie, tachent & infectent la semence de l'homme, qui porte ensuite de mauvaises qualités dans le

lieu où reside ordinairement la semence de la femme, & où se fait la conception. La génération s'y accomplit pourtant : mais la matiere qui sert à former l'enfant, n'étant pas pure & bien conditionnée, les parties qui en sont faites, en deviennent mal faites ; de sorte que dans la suite elles font fort mal leurs fonctions, & rendent, par conséquent, l'enfant valétudinaire & incommodé. Nous n'avons sur cela que trop d'exemples, si l'honnêteté & la bienséance me permettoient de les mettre au jour.

On doit donc observer bien des choses pour n'engendrer pas des enfants mal faits : car, si un corps a des défauts, quand on les néglige, l'ame aussi n'en a pas moins ; & je suis assuré que si *Thersites* n'eût été si laid, il n'eût point eu une si méchante ame ; & il est impossible qu'une ame pût bien faire ses fonctions dans le corps d'un homme tel qu'étoit le sien. Il avoit le dos enfoncé, la tête pointue, du duvet au menton, au lieu de barbe, & avec cela il étoit boiteux & louche. Cette laideur est une marque de tous les vices, au lieu que la beauté du corps est l'image d'une belle ame,

&

& le caractere d'un homme de bien, si nous en croyons *Saint Ambroise.*

Ce ne sont point les astres qui nous font spirituels, robustes, valétudinaires ou imparfaits. Ils sont trop éloignés de nous. Et quoique le soleil & la lune aient, à la vérité, plus de force que les autres, cependant ils n'agissent sur nous que comme des causes étrangeres, bien différentes de celles qui nous sont essentielles. Nous voyons tous les jours des enfants conçus au même aspect des astres, & à la même heure du jour, qui ont des inclinations toutes différentes, & des corps de différentes formes. J'avoue pourtant qu'un enfant sera plus prudent & plus sage, qui aura été formé au printemps ou en automne, & qu'un autre sera plus prompt ou moins actif, qui aura été conçu en été ou en hyver; mais ces diverses inclinations ne dépendent pas tant des astres que des humeurs qui dominent, dans ces saisons, dans le corps de leur pere ou de leur mere.

Les enfants difformes, & qui tiennent du monstre, ne sont conçus que par des causes naturelles, quoiqu'en veuillent dire quelques Docteurs. Ils

dépendent de l'homme ou de la femme, ou enfin de quelque alliance qui eſt contre les loix de la nature.

Les Naturaliſtes nous font remarquer que ſi un coq couve une poule une ſeule fois, il rend pluſieurs de ſes œufs féconds, & ſi l'on regarde de près ces mêmes œufs, l'on verra dans quelques-uns deux jaunes, d'où naîtront enſuite deux poulets ſouvent ſéparés & quelquefois unis : quelquefois auſſi, mais plus rarement, il paroîtra ſur un jaune deux racines ou deux ongles qui auront reçu en même-temps les impreſſions génératives du coq ; & je ne doute point que ce ne ſoit delà que naiſſent les poulets difformes, & qui approchent du monſtre.

J'en dis autant à proportion des enfants. Car ſi la ſemence de l'homme touche pluſieurs boules qui aient des diſpoſitions à en recevoir des impreſſions, elle les fait toutes fermenter, & les vivifie au même moment, ſi bien que de cette génération il naît pluſieurs enfants, qui ont des enveloppes différentes, & qui ont auſſi des arriere-faix particuliers. Mais s'il ſe trouve dans une boule une matiere ſéparée en deux par une petite mem-

brane, ou que cette matiere ait deux projets d'enfants, la semence de l'homme ne laisse pas de les exciter toutes deux à la fois, & de les animer, comme s'il n'y en avoit qu'un. Chaque partie de la boule reçoit les impressions génératives de la semence de l'homme, & il en vient des jumeaux ou des jumelles, qui étant séparés les uns des autres, & rarement unis, ont souvent un arriere-faix commun. Mais si deux boules sont unies, il se fait un monstre peut-être semblable à celui que je vis il y a un mois, qui avoit deux têtes, quatre bras, & deux pieds seulement, c'est la véritable cause, selon mon avis, de la génération des monstres.

La matrice peut encore contribuer à la difformité d'un enfant, selon le sentiment de quelques Médecins ; car étant cicatrisée d'un côté, & ne pouvant s'y dilater comme dans ses autres parties, il arrive qu'elle presse l'enfant du côté de la cicatrice, & qu'elle lui cause par ce moyen une mauvaise conformation. Mais l'expérience nous apprend que les enfants sont imparfaits, qui sont élevés dans une matrice incommodée de la sorte.

Il y a encore d'autres ſortes de monſtres, qui ſe forment par le mêlange des eſpeces différentes. Les hiſtoires que nous avons ſur ce ſujet nous font croire que la choſe eſt impoſſible. *L'Hippantore* que le Cardinal de *Comitibus* mena de France en Italie, & qu'il donna enſuite au Cardinal *Scipion Borgheſe* n'eſt pas une hiſtoire faite à plaiſir. Tout Rome le vit & l'admira pendant 21 ans, après quoi il mourut faute de dents. Il avoit la tête du taureau, & le reſte preſque ſemblable à un cheval. J'apprends qu'en Auvergne & ailleurs, on ſe plaît à avoir de ces ſortes d'animaux engendrés par un cheval & par une vache.

Si l'on doute du mêlange des hommes avec les bêtes, l'on n'a qu'à jeter les yeux ſur l'Antiquité, & l'on y verra *Paſiphaé*, femme du Roi Minos, engendrer un Minotaure par les plaiſirs qu'elle prit avec un taureau. On y verra encore cette belle fille nommée *Onoſcelé*, engendrée d'un homme & d'une âneſſe. Si ces deux exemples ſentent un peu la fable, au moins celle de cette fille de Toſcane, qui accoucha d'un animal moitié homme

& moitié chien, ne sera pas suspecte. *Volaterran* nous a laissé par écrit que ce monstre nâquit durant le Pontificat du Pape *Pie III*, & qu'il avoit les mains, les pieds & les oreilles d'un chien, & le reste d'un homme. Ces monstres sont si véritables, que l'on m'a assuré qu'il en naissoit dans l'Isle Formose, qui avoient la figure d'homme avec une queue velue d'un poil roux, semblable à celle d'un bœuf. Si cela étoit impossible, comme quelques-uns se le persuadent, jamais l'Ecriture-Sainte n'auroit fait une loi là-dessus, qui condamne à mort la bête & la femme qui s'y seroit soumise.

Il est donc aisé de connoître la cause des monstres, sans que je me donne la peine de la faire remarquer; car s'il est vrai, comme je l'ai prouvé ailleurs, que la semence soit animée, & qu'elle vienne de toutes les parties du corps des deux sexes, comme l'expérience nous le fait voir, il me semble qu'il n'en faut pas davantage pour découvrir la cause immédiate des inclinations & de la figure du corps des monstres.

Fin de la troisieme Partie.

QUATRIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

ARTICLE I.

De l'impuiſſance de l'homme.

NOus ſavons que la génération des animaux parfaits ſuit immédiatement la conjonction du mâle & de la femelle. Que le mâle doit être d'un âge médiocre ſelon ſon eſpece, qu'il doit avoir ſes parties naturelles bien formées, & avec cela jouir d'une ſanté parfaite pour agir, comme il doit, dans cette action. Mais pour ne parler ici que de l'homme, il doit être vigoureux, plein de ſang & d'eſprits, & avoir tout ce qu'il faut pour careſſer amoureuſement une femme : il doit encore commander à ſes parties amoureuſes, qui doivent lui obéir, lorſqu'il eſt queſtion de faire ſon devoir auprès d'une femme.

S'il eſt trop jeune ou trop vieux,

qu'il ſoit malade ou qu'il ait quelque défaut naturel dans ſes parties principales ou amoureuſes, il n'y a pas de difficulté qu'on ne le puiſſe taxer d'impuiſſance. Car ſi le membre viril eſt trop court ou trop petit, qu'il ſoit mollet ou paralytique ; que le trou par où doit paſſer la ſemence ne ſoit pas dans le lieu où il doit être ; que d'ailleurs un homme ſoit trop gras, & qu'il ait le ventre prodigieuſement avancé, que ſes teſticules ſoient petits ou flétris, ou qu'il n'en ait point du tout ; que ſa ſemence ſoit trop liquide, qu'elle ſorte en trop petite quantité, ou qu'elle ait d'autres défauts ; en un mot, s'il manque quelque choſe du côté de l'homme pour les deux grands ouvrages de la population & de la génération, la Loi permet à une femme de demander en juſtice la diſſolution de ſon mariage * ; & je ne doute point, ſi nous en croyons un Archevêque, qu'il ne faille attribuer à quelqu'une de ces cauſes le divorce qui arriva au Roi *Lothaire* & à la Reine *Theberge*.

---

* Madame de Geſvres s'eſt fait ſéparer pour une cauſe ſemblable, & cela dans ce ſiecle.

Tout ce qui détruit notre chaleur naturelle, & qui éteint notre feu & nos esprits, s'oppose directement aux actions du mariage. Nos testicules se flétrissent, nos vaisseaux spermatiques se dessechent, & notre membre se diminue, quand nous sommes accoutumés à garder scrupuleusement la chasteté & la continence. Et s'il est vrai, ce que *Vidus-Vidius* le jeune nous rapporte d'une personne Ecclésiastique, qui avoit pendant toute sa vie gardé exactement, comme elle devoit, les regles de la bienséance, nous ne devons pas douter que les parties de notre corps n'exerçant pas l'action pour laquelle la nature les a faites, ne se flétrissent & ne se dessechent en quelque façon.

Les contentements excessifs que nous prenons avec les femmes ne nous causent pas des désordres moins fâcheux: il est vrai qu'ils ne nous apportent pas de semblables flétrissures, mais ils nous rendent incapables de continuer nos plaisirs licites. Les vaisseaux spermatiques s'affoiblissent, les vésicules séminaires se relâchent, & les parties principales de notre corps s'épuisent & se rafraîchissent tellement par la dissipa-

tion de notre chaleur & de nos esprits, qu'elles ne sont plus ensuite en état de fournir la matiere qui est nécessaire pour former un homme. Témoin *Théodoric*, Roi de Bourgogne, qui après s'être épuisé auprès de *Laodicée* & des autres Courtisannes de sa Cour, ne put jamais consommer son mariage avec *Hermanberge*, fille du Roi d'Espagne. Témoin encore *Néron*, qui après avoir passé sa jeunesse dans les débauches des femmes, témoigna deux fois son impuissance à la belle *Popée*, selon le rapport de *Petrone*.

D'ailleurs, s'il est vrai, ce que l'on dit ordinairement, que la bonne chere excite à l'amour, l'on peut assurer aussi que l'extrême indigence rend un homme impuissant. Car puisque l'abstinence, selon la pensée des Théologiens, est le meilleur de tous les remedes contre la concupiscence de la chair, il ne faut pas douter que si elle est excessive, elle ne détruise tous les mouvements qui nous pourroient porter à rechercher les embrassements des femmes. Notre sang est diminué, & nos esprits sont épuisés par-là, nos parties principales & amoureuses en deviennent languissantes. Tant il est vrai

qu'il n'y a rien de plus opposé à l'amour que ce qui nous rafraîchit & nous épuise tout ensemble.

Mais les passions de l'ame sont encore quelque chose de plus violent que tout ce que nous venons de dire ; & pour ne parler ici que de la haine qui est fomentée dans l'esprit d'un homme par la laideur d'une femme, par sa mauvaise humeur, par sa conduite indécente, ou enfin par une odeur exécrable qui sort de son corps, elle est une des principales causes qui peuvent rendre un homme impuissant à l'égard de cette femme-là.

Après tout, comme il n'y a rien qui nous détruise plutôt que les maladies, puisqu'elles nous conduisent à la mort; les Jurisconsultes ont eu quelque raison d'écrire, que l'on ne doit point présumer qu'un homme valétudinaire, & encore moins un homme malade, soit capable d'engendrer, la maladie le rendant impuissant & incapable de caresser une femme. Il est certain que les plaisirs de l'amour demandent de la force & de la vigueur pour s'opposer aux épuisements & aux foiblesses qui en naissent, lors même que nous les prenons avec mesure : au lieu

que la maladie étant une diſpoſition contre les loix de la nature, elle affoiblit & détruit même toutes les actions de nos parties qui par conſéquent ne ſont pas en état de faire leur devoir quand il eſt queſtion d'engendrer.

Mais les Juriſconſultes n'ont peut-être pas remarqué que leur déciſion étoit trop générale pour être vraie, puiſqu'il y a quelques maladies qui nous excitent à l'amour, & dans leſquelles on peut engendrer. Nous ſavons qu'un homme qui eſt atteint d'un ſatyriſme, & qu'un autre qui ſouffre quelques douleurs de goutte ou de pierre, ſont alors plus amoureux, & ne peuvent s'empêcher de preſſer étroitement leurs femmes ; les humeurs chaudes & aiguës, qui cauſent leur maladie, ſont alors mêlées avec des vents qui ſe cantonnent pour l'ordinaire parmi leurs parties naturelles, & qui les chatouillent ſans ceſſe, & les excitent à ſe venger agréablement des douleurs qui les preſſent. Il y a même des maladies qui ont rendu des hommes féconds, d'impuiſſants qu'ils étoient auparavant. *Avenzoar*, Médecin Arabe, rapporte de lui-

même, que ne pouvant engendrer dans sa jeunesse, il engendra aisément après une fievre aiguë qui lui rafraîchit tellement les visceres, & puis le mit dans une telle complexion, qu'il se trouva ensuite propre à faire des enfants.

Il faut donc modérer les décisions des Jurisconsultes, & ne pas dire d'un autre côté, par une espece de contradiction, comme fait une de leurs gloses, que l'on doit compter le commencement de la vie d'un enfant qui naît après la mort de son pere, du jour que son pere est mort, comme si un homme étoit en état d'engendrer dans une fievre aiguë, dans une longue maladie, & dans quelqu'autre incommodité qui afflige les parties principales ou amoureuses. C'est-là s'opposer à la raison & à l'expérience de tous les jours.

Mais je ne veux m'arrêter ici qu'aux hommes qui sont toujours impuissants, & qui étant incommodés dans leurs parties naturelles, ne peuvent jamais se joindre amoureusement à une femme, quand ils seroient même à la fleur de leur âge. Les défauts naturels qu'ils ont dans leurs parties

amoureuſes, le manquement de l'humeur, qui eſt la ſemence des hommes, ou enfin les pollutions nocturnes & gonorrhées, qui arrivent par la foibleſſe de leurs vaiſſeaux, ſont de puiſſants obſtacles pour l'amour, qui les rendent plus froids que glace quand ils ſe trouvent auprès d'une femme.

Quelle apparence y a-t-il qu'un membre d'un ou de deux travers de doigt ſoit une meſure ſuffiſante pour ſatisfaire une femme & pour engendrer des enfants ? Un homme ſi mal pourvu manque de force, de chaleur, d'eſprits & de ſemence ; & s'il ſort quelque humeur dans ſes agitations amoureuſes, ce n'eſt qu'un peu de ſéroſité, qui n'a pas toutes les qualités requiſes pour la génération. La femme a beau ſe faire effort pour la recevoir, ſes parties quelqu'enflammées qu'elles ſoient, ne peuvent rien faire d'une humeur qui manque de diſpoſition pour le grand ouvrage de la nature.

L'impuiſſance de ſe joindre à une femme eſt encore augmentée par la petiteſſe de la verge, qui étant trop courte & trop petite toute enſemble, ne peut réjouir une femme, ni lui

fournir une liqueur propre à former un enfant.

Tous les remedes ſont inutiles pour ces ſortes de défauts, & bien que *Galien* & *Fallope* nous en propoſent quelques-uns, nous ſommes pourtant du ſentiment de ceux qui croient que ces deux maladies ſont incurables, ſi elles ſont extrêmes, & que les Juges peuvent prononcer hardiment ſur la diſſolution d'un mariage qui n'aura pas d'autres arrhes de ſa validité.

Car de s'imaginer que les bouillons ſucculents, les aliments choiſis, & l'excellent vin, puiſſent faire croître les parties que la nature n'a pu allonger, c'eſt manquer de connoiſſance pour les maladies qui arrivent aux parties nerveuſes. On a beau frotter ces parties malades d'huile de vers de terre, d'huile de lavande ou de *Palma Chriſti*, parmi leſquelles on aura mêlé un peu de poudre du nerf d'un taureau ou d'un cerf, tout cela ne produit rien, & ne ſert qu'à embarraſſer davantage le malade. La boucle qui perce le prépuce, & à laquelle une bale de plomb eſt attachée, ni l'emplâtre de poix de Bourgogne, qu'on applique ſouvent ſur

les parties naturelles d'un homme, & qu'on en ôte plusieurs fois, ne guériront pas non plus tous ces défauts, ni n'en feront croître ni allonger la verge d'un homme qui est naturellement trop petite.

Quoi que l'on fasse pour guérir ces défauts naturels, l'on ne fera que comme ce méchant Nourricier, dont parle *Galien*, qui nourrissant fort mal l'enfant dont il avoit le soin, frappoit assez fortement ses fesses avec la main, de deux en deux jours, pour le faire enfler, & pour faire voir à son pere son embonpoint supposé.

Bien que la mollesse & la flétrissure de la verge soient des maladies qui peuvent quelquefois être guéries; cependant il s'en trouve souvent d'incurables, auxquelles la Médecine n'a jamais pu subvenir. Car si cette partie est naturellement stupide & immobile, quoiqu'elle soit médiocrement grosse & longue, il n'y a point d'art qui la puisse vivifier, ni de remedes qui la puissent guérir. La chair ou la cendre de la tarentule, la poudre d'un nerf de taureau, ou la racine de satyrion, ont trop peu de force dans de pareilles langueurs; & si la main

d'une belle femme, qui est le plus excellent de tous les remedes, n'a pas assez de vertu pour guérir la mollesse de la verge d'un homme, les autres remedes y auront peu de force, principalement si les nerfs qui sortent de l'os *sacrum*, & qui sont distribués à la verge, sont foibles, bouchés ou cicatrisés : ou si un homme a reçu vers ces parties-là quelque grand coup, ou s'il lui est survenu quelque humeur considérable, qui ait altéré toutes les parties voisines. Enfin, si la paralysie arrive à l'une ou à l'autre cuisse, le membre viril qui reçoit les mêmes influences de l'extrêmité de la moëlle du dos, en demeure immobile aussi-bien que l'une de ces parties-là, & il est impossible de l'en guérir, à moins que l'on ne combatte toute la maladie qui en est la cause. Mais comme cette incommodité est presque toujours incurable, principalement dans les hommes qui commencent à vieillir, il ne faut pas aussi espérer que l'on puisse soulager une partie qui, dans cet âge, a fort peu de chaleur pour se défendre contre la violence de ce mal.

Quelquefois la verge de l'homme

n'est

n'eſt pas trouée par le bout, elle l'eſt à la racine, à côté, par-deſſus ou par-deſſous. On en a vu qui avoient deux ouvertures, l'une pour l'urine, & l'autre pour la ſemence, comme avoit un Avocat de Padouë, dont *Veſale* nous fait l'hiſtoire. Tous les hommes qui ont ces ſortes de défauts, ſont quelquefois incapables de careſſer une femme, & preſque toujours inhabiles à la génération. En effet, *Platerus* nous rapporte qu'un homme qui avoit deux trous à la verge, ne laiſſa pas de ſe marier ; mais parce qu'il ne ſatisfaiſoit pas ſa femme comme elle deſiroit, ils ſe ſéparerent volontairement l'un de l'autre. Cependant il y a quelques hiſtoires contraires, qui nous apprennent que l'on peut engendrer avec ces défauts. Celles de *Denys*, Orfevre Romain, en eſt une preuve évidente. Il ne laiſſa pas d'engendrer, bien qu'il eût la verge trouée à la racine du gland, comme nous le rapporte *Zacchias*, qui témoigne l'avoir vu.

Nous avons dit ailleurs que la nature plaçoit d'abord dans le ventre les teſticules des hommes, & que peu à peu, par leur propre poids, par l'agitation

continuelle du ventre, & par la force de la chaleur naturelle, ils descendoient dans la bourse; mais s'il arrive, par quelque obstacle que ce soit, qu'ils n'y descendent pas, il ne faut pas pourtant prendre ces hommes pour impuissants, bien qu'en apparence ils manquent de ce qui fait juger de la virilité d'un homme. Pourvu qu'ils aient l'activité d'un homme vigoureux, qu'ils soient velus par le corps, qu'ils aient la voix forte & grosse, beaucoup de poil au menton & aux parties naturelles, on peut juger qu'ils sont capables d'engendrer, quoiqu'on ne leur trouve rien dans la bourse.

M. *de Montagne*, Gentilhomme de cette Province, m'a souvent montré ses parties, & M. d'*Argenton*, qu'*Ambroise Paré* disséqua, n'étoient tous deux pas moins capables d'engendrer, pour n'avoir pas des testicules dans la bourse. Il falloit plutôt blâmer la légéreté de la femme du dernier, lorsqu'elle lui fit un procès sur cela, que de l'accuser lui-même d'être impuissant. Aussi par le decret & la décision qu'en fit alors la Faculté de Médecine de Montpellier, *Hucher* en étant Chancelier, il fut déclaré qu'il n'est pas

besoin pour être capable d'engendrer de trouver des testicules dans la bourse d'un homme, pourvu toutefois qu'il ait d'autres marques suffisantes de virilité. C'est ce qui a fait dire à *Riolan*, qu'un homme dont il fait l'histoire, qui imposoit souvent aux Médecins, qui croyoient qu'il étoit rompu, n'étoit pas moins capable d'engendrer pour avoir ses testicules cachés dans ses aînes.

Il n'en est pas de même de ceux qui en manquent tout-à-fait. Ils sont lâches, ils ont la voix efféminée, ils n'ont point de poil au menton, ni aux parties naturelles. En effet, la force & le courage des hommes dépendent des testicules. Car il sort de ces parties des humeurs & des vapeurs subtiles, qui se mêlant parmi les esprits de notre sang & de notre suc nerveux, font toute notre hardiesse & toute notre vigueur. Ceux qui ont de petits testicules, qui sont avec cela tout flétris, ne peuvent recevoir ces vapeurs pour les encourager auprès des femmes & par-tout ailleurs. Témoin les animaux que l'on coupe, & que l'on bistourne, qui n'ont pas tant de vigueur ni tant de force qu'auparavant.

Si un homme a le ventre extrêmement gros, il n'y a pas d'apparence que son embonpoint lui permette de caresser une femme, sur-tout, si elle est elle-même d'une taille à peu près pareille ; & quand ils se pourroient joindre, leur semence ne peut guere être prolifique, si nous en croyons l'expérience. Il est vrai que l'on peut choisir une posture commode, ainsi que nous l'avons expliqué ailleurs, si l'un & l'autre est assez agile pour cela ; mais, en vérité, la peine passe le plaisir. Et comment eût pu faire *Vitellio*, Lieutenant-Général des armées du Roi d'Espagne aux Pays-Bas, s'il lui eût fallu entrer dans la lice amoureuse, qui, dans ces Provinces-là, ne trouvoit point de cheval assez fort pour le porter une lieue.

A la vérité, le vinaigre mêlé avec de l'eau est un remede assuré pour se faire diminuer, si l'on en use pour sa boisson ordinaire : mais il est pire que le mal, ce qu'éprouva ce grand Capitaine ; car après en avoir bu pendant un an, il diminua de plus de soixante livres, comme nous l'assure l'Historien.

Toutes les maladies dont nous venons

de parler étant incurables, elles doivent rendre un homme impuissant, & l'empêcher de se marier : ou s'il est marié, elles doivent être les causes légitimes à une femme, pour demander en justice la dissolution de son mariage. Car si la maladie est naturelle, perpétuelle & incurable, qui est-ce qui doutera qu'une femme ne soit bien fondée à demander un autre mari ?

CHAPITRE II.

Du Congrès.

Le premier Parlement de France n'auroit pas été si souvent surpris, s'il avoit connu exactement les causes de l'impuissance des hommes. Et le *Marquis de Langey*, en particulier, n'auroit pas éprouvé la disgrace de l'Arrêt donné contre lui le 8 de Février 1659, si le congrès qui fut ordonné étoit une preuve infaillible de la virilité d'un homme.

Les Officiers de nos Evêques n'invalideroient pas tous les jours si légérement des mariages, s'ils avoient

bien étudié les maladies qui en empêchent la consommation, ou s'ils avoient nommé des personnes savantes pour les en instruire. L'Official *du Mans*, par exemple, n'auroit pas prononcé, il y a quelques années, sur la dissolution du mariage de *Pierre Nau*, qui voulut bien se trouver impuissant au congrès, s'il avoit connu l'impuissance supposée de cet homme-là : car, puisque par Arrêt de la Chambre, donné le 15 Juillet 1655, la femme *Nau* fut obligée de retourner avec son mari, & d'y mener son enfant légitime, qui étoit la seule preuve que le pere n'étoit pas impuissant ; ne doit-on pas dire que cet Official, quelqu'homme de bien qu'il pût être, n'avoit pas assez observé toutes les circonstances qu'il faut observer dans de pareilles occasions, pour connoître l'impuissance d'un homme.

En effet, nous avons bien d'autres marques plus assurées que le congrès public, pour connoître la virilité d'un homme. Et j'oserois dire que le congrès qui fut autrefois aboli par l'Empereur *Justinien*, comme opposé à la pureté du Christianisme, n'a été établi que par quelques curieux de notre

ſiecle. Car il eſt l'infamie des ſexes & le déshonneur de notre temps ; & je ne ſai ſi dans l'hiſtoire l'on en pourroit trouver des exemples qui ne ſoient ridicules. C'eſt une loi qui bleſſe la pudeur. Elle eſt trop dure & trop injurieuſe à l'homme ; il y faut faire voir à tout le monde des parties que la nature a cachées avec tant de ſoin, & chercher même aux témoins d'autres témoins que nous fuyons, lorſque nous ſuivons les ordres de la nature. Car quelle honte eſt-ce de montrer en plein midi ce que nous avons ſoin de cacher même pendant la nuit ? Ce n'eſt qu'un prétexte de divorce, & qu'un effet de la laſcivité & de l'audace des femmes. Ce ſont elles-mêmes qui ont fait naitre dans l'eſprit des Juges la penſée d'une épreuve auſſi peu ſure, qu'elle eſt déshonnête. De mille hommes il n'y en a peut-être pas un qui puiſſe ſortir victorieux du congrès public. Nos parties naturelles ne nous obéiſſent point quand nous le voulons, bien loin d'obéir aux Juges. Elles ſe flétriſſent ſouvent contre notre volonté, & ſouvent elles ſont dans la glace, quand notre cœur eſt le plus embraſé. Si nous ſommes

prêts à nous animer, le courage nous manque, la crainte nous ſaiſit, la haine s'empare de notre cœur, & la pudeur s'oppoſe à des libertés effrontées.

D'ailleurs, jouir d'une femme hardiment, n'eſt pas une marque de virilité : les Eunuques ſe portent avec ardeur dans des plaiſirs charnels, & l'on en a vu ſouvent de mariés ; mais à dire le vrai, ils ne réuſſiſſent pas dans l'ouvrage de la génération, & à la conjonction même de l'homme & de la femme, n'étant pas elle ſeule une marque de virilité, on ne doit point juger par le congrès de la fécondité d'un homme.

Celui qui ſe ſent impuiſſant ne doit point ſe marier. Celui qui en doute, doit conſulter un ſavant Médecin qui l'éclairciſſe là-deſſus. Et celui qui eſt vigoureux ne doit point s'expoſer au congrès public. On ne commande jamais à l'amour, c'eſt l'amour qui nous commande, & nous n'avons point encore vu juſqu'ici des gens amoureux s'allier par la haine.

Il y a beaucoup plus de diſſolutions de mariages depuis environ cent ans que le congrès eſt introduit en France, qu'on

qu'on n'en avoit vu auparavant. C'eſt pourquoi le Parlement de Paris ayant enfin jugé que le congrès étoit ennemi de la chaſteté, & qu'il n'étoit pas la véritable marque de la virilité d'un homme, fit défenſe le 18 de Février 1677, par un Arrêt ſolemnel aux Juges Civils & Eccléſiaſtiques, d'ordonner à l'avenir la preuve du congrès dans les cauſes de mariage. Meſſire *René de Cordouan*, *Marquis de Langey*, dont nous avons parlé ci-deſſus, fut la cauſe de cette réforme; car après avoir épouſé en ſecondes noces Demoiſelle *Diane de Montaud de Navailles*, dont il a eu ſept enfants, il fit bien voir par-là qu'on n'eſt pas toujours maître de ſes actions, quand on s'expoſe en public à careſſer une femme.

ARTICLE III.

Du divorce entre des perſonnes mariées.

QUoiqu'il y ait des Juriſconſultes qui font une diſtinction entre la diſſolution du mariage & le divorce, l'un étant la cauſe de l'autre, néan-

moins parce que nous n'examinons ici ni ces termes, ni la chose même qu'ils signifient avec autant d'exactitude qu'ils le font, nous userons tantôt de l'un & tantôt de l'autre, pour exprimer notre pensée sur ce que nous avons à dire là-dessus.

La dissolution du mariage n'est autre chose qu'un juste empêchement de l'usage du mariage prononcé par un Juge compétent, qui, par une évidente connoissance de cause, fait défense au mari & à la femme de coucher ensemble & de se rendre les devoirs réciproques des personnes mariées. Si les causes qui font le divorce sont incurables, la Loi permet à celui qui se porte bien de se remarier; mais si avec le temps on peut y remédier par les regles de la Medecine, comme nous l'avons examiné ailleurs, je ne saurois me persuader que l'on puisse avoir une raison legitime de dissoudre un mariage qui a eté fait avec tant de solemnités.

Il faut aujourd'hui dans le Christianisme des causes bien plus puissantes pour causer le divorce, qu'il n'en falloit dans les siecles passés. Ce n'est plus le caprice d'un mari qui répudie

une femme, comme il arrivoit autrefois parmi les Juifs, mais une cause légitime connue par des Juges & approuvée par leur Sentence. Il est vrai que la Loi ancienne permettoit aux Juifs de répudier leur femme, & d'en prendre une autre à leur discrétion; mais ce n'étoit, comme parle l'Ecriture, qu'*à cause de la dureté de leur cœur.*

De toutes les causes de divorce que les Juifs avoient, celle de l'impudicité étoit la plus forte & la plus commune. La jalousie troubloit souvent la paix & la tranquillité de leur mariage, & quelquefois, n'ayant pas d'autres raisons apparentes, ils accusoient leurs femmes d'impudicité, & leur reprochoient, pour avoir lieu de les répudier, qu'elles s'étoient abandonnées avant que de se marier. C'est en vue de cela que *Moyse*, pour prévenir ces désordres, fit une Loi, par laquelle il commanda aux peres & aux meres de garder soigneusement les linges qui avoient servi la premiere nuit des noces à la défloration de leur fille, afin qu'étant un jour faussement accusée par son mari, ils pussent montrer aux Magistrats, pour sauver la

réputation de la femme, des ſignes véritables d'une virginité injuſtement ſoupçonnée, ce que l'on obſerve encore aujourd'hui en quelques Villes d'Eſpagne.

Les Loix des Payens étoient auſſi légeres ſur cette matiere que celle des Juifs étoient dures. *Ciceron* n'eût pas répudié ſa femme, & ne lui eût pas fait dire qu'*elle eût ſoin de ſes affaires*, pour lui avoir manqué quelquefois à lui écrire pendant ſon exil; & *Sulpitius Gallus* n'eût pas fait le même compliment à la ſienne, pour l'avoir ſeulement trouvée une ſeule fois ſans coëffe par la rue, leurs Loix euſſent été fort équitables. Ce n'eſt pas auſſi parmi nous la froideur, ni la haine, ni l'intérêt qui obligent un mari de faire divorce avec ſa femme, comme font encore aujourd'hui les Orientaux, mais c'eſt l'impuiſſance du mari ou de la femme qui en font la diſſolution par l'autorité des Magiſtrats.

Je me perſuade que les Juges d'aujourd'hui n'ont pas entrepris par-là de toucher à la ſubſtance du mariage : ils ſavent trop bien que c'eſt un Sacrement que les hommes ne peuvent an-

nuller ; mais ils examinent ſeulement l'habileté & la puiſſance d'engendrer des mariés, & outre cela la validité du Contrat civil.

Pour n'oublier rien qui puiſſe contribuer ſur cette matiere à la curioſité du Lecteur, il me ſemble qu'il ne ſera pas hors de propos, avant que de finir ce Chapitre, de mettre ici le Formulaire du Libelle de répudiation, dont ſe ſervoient les Juifs, comme *Rabbi Moſche de Cotſi* nous le rapporte.

Le troiſieme jour de la ſemaine, le vingt-neuvieme de la Lune de... l'an... de la création du monde, Je N. Phariſien, demeurant préſentement à Veniſe, Ville ſituée au fond du Golfe Adriatique, proteſte & déclare en préſence de N. N. témoins, que, de mon libre mouvement & ſans contrainte, je vous délaiſſe & répudie pour ma femme, nommée N. fille de N. de N. afin que vous ſoyez déſormais libre, & que vous puiſſiez chercher un autre mari pour votre condition, ſans que perſonne s'entremette de vous y former aucun empêchement d'aujourd'hui à l'éternité des ſiecles. Et c'eſt ici le cartel de divorce, le libelle de démiſſion, l'inſ-

trument de desertion, que je vous envoie, selon les ordonnances de Moyse & d'Israël.

Les témoins signoient dans le corps & au bas du Libelle aussi-bien que le mari.

CHAPITRE II.

De la stérilité des femmes.

ON sait que la stérilité dépend plus souvent des femmes que des hommes, & que la chaleur naturelle étant un des principaux instruments de toutes nos actions, fait par son défaut la stérilité dans les uns & dans les autres. Si elle est foible, les parties en sont défectueuses ; s'il manque quelque chose au grand attirail des parties génitales de la femme, toute l'action de ces mêmes parties est interrompue, & il ne faut point s'attendre à la génération.

Qu'une femme soit dans la fleur de son âge, & qu'elle jouisse d'une santé parfaite : qu'elle soit mariée avec un homme vigoureux, & qu'elle prenne avec lui tant qu'il lui plaira des plai-

ſirs modérés, ſi elle n'a pas de diſpoſition à faire un enfant, jamais elle ne peut eſpérer l'avantage de porter le doux nom de mere. Car ſi elle eſt trop vive & trop emportée dans l'amour, qu'une chaleur exceſſive conſume ſes entrailles, qu'elle n'ait preſque point ſes regles, ou ſi elle en a modérément, qu'elles ne ſoient point rouges; quelle apparence qu'elle puiſſe concevoir? Elle brûle, pour ainſi parler, & deſſeche la ſemence qu'on lui donne; & s'il s'en forme par hazard un enfant, ou il eſt contrefait, ou il ne demeure point neuf mois dans les flancs de ſa mere. Si d'un autre côté une froideur extraordinaire & une grande humidité occupent ſes parties principales, que ſa matrice ſoit extrêmement humectée par la graiſſe qui ſe trouve aux environs, ſi elle a les flancs reſſerrés & le ventre étroit, & s'il ne paroît de poil par ſon corps qu'à la tête, jamais elle ne retiendra la ſemence qu'on lui aura communiquée, & par conſéquent il ne ſe fera jamais de conception; ou, s'il en arrive par hazard quelqu'une, le fœtus ſera ſuffoqué par la grande humidité des parties de ſa mere, & ſortira avant le

terme : si bien qu'une telle femme ne pourra jamais avoir d'enfant à moins que l'on ne corrige ces grands défauts, qui ne se corrigent presque jamais.

Il en arrive de même aux femmes qui ont la matrice mal faite, soit par un défaut de nature, ou par quelqu'autre accident étranger, comme sont les grands ulceres, les grandes cicatrices, & les autres incommodités de la matrice.

Mais tous ces défauts ne sont pas de légitimes causes pour empêcher le mariage quand il n'est pas fait, ou pour le dissoudre quand il est consommé. Les indispositions qui n'empêchent point une femme d'être caressée de son mari, ne sont point capables de causer le divorce ; & souvent, quand une femme est stérile avec un homme, l'expérience nous fait voir qu'elle ne l'est pas avec un autre. Une plante aime sa terre, & ne graine jamais dans un lieu opposé à son tempérament. Un homme ne pourra faire concevoir une femme dont la semence n'est pas proportionnée à la sienne, ni dans sa matiere, ni dans ses qualités. Mais si ce même homme trouve une femme

qui n'eſt ni ſi chaude ni ſi bouillante que lui, il viendra, ſans doute, de leurs embraſſements amoureux une génération avantageuſe.

Il n'y a que les incommodités qui vont juſqu'à s'oppoſer aux plaiſirs de l'amour, & à empêcher un homme de s'allier amoureuſement à ſa femme, qui puiſſe être des cauſes légitimes de la diſſolution du mariage. Car ſi une femme eſt extrêmement étroite, & ſi le conduit de la pudeur eſt bouché, ou par la grandeur exceſſive du clitoris, ou par cette membrane charnue que l'on nomme *Hymen*, ou par les cicatrices d'un fâcheux accouchement, ou par l'abaiſſement de l'*os pubis*, ou enfin, qu'il y ait d'autres cauſes qui l'étréciſſent ſans remede, on doit croire que cette femme eſt abſolument ſtérile, parce qu'elle ne peut ſouffrir les careſſes d'un homme.

En effet, toutes les cauſes qui peuvent empêcher un homme de jouir avec ſa femme des plaiſirs que le mariage lui permet de prendre, ſont toutes capables de faire le divorce. Et comme les défauts de la femme ne ſont que dans ſes parties externes, la

Loi a permis qu'elles fussent examinées par des personnes discretes & entendues, afin d'en faire leur rapport aux Juges, qui doivent ensuite prononcer des Arrêts justes & équitables.

Un homme est bien surpris la premiere nuit de ses noces, quand, dans la chaleur de sa passion, touchant sa femme avec tendresse, il ressent un membre aussi roide que le sien, qui lui frappe le ventre. C'est alors qu'étant tout éperdu, il sort du lit, & s'imagine ou être ensorcelé, ou qu'on a voulu le railler en lui donnant un homme pour une femme qu'il avoit choisie. Cependant, à la clarté d'une bougie, il apperçoit le visage de sa femme qui l'appelle avec douceur ; mais il n'y a ni caresse ni complaisance qui le puissent tirer de l'étonnement où il est : si son ame en revient un peu, ses parties amoureuses n'obéissent pas si-tôt à sa passion. Néanmoins comme l'amour est un enfant, on l'appaise enfin, quand on le flatte. Les parties naturelles de cet homme sentent donc, une seconde fois, les atteintes de l'amour ; mais il n'a pas si-tôt fait une seconde tentative qu'il

eſt auſſi ſurpris qu'auparavant, & ce qui accroît encore davantage ſon étonnement, c'eſt qu'il ne peut ſe debarraſſer d'entre les bras de ſon épouſe, qui le preſſe de la poitrine à meſure que ſa paſſion augmente. C'eſt alors qu'il ne doute plus des charmes; car, dans cette occaſion, par une étrange métamorphoſe, l'homme devient comme une femme, & la femme prend la place d'un homme : ſi bien que celui-là a ſes parties toutes flétries & toutes mollettes, par la ſurpriſe où il eſt encore, & celle-ci a les ſiennes tout en état de faire épreuve de ſa vaillance. Enfin, cet homme étant un peu revenu à lui, ſe met en devoir d'examiner la cauſe de ſon étonnement; il n'a pas plutôt jeté les yeux ſur les parties naturelles de ſa femme, qu'il apperçoit une verge droite & dure comme la ſienne. Il l'interroge là-deſſus. Elle lui répond avec aſſez de pudeur & de ſincerité, qu'elle croit que toutes les femmes ſont faites comme elle, & elle lui avouera véritablement ce qu'elle en a reſſenti depuis qu'elle ſe connoît. Elle lui dit donc que, pendant l'hyver, le froid exceſſif fait preſqu'entiérement retirer ſon cli-

toris, & qu'en ce temps-là il ne paroît ni plus long ni plus gros que la moitié du petit doigt : mais que dès que la chaleur de l'eté se fait sentir, cette partie se grossit & s'allonge extrêmement ; d'où vient, ajoute-t-elle, qu'il ne faut pas s'étonner, si elle est présentement si grosse & si longue, puisque nous sommes dans les plus longs jours, & dans les plus violentes chaleurs. Elle lui avoue encore qu'elle n'a point vu de femme plus amoureuse qu'elle ; & que, lorsque quelque personne lui plaît, ou que l'amour lui échauffe l'imagination, elle sent que cette partie s'agite, se roidit, & s'endurcit même contre sa volonté : qu'elle n'a jamais éprouvé avec personne ce qu'elle étoit capable de faire ; mais qu'elle s'apperçoit bien maintenant, par l'étonnement & par les transports qu'elle remarque en lui, que cette partie n'est pas semblable dans toutes les femmes.

Le mari étant pleinement informé de toutes choses, & ayant mûrement délibéré sur ce qu'il devoit faire en cette occasion, lui propose de communiquer son défaut à quelqu'un de ses amis. Elle y consent aussi-tôt, &

le mari en parle inceſſamment à un ſage & docte Médecin qui, pour ſatisfaire aux prieres du mari & aux larmes de la femme, ſe met en devoir de couper cette partie qui eſt d'une exceſſive grandeur. On la lie donc, & on la laiſſe ainſi liée pendant un jour, après quoi il ſurvint de ſi fâcheux accidents, qu'à cauſe de cela on ne pût faire l'extirpation.

Une pareille aventure arriva à *Platerus* qui, ayant deſſein de couper le clitoris d'une Matrone, n'en pût venir à bout par les mêmes obſtacles que nous venons d'alléguer.

Haly Rodoam auroit ſans doute fait la même opération ſur une Reine qui lui découvrit ſa turpitude, s'il eût cru pouvoir extirper cette partie ſans courir riſque de ſa réputation, & ſans expoſer la vie de cette Princeſſe.

Dans un tel état il eſt impoſſible qu'un homme puiſſe careſſer ſa femme, ainſi que nous l'examinerons, en particulier ci-après, au Chapitre des Hermaphrodites ; & ſi cette maladie eſt incurable, comme elle l'eſt ſans doute, on doit croire qu'un Juge eſt bien fondé quand, ſur le rapport de quelques perſonnes ſavantes dans ces

ſortes de matieres, il ordonne la diſſolution du mariage.

On ne ſauroit encore guérir la compreſſion que fait l'*os pubis* au conduit de la pudeur. Ce conduit en eſt quelquefois ſi étréci dans les dehors, qu'il eſt impoſſible qu'un homme, qui a même la verge médiocre, s'y puiſſe faire paſſage.

Les deux os des cuiſſes preſſés en dedans & le croupion retrouſſé par devant, cauſent quelquefois les mêmes obſtacles. C'eſt pourquoi la Loi n'eſtime pas ſaine une femme qui eſt ainſi contrefaite dans ſes parties naturelles.

Il arrive quelquefois tant d'ulceres au conduit de la pudeur de quelques Courtiſannes, qu'il s'en eſt vu qui, après être guéries, l'avoient preſque tout fermé par des cicatrices : ſi bien que les regles venant à paroître, ne pouvoient couler qu'à peine par le petit trou qui reſtoit, & qu'un homme voulant encore badiner avec elles, ne pouvoit pénétrer dans un lieu qui avoit été autrefois ſi ouvert.

Les fâcheux accouchements cauſent autant d'incommodités aux femmes que ſont les maladies ſecretes ; car

après que le bas a été déchiré en plusieurs endroits, il y vient beaucoup d'ulceres qui, etant négligés, se remplissent de tant de chairs superflues, que le conduit de la pudeur en est presque tout bouché. Cette chair baveuse devient solide & dure avec le temps, & ne peut être fléchie par la verge d'un homme, quelque forte & quelque roide qu'elle soit, témoin ce que dit *Riolan* d'une femme qui fut si fermée après de pénibles couches, qu'il lui étoit ensuite impossible de souffrir son mari.

Ces maladies sont trop invétérées pour être guéries, & il n'y a point de femme qui voulût s'exposer à souffrir qu'on la disséquât toute vive. On pourroit ici proposer quantité de pessaires d'argent, d'étain, de plomb, ou même de chair, de différente grosseur, que l'on pourroit frotter de beurre frais ou d'onguent rosat, & les placer dans le conduit de la pudeur les uns après les autres, en commençant par les plus petits. Mais les cicatrices, dont ce lieu est tout rempli, en empêchent l'élargissement, & par conséquent, pour en dire ce que je pense, toutes ces incommodités sont incura-

bles, & ſont des cauſes légitimes pour empêcher une femme de ſe remarier.

Entre les maladies incurables de la matrice, on peut ajouter à celles dont nous venons de parler, les grandes excreſſences, ſi nous en croyons *Gordon*, des ſquirres & les tumeurs conſidérables, ſi nous voulons ſuivre le ſentiment de *Fabrice de Hilden*, qui remarque qu'une femme ne pût ſouffrir deux maris l'un après l'autre, & par conſéquent ne pût avoir des enfants, parce qu'elle avoit un ſquirre vers l'orifice interne de la matrice. Il nous fait encore l'hiſtoire d'une autre qui, après avoir beaucoup ſouffert dans un fâcheux accouchement, en devint ſtérile par une tumeur dure, que l'on trouva après ſa mort, qui occupoit une partie du pas de la matrice. Cependant, ſi les duretés ſont ſi petites qu'elles ſe puiſſent toucher, & qu'elles arrivent à de jeunes perſonnes, je ne doute point qu'on ne les puiſſe guérir par les remedes dont on ſe ſert ordinairement dans de pareilles occaſions.

Bien qu'on puiſſe couper l'hymen & les membranes qui lient quelquefois fortement

fortement les caroncules les unes aux autres, néanmoins il y a des occasions où ces membranes sont si épaisses & si garnies de vaisseaux, qu'il y a du danger à en faire l'ouverture ; car elles sont tellement jointes au conduit de la pudeur, qu'il semble que ce n'en est qu'une production. Ces parties étant coupées, il en arrive quelquefois des inflammations, des fievres & des convulsions même. Dans cet endroit-là, les plaies ne peuvent se réunir qu'avec peine, les humidités qui sortent par-là du corps de la femme, étant des causes assez fortes pour les en empêcher : ce qui y cause des ulceres sordides & sales, qui sont suivies d'une gangrène qui mene infailliblement une femme à la mort.

Voilà les maladies qui peuvent causer le divorce, par l'obstacle qu'elles apportent à la copulation de l'homme & de la femme. On ne doit point ici se faire fort sur le contrat de mariage. Il est de la nature des autres contrats ; car, s'il se trouve que ceux qui ont contracté ne peuvent faire la chose à laquelle ils se sont obligés, le contrat demeure nul par l'impuissance de l'un des deux : tout de même, puisque

ceux qui se marient s'obligent à se rendre mutuellement les devoirs du mariage, si l'un ou l'autre ne peut ensuite le faire, alors le mariage est nul, pourvu toutefois que le Juge ait prononcé sur sa dissolution. En effet, si l'homme ou la femme a quelques maladies ou quelques défauts sans remede, qui les empêchent de se joindre ensemble, il n'y a pas lieu d'espérer une fécondité heureuse, qui est le principal fruit & la douce satisfaction du mariage.

CHAPITRE III.

Si les charmes peuvent rendre un homme impuissant & une femme stérile.

LA curiosité n'est blâmable que dans son excès, & l'on seroit injuste si l'on trouvoit mauvais qu'on étudiât avec soin les belles & les bonnes choses. C'est cette sorte de curiosité qui ne touche que les grandes ames. Elle polit l'esprit sans le tenir, elle fixe le jugement sans le détruire, & enrichit la mémoire sans la charger.

L'homme est placé au milieu du monde, pour observer tout ce que la nature y fait de plus curieux, & il ne doit pas passer pour trop entreprenant, quand il en remarque exactement toutes les circonstances. Mais, si son envie de savoir est déréglée, & qu'elle se porte à des choses vaines ou illicites, c'est alors qu'elle doit être censurée, & qu'elle le doit rendre aussi malheureux que l'Empereur *Adrien*, le plus curieux de tous les hommes.

L'art de pénétrer dans l'avenir a de tout temps flatté les hommes, & je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de science recherchée avec plus de soin, mais aussi avec moins de succès que celle que l'on appelle la *magie noire*. Car tout ce qu'on nous en dit est si éloigné de la raison & du bon sens, que la plupart des Savants se sont toujours défiés de ses promesses, & moqués de ses maximes.

En effet, pour ne m'arrêter qu'au nœud d'éguillette, par lequel les Magiciens & les Sorciers prétendent empêcher un homme de caresser sa femme la premiere nuit de ses noces, nous examinerons si tout ce que l'on

ſait & tout ce que l'on dit en la nouant, peut avoir quelque empire ſur les parties amoureuſes d'un homme qui aime ardemment, & qui eſt de lui-même en état de ſatisfaire agréablement ſon épouſe. Nous verrons enſuite ſi le Démon, ou les Magiciens qui en ſont les ſupports, peuvent détruire la fécondité d'une femme qui a tout ce qu'il faut pour engendrer.

Qu'il eſt difficile de ſe défaire de ce que l'on a appris dans ſes plus tendres années ! Il faut avoir beaucoup de force d'eſprit, ou de bons maîtres pour ſe déſabuſer des fables que l'on nous a débitées. Les idées s'en conſervent toujours au moins dans les perſonnes qui ont l'eſprit foible, ſur-tout, quant à cette vaine perſuaſion ſe joint la mauvaiſe façon de vivre, ou l'humeur mélancolique. C'eſt alors qu'il eſt abſolument impoſſible de les faire démordre de leurs ſentimens mal fondés.

Si, dans cette diſpoſition où ſont ces perſonnes, on leur dit avant qu'elles ſe marient, que l'on a deſſein de leur nouer l'éguillette, leur eſprit déjà perſuadé des enchantemens, en reçoit une nouvelle impreſſion ; & lorſqu'ils

veulent ſe joindre amoureuſement à leur femme, la perſuaſion de la fable, la crainte du ſortilege & l'amour conjugal font un ſi grand déſordre dans leur ame & dans leur ſang, qu'il ne leur reſte de chaleur que pour ſe conſerver la vie, bien loin d'en avoir pour la donner à un autre. Le trouble où ils ſe trouvent alors les fait ſouvent tomber dans une humeur noire, qui leur cauſe enſuite une haine pour une femme preſque irréconciliable : ils ont de la peine à la voir & à la ſouffrir ; & quand il eſt queſtion de la careſſer & de coucher avec elle, une certaine horreur s'empare tellement de leur eſprit, qu'ils ne ſont jamais plus contents que quand ils ne voient plus l'objet de leur chagrin. Cette imagination bleſſée, bien loin de ſe guerir par le temps, ſent tous les jours augmenter ſon mal, & ils publient enſuite eux-mêmes, auſſi-bien que les autres, qu'ils ont été enſorcelés, & qu'en ſe mariant on leur a noué l'éguillette.

Ce qui m'arriva ſur ce ſujet, il y a environ 35 ans, eſt une preuve de ce que je dis. *Pierre Buriel*, Tonnelier de ſon métier, & puis faiſeur d'eau-

de-vie, travaillant pour mon pere dans une de ses maisons de campagne, lui dit un jour de moi quelque chose de désavantageux, ce qui m'obligea le lendemain de dire au Tonnelier, que pour m'en venger, je lui nouerois l'éguillette, quand il se marieroit. Comme il le devoit faire en peu de temps avec une servante de notre voisinage, cet homme crût bonnement ce que je lui disois, & bien que je ne lui parlasse qu'en riant, néanmoins ces feintes menaces firent une si forte impression sur son esprit, déjà préoccupé des charmes, qu'après être marié, il demeura près d'un mois sans pouvoir coucher avec sa femme. Il se sentoit quelquefois des envies de l'embrasser tendrement; mais quand il falloit exécuter ce qu'il avoit résolu, il se trouvoit impuissant, son imagination étant alors embarrassée des idées du sortilege. D'un autre côté, sa femme qui étoit bien faite, avoit autant de froideur pour lui, qu'il en avoit pour elle; & parce que cet homme ne la caressoit point, la haine s'empara aussi-tôt de son cœur, & témoigna pour lui les mêmes répugnances qu'il avoit pour elle. C'é-

toit alors un beau jeu de les ouir publier l'un & l'autre qu'ils étoient ensorcelés, & que je leur avois noué l'éguillette. Je me repentis alors d'avoir raillé de la sorte avec un homme si foible, & je fis tout ce que l'on peut faire, dans cette occasion, pour leur persuader que cela n'étoit pas ; mais plus je protestois au mari que ce que j'avois dit n'étoit que des bagatelles pour me venger de lui, plus il m'abhoroit, & croyoit que j'étois l'auteur de toutes ses infortunes. Le Curé de Notre-Dame, qui les avoit mariés, employa même tout son esprit & toute sa prudence à ménager cette affaire. Enfin, il en vint plutôt à bout que moi, & rompit le charme par ses soins, après 21 jours, sans que le marié fût obligé de pisser par l'anneau de son épouse. Depuis ils ont vécu ensemble près de 28 ans, & quelques enfants sont nés de leur mariage, qui sont maintenant des Bourgeois les plus aisés de la Rochelle.

L'amour n'a jamais employé ses soins que pour donner des agréments à l'un & à l'autre sexe. Il a voulu les obliger par-là à se joindre souvent,

& en se joignant à perpétuer leur espece. On ne sauroit exprimer quels violents desirs il nous fait naître dans le cœur, pour nous lier amoureusement ; & si ce n'étoit par un ordre exprès de la nature, je ne saurois croire que les envies qu'il nous inspire incessamment, fussent si pressantes qu'elles le sont. C'est une rêverie que de croire qu'un magicien puisse s'y opposer, & que nous ne puissions résister à ses charmes. Les belles portent avec elles un filtre & un sortilege bien plus puissant, & c'est contre celui-ci qu'il y a peu de remedes.

D'ailleurs, le Mariage est un Sacrement sur lequel le demon n'a point d'empire. Il ne sauroit détruire l'ouvrage de Dieu, ni ruiner ce que Jesus-Christ a établi par ses Loix si saintes. Et je ne saurois croire qu'il y ait aucune liaison entre les actions d'un tel art, & les mysteres de la nature & de la Grace. La haine des demons & la perfidie des sorciers ne doivent point faire de peur aux Chretiens ; & les Conciles ne nous défendent autre chose que de ne pas croire ceux qui nous veulent persuader qu'on peut nous lier ou nous délier par la vertu des

des ſortileges. Il y a déjà long-temps que nous ſommes revenus de ces ſortes de folies, que le Paganiſme avoit inventées pour abuſer les eſprits crédules. Si tout le monde reſſembloit à un Duc de Nevers, qui aima mieux s'expoſer au péril de mourir par un flux de ſang, que de ſouffrir qu'on le lui arrêtât par des paroles, par des charmes, aſſurément il n'y auroit pas tant de foibleſſe parmi le peuple qu'il en paroît aujourd'hui, & le peuple Chrétien ne ſeroit pas ſi ſot que de croire à cette heure ce que l'on auroit eu de la peine autrefois à perſuader aux Payens. C'eſt ce que diſoit ſouvent *ſaint Agobard*, Evêque de Lyon.

L'Aſtrologie judiciaire & la magie n'ont aucun principe ni démonſtratif ni plauſible. Ceux mêmes qui en ont traité à fond ſont encore préſentement à s'en accorder ; & parce qu'elles impoſent une fatalité indiſpenſable aux actions des hommes, elles ſont contraires à la Religion Chrétienne & aux maximes d'un Etat bien policé.

Et pour parler en particulier, les figures de *Gamahez*, les couleurs des éguillettes, les caracteres des taliſmans, & les paroles du ſortilege n'ont

pas assez de pouvoir pour s'opposer à la conjonction de l'homme & de la femme. La plupart des hommes sont plus rafinés aujourd'hui qu'autrefois, & ils ne se laissent pas aisément aller aux revêries du Rabinisme, aux impostures de l'Astrologie judiciaire, ni aux vaines persuasions de la magie. Les paroles, pour ne m'étendre pas plus loin, ne sont qu'un souffle articulé qui exprime nos pensées, & quand même nous serions possédés d'un esprit impur, nous ne saurions faire ce que l'on dit que fait un sorcier pour le nœud de l'éguillette. Tout au plus, le démon n'auroit alors de pouvoir que sur le corps qu'il posséderoit, & son empire ne sauroit s'étendre jusques sur l'autre partie de l'homme. Témoin l'Empereur *Fréderic Barberousse*, qui se mocqua si justement des menaces d'un Arabe, qui passoit pour magicien, que les Milanois qu'il assiégeoit lui avoient envoyé.

D'autre part, qui peut croire que nos parties naturelles puissent être plutôt enchantées que les autres qui nous composent ? N'est-ce point, peut-être, parce qu'elles servent à des

actions impudiques & illicites, que le démon prend delà sujet de les enchanter ? Mais notre cœur n'est-il pas la source du mal que nous commettons ? Nos mains n'exécutent-elles pas ses pernicieux desseins, & notre langue ne découvre-t-elle pas ce qu'il a de mauvais ? Cependant nous n'avons point appris jusques ici que notre cœur, nos mains & notre langue aient été ensorcelés.

Au reste, tout le monde sait que les femmes ont plus de légéreté que nous n'en avons, & que l'on en voit plus de sorcieres, ou plutôt de folles & de mélancoliques, que l'on ne voit d'hommes sorciers. Cependant, quand il est question d'engendrer, on diroit que le démon s'attache plutôt aux hommes qu'aux femmes, comme si les parties naturelles des hommes lui étoient plutôt destinées que celles des femmes.

Dans cette fausse pensée, l'on ne manque ni de raisons apparentes, ni d'autorités recherchées, pour prouver ce que l'on dit ordinairement là-dessus ; & la vérité, dans cette occasion, n'a pas tant de lustre que le mensonge.

Mais, si nous ne nous laissons pas

prévenir en faveur des enchantements, nous trouverons aisément la véritable cause par laquelle ce sont plutôt les hommes qui sont exposés à ces charmes imaginaires. La femme ne fait que souffrir quand on la caresse, & c'est assez qu'elle puisse recevoir les impressions de l'homme pour devenir féconde : au lieu qu'il faut des machines à l'homme pour le faire agir, & peu de chose pour l'en empêcher. Si son imagination est blessée par les désordres de la femme, si elle est émue par sa beauté, ou dégoûtée par sa laideur, ses parties amoureuses lui refusent l'obéissance qu'elles lui doivent. Si un homme aime avec trop de passion, si la pudeur ou la timidité ne peut souffrir les amorces de l'amour, si les Courtisannes ou la débauche ont épuisé ses forces, & qu'à cause de cela il ne puisse jouir des plaisirs du mariage, on dira aussi-tôt qu'il est ensorcelé, ainsi que le disoit autrefois l'Empereur *Néron* de lui-même, & que l'éguillette lui a été nouée, comme s'il ne paroissoit pas assez de causes naturelles qui le rendent froid & languissant. Jamais on n'eût cru que *Théodoric*, Roi de Bour-

gogne, eût été charmé, si auparavant il n'eût perdu ses forces entre les bras de ses Courtisannes ; & jamais *Hermanberge* n'auroit appréhendé le sortilege, s'il avoit été en état de la satisfaire.

Je ne parle point ici des hommes impuissants par la nature, ni de ceux qui ont quelques défauts dans leurs parties naturelles : l'on sait assez qu'ils ne sont pas capables de s'allier étroitement à une femme ; mais je parle seulement de ceux à qui il ne manque rien pour s'acquitter agréablement du devoir d'un mari.

Si nous avons un peu de force d'esprit, nous nous moquerons de ce que quelques personnes spirituelles ont dit en raillant, ou en voulant profiter de la foiblesse des autres : nous nous moquerons, dis-je, du millepertuis & de la rue cueillie de nuit, en disant quelques paroles obscures, cousus ensuite dans du linge avec une éguille qui a servi à ensevelir les morts, & puis pendus au cou d'une fille avec une éguillette de nerf de loup, pour l'empêcher d'être dépucelée. Nous nous rirons des caracteres Ephésiens, écrits avec du sang de chauve-souris, &

puis pendues au cou de la mariée pour le même effet. Nous tiendrons pour superstition ce que l'on dit ordinairement des vertus de l'éguillette, soit faite de nerf de loup, soit de peau de chat ou de chien enragé. On aura beau la faire teindre d'une ou de trois couleurs, la nouer de trois ou de neuf nœuds, cracher trois fois sur la poussiere ou dans son giron, & de dire tout bas quelques mots obscurs & barbares, pendant que le Prêtre dit aux mariés, ces mots latins, *Ego vos conjungo* : rien de tout cela ne sera capable de faire sur nous la moindre impression, si nous avons tant soit peu de force d'esprit.

Nous n'avons que faire, pour nous garantir de ces charmes, de graisser la porte de la chambre où l'on doit coucher avec de la graisse de loup ou de chien noir, d'attacher à la colonne du lit des mariés des testicules de coq, de jeter dans la chambre des feves coupees par la moitié, & de faire beaucoup d'autres bagatelles que les vieilles femmes ont inventées pour amuser les enfants. Pour nous moquer des maléfices, nous n'avons besoin que de vigueur & de hardiesse,

il ne faut qu'avoir été sage avec les femmes, & être amoureux quand on se marie, pour mépriser tout ce qui peut s'opposer au plaisir du mariage. Et s'il faut s'expliquer ici plus nettement, voulez-vous rompre toutes sortes de charmes? Soyez sobre, & modérez toutes vos passions, ne soyez ni si lent, ni si ardent à l'amour; usez de votre femme lorsque la nature vous excitera à l'embrasser. La chasteté vous rallumera souvent le feu que vous aurez perdu entre ses bras; & par-là si les mariés veulent, ils apprendront à se moquer du sortilege : *car c'est une grande partie de la santé que vouloir être guéri.*

On ne peut douter que les vapeurs noires d'une humeur mélancolique ne puissent troubler notre imagination, & nous persuader des choses qui ne sont pas. Nous en avons des exemples, & il ne se passe point d'années que je n'en fasse quelques observations en faisant la Médecine.

Si un homme ne peut connoître sa femme, parce qu'il croit avoir l'eguillette nouée, il ne faut pas d'abord combattre directement son opinion. Plus on s'opiniâtre à lui dire que c'est une

bagatelle, plus il sera obstiné dans son sentiment. C'est l'effet de l'humeur noire & mélancolique, que de rendre fermes ceux en qui elle domine. Tout ce que l'on doit faire dans cette occasion, c'est de traiter un homme comme un fou, & de tâcher de guérir son imagination blessée par quelque action de souplesse, comme *Montagne* guérit un Comte avec un petit Talisman d'or.

Un Juge Allemand demandoit un jour à une fameuse sorciere, qui c'étoit qui pouvoit être le plutôt guéri d'un sortilege : à quoi elle répondit fort à propos, que c'étoit celui qui gardoit le plus long-temps ses vieux souliers ; voulant dire par-là, qu'il ne falloit que du temps & de la patience pour guérir ceux qui pensoient être ensorcelés.

Je crois pourtant, ainsi que je l'ai dit ailleurs, qu'il y a des remedes pour nous rendre froids auprès des femmes, sans que nous soyons pour cela charmés. Mais ce que l'on appelle sortilege ou enchantement, ne se fait que par un pacte tacite ou exprès avec le démon, & pour cela l'on ne se sert que de paroles obscures, de figures,

d'herbes ſans vertu, & d'autres bagatelles, qui nous font bien voir que ce n'eſt pas la nature qui agit, mais toute autre choſe.

Il eſt impoſſible que le Diable, pour venir à la ſeconde propoſition que je dois examiner en peu de mots, puiſſe empêcher la nature d'agir, quand elle a tout ce qu'il lui faut pour agir. L'enfant qui ſe forme dans les flancs de la mere, ne s'y forme que par un exprès commandement de Dieu. Le démon n'a nul pouvoir d'empêcher la génération, & encore moins quand elle eſt appuyée par le Sacrement de Mariage. La nature ſuit inviolablement les ordres du Créateur, quand elle n'eſt point empêchée dans ſon action par quelques cauſes naturelles ou violentes ; & ſi le démon ou un ſorcier peut s'oppoſer à la conception, ou plutôt, *ſi le Prince des Puiſſances de l'air*, pour me ſervir de l'expreſſion de *Saint Paul*, *exerce ſon pouvoir ſur les incrédules & ſur les rebelles*, ce n'eſt point par ſort ; mais par l'impie crédulité d'une femme, par ſa peur ou par l'agitation extraordinaire de ſon ſang & des humeurs. Car qu'un ſerpent mis ſous le ſeuil d'une

porte puisse rendre une femme stérile, il n'y a que les fous & les hypocondriaques qui puissent le croire.

J'ajouterai encore à ce que je viens de dire, que, s'il est vrai que *Jesus-Christ* soit venu enchaîner le démon pour l'empêcher de nous nuire, & qu'il y ait présentement des hommes plus éclairés que dans les siecles passés, qui se sont apperçus de la souplesse des uns & de la foiblesse des autres, on ne doit pas s'étonner qu'on ne voie pas à cette heure tant de sorciers qu'autrefois. *Medée* qui ne se servoit que d'herbes qui agissent par des qualités manifestes, passoit pour sorciere dans un siecle ignorant, & un joueur de gobelets passeroit pour magicien parmi les Siamois, s'il leur faisoit voir ses souplesses & son industrie.

C'est une grande marque de sagesse de ne croire pas légérement tout ce que l'on nous dit des charmes & du sortilege. Si l'on purgeoit avec l'ellébore ou avec le vin émétique, tous ceux qui pensent avoir l'eguillette nouée, je ne doute point qu'ils ne fussent pour la plupart, bientôt guéris des maladies du cœur & du cerveau,

que leur cause l'humeur mélancolique. C'étoit le sentiment du grand Jurisconsulte *Alciat*, qui avoit assisté aux procès de beaucoup de sorciers, & qui disoit pendant qu'on les brûloit du côté du Béarn, que le feu n'étoit pas un si bon remede pour eux que la purgation. En effet, nous ne voyons pas que les Parlements les plus sensés, aient été si foibles dans ces derniers siecles, que de se laisser séduire aux impostures des sorciers. Celui de Paris se moque avec raison de ces bagatelles, & cette illustre Compagnie ne s'est jamais repentie, comme ont fait les autres, d'avoir été trop faciles à persuader.

Si l'on eût purgé plusieurs fois le cerveau de *Gratienne Gaillard*, femme de *Jean* d'*Auroux* de Berry, qui tomboit dans de fâcheux accidents, lorsque dans les premieres années de son mariage on lui parloit de son mari, au lieu de la démarier, comme fit Monsieur *la Chapelle*, Official du Diocese de Bourges, sans doute que l'on auroit mieux agi dans cette occasion. Car, puisque Monsieur *Couturier*, Docteur en Medecine & deux autres Medecins jugerent qu'elle étoit

folle, il n'y avoit point d'autres remedes pour la remettre en ſon bon ſens, que ceux que nous avons propoſés.

Les Exorciſtes anciens en uſoient bien mieux que ne font aujourd'hui nos modernes. Jamais ils n'entreprenoient de faire ſortir par des prieres de l'Egliſe, le démon du corps des poſſédés, que les Médecins n'euſſent auparavant bien purgé le malade.

Si des grands hommes ont ſemblé croire aux impoſtures des ſorciers, ils ont voulu parler comme le peuple, & ont été quelquefois bien aiſes de ſe laiſſer tromper avec lui. L'art fait ſouvent paroître des choſes ſurprenantes. La nature s'en mêle quelquefois. Mais Dieu ne permet que fort rarement qu'il ſe faſſe des prodiges & des miracles ; & c'eſt, à mon avis, une foible raiſon de dire, que Dieu permet tout ce que l'on croit pour l'ordinaire des enchantements.

Mais je rappelle dans mon eſprit, que l'on eſt fort mal récompenſé après avoir écrit pour ou contre les ſorciers, & que *Bodin*, qui ſe déclara autrefois leur ennemi capital, a paſſé auſſi-bien pour magicien que *Wier*, qui en entreprit la défenſe. Jamais *Apulée*,

accuſé de magie, ne ſe ſeroit tiré d'affaire avec toute ſa Philoſophie & tout ſon bel eſprit, ſi *Lollanus Avitus*, ami de *Claudius*, n'eût intercédé pour lui auprès de ce Préſident. On me permettra donc de n'en rien dire davantage, & il ſuffit que *Naudé* ait fait en ce ſiecle l'apologie des grands hommes accuſés de magie.

CHAPITRE VI.

Des Hermaphrodites.

IL faut avouer que la nature ſe joue quelquefois, lorſqu'elle donne aux parties qui diſtinguent les ſexes une figure différente de celle qu'elles doivent naturellement avoir. Il n'y a qu'à lire les hiſtoires des Hermaphrodites pour apprendre que des perſonnes ont eu tout enſemble les parties naturelles d'un homme & d'une femme. Ce ſont ces gens que l'on jettoit autrefois dans la mer ou dans la riviere, ou que l'on reléguoit dans quelque iſle déſerte, comme des préſages de quelque ſiniſtre événement.

Si l'intelligence qui travaille dans

les entrailles d'une femme, manque quelquefois à former les parties les plus nobles, & les plus néceſſaires à la vie d'un enfant, on ne doit pas s'étonner s'il lui en arrive autant dans la formation des parties génitales. Mais parce que la propagation de l'eſpece n'eſt pas d'une ſi grande néceſſité que l'exiſtence de la vie, nous ne voyons pas auſſi tant de défauts dans le cœur, dans le cerveau, dans le foie, & dans les autres parties principales, que dans les autres parties amoureuſes des hommes & des femmes. En effet, il ne ſe paſſe guere de luſtre que l'on n'entende parler de quelques Hermaphrodites, qui autrefois paſſoient pour des prodiges & pour des monſtres, & qui ſont aujourd'hui regardés comme quelque choſe de fort curieux.

1. J'en compte de cinq eſpeces. Les premiers ont toutes les parties naturelles d'un homme, fort bien faites : ils urinent & engendrent comme les autres hommes ; mais avec cette différence, qu'ils ont une fente aſſez profonde entre le ſiege & la bourſe, qui eſt inutile à la génération.

2. Les autres ont tout de même les

parties naturelles d'un homme fort bien figurées, qui leur servent à faire les fonctions de la vie & de la génération ; mais ils ont une fente qui n'est pas si profonde que celle des premiers, & qui, étant au milieu de la bourse, presse les testicules d'un côté & d'autre.

3. On ne découvre dans les troisiemes aucunes parties naturelles d'hommes ; l'on ne voit seulement qu'une fente, par laquelle l'Hermaphrodite urine. Cette cavité a plus ou moins de profondeur, selon le défaut de la matiere qui a été employée à la former ; mais cependant le doigt en trouve aisément le fond. Les regles ne coulent jamais par-là, & cette espece d'Hermaphrodite est un véritable homme aussi-bien que les deux autres. Ce sont ces sortes d'Hermaphrodites, qui à l'âge de quinze ou de dix-huit ans deviennent garçons, de filles qu'ils avoient été estimés auparavant : témoin la femme de ce Pêcheur, qui, au rapport d'*Antoine de Palerme*, devint homme après quatorze ans de mariage. Toutes les parties d'un homme lui sortirent tout d'un coup, & elle parut alors à son mari aussi

vaillante que lui dans l'action naturelle des hommes.

4. Les quatriemes sont des filles qui ont le clitoris plus gros & plus long que les autres, & qui par-là imposent au peuple, qui n'est pas savant dans les parties qui les composent. Ce sont elles que les Grecs appellent *Tribades*, dont les François ont formé leur mot de *Ribaudes* ; & c'est aussi de cette espece d'Hermaphrodites dont *Columbus* dit avoir examiné les parties internes & naturelles, sans y avoir trouvé aucune chose essentielle différente des parties naturelles des autres femmes. La seule marque que ce sont des filles, c'est qu'elles souffrent tous les mois l'écoulement de leurs regles.

5. Enfin, les cinquiemes sont ceux qui n'ont l'usage ni de l'un ni de l'autre sexe, & qui ont les parties naturelles si confuses, & le tempérament d'homme & de femme si mêlé, que l'on auroit de la peine à dire lequel l'emporte sur l'autre. Telle étoit la Bohémienne, qui pria le même *Colombus* de couper sa verge, & d'élargir le conduit de la pudeur, pour avoir la liberté, disoit-elle, de se joindre

dre amoureuſement à un homme. Mais ces ſortes de perſonnes ſont plutôt une eſpece d'Eunuque que d'Hermaphrodite, leur verge ne leur ſervant de rien, & les regles ne leur venant jamais.

Je ne prétends point parler ici de ces femmes à qui les regles manquent pour quelque cauſe que ce ſoit : on eſt aiſément perſuadé qu'elles ne changent point de ſexe, & que leurs parties naturelles demeurent toujours les mêmes ; mais on ſait auſſi qu'elles peuvent changer de tempérament, & prendre celui d'un homme, comme l'a remarqué *Hippocrate* dans la perſonne de *Phaëtuſe*.

Beaucoup de perſonnes aſſurent, & il eſt même vrai, qu'il y a des Hermaphrodites ; mais aucun ne nous inſtruit véritablement de leurs cauſes efficientes & matérielles : examinons-en donc exactement la ſource.

1. Il y a ſur cette matiere pluſieurs raiſonnements. Les uns penſent que la conjonction de *Vénus* & de *Saturne* diſpoſe ſi confuſément, dans les flancs d'une femme, la matiere qui ſert à former un enfant, qu'il naît delà un Hermaphrodite.

2. Les autres croient que les Hermaphrodites se forment pendant que les regles coulent ; & que les regles étant toujours impures, elles ne peuvent produire que des monstres.

3. Les troisiemes disent que la nature ayant un soin particulier pour la propagation des hommes, s'efforce toujours autant qu'elle peut, à engendrer plutôt des femelles que des mâles. Aussi voyons-nous, ajoutent-ils, beaucoup plus d'hommes Hermaphrodites que de femmes, la nature ayant marqué à ces premiers les vestiges des parties naturelles de la femme.

4. Les autres croient que l'homme & la femme ayant contribué tous deux également à la génération, la faculté formatrice qui tâche de rendre le corps, sur lequel elle travaille, semblable à ceux dont elle est sortie, imprime autant qu'elle peut, sur ce corps, les caracteres d'homme & de femme, ce qui fait un Hermaphrodite : si bien qu'il s'en est vu qui étoient capables d'engendrer dans les deux sexes, & qui avoient la mammelle droite d'homme, & la gauche de femme.

5. Les cinquiemes se persuadent,

que Dieu ayant fait l'homme mâle & femelle, comme parle l'Ecriture, nous avons essentiellement en nous-mêmes, la faculté de devenir l'un & l'autre sexe, & que par conséquent il ne faut pas s'étonner s'il naît quelquefois des Hermaphrodites, puisque nous le sommes en puissance.

Enfin, il y en a qui disent là-dessus tant de fables, que je ne saurois me résoudre à rapporter leurs sentiments.

1. Si nous examinons les raisons de ceux qui disent que la conjonction de *Vénus* & de *Saturne* est la cause des Hermaphrodites, nous verrons clairement qu'elles sont trop foibles pour nous persuader. Ces astres sont trop éloignés de nous, pour être les causes prochaines d'un tel effet, & pour avoir un empire si absolu sur le corps d'un enfant qui se forme dans les entrailles de sa mere. Et s'il étoit vrai que leur conjonction pût causer ces difformités, au moins ne seroit-ce pas dans deux Hermaphrodites nés dans les diverses saisons d'une même année ?

2. Les seconds ne me persuadent pas plus, car selon leur sentiment, il devroit plutôt naître des galeux, des ladres & des valétudinaires que des

Hermaphrodites, si la conception se faisoit pendant le flux des regles, comme nous l'avons remarqué ailleurs.

3. Je ne suis pas non plus convaincu par les raisons des troisiemes : car la nature n'étant que la puissance de Dieu dans la production des animaux, elle ne travaille jamais selon ses ordres naturels que sur la matiere qu'on lui a donnée ; & par conséquent les Hermaphrodites dépendent plutôt de la disposition de la matiere, comme nous verrons ci-après, que du dessein prémédité de la nature.

4. Le sentiment des quatriemes sent si fort la fable, que ce seroit perdre du temps que de s'arrêter à le résuter ; car la faculté formatrice, qui n'est qu'un effet de l'ame, ou l'ame même, si l'on veut, n'a pas le pouvoir de faire des différences si manifestes, & la génération ne se faisant que par le mêlange & la fermentation des deux semences, comme nous l'avons prouvé ailleurs, elle ne peut en séparer les actions, quand les semences sont une fois jointes : si bien qu'il ne s'est encore jamais vu d'Hermaphrodite qui pût user indifféremment de ses deux parties naturelles,

& en produire des enfants. Si nous avons quelques histoires là-dessus, ce sont toujours de véritables femmes qui abusent de leur clitoris, avec lequel elles ne peuvent jamais engendrer dans un autre.

5. Enfin, de croire que nous soyons Hermaphrodites en puissance, c'est une imagination tirée de *Platon*, & une erreur qui fut condamnée sous le Pape *Innocent III*. Et quoique l'Ecriture paroisse d'abord favorable à ce sentiment, cependant si on la considere de bien près, on verra qu'elle a un sens tout autre que celui qu'on lui veut donner.

Mais pour dire ce que je pense sur une matiere aussi difficile que celle-ci, il me semble qu'on doit prendre la chose de fort loin, & se souvenir de ce que nous avons dit ailleurs de la cause de la génération des garçons & des filles, après quoi il sera, ce me semble, aisé de connoître ce qui fait la confusion des sexes.

Nous avons dit que la semence étoit le plus souvent indifférente pour les deux sexes, & que, si elle trouvoit une boule dans les cornes de la matrice qui renfermât une matiere chau-

de, feche, refferrée, preffée, & pleine d'efprits, elle la rendoit féconde pour en faire un garçon. Mais que fi elle en rencontroit une autre qui fût moins chaude & moins feche, plus ouverte & plus mollette, & moins remplie d'efprits que la premiere, elle ne laiffoit pas de l'animer pour en faire une fille.

Nous avons encore dit, que fi la matiere qui étoit renfermée dans une autre boule, étoit tellement tempérée dans fes qualités, & égale dans fa matiere, qu'elle fût dans un parfait équilibre à l'égard de toutes ces chofes, la femence de l'homme déterminoit cette matiere pour un garçon, ou pour une fille, felon le plus ou le moins de feu & d'efprit qu'elle portoit avec fa matiere lâche ou refferrée.

Mais fi par hazard la femence de l'homme a plus de difpofition pour déterminer à l'un des deux fexes que la femence tempérée de la femme, alors il fe fait un Hermaphrodite qui a plus de rapport à l'un ou à l'autre, felon les différents efforts de la femence animée de l'homme ou de la femme.

Pour éclaircir davantage cette dif-

ficulté, examinons la chose de plus près. L'intelligence d'un enfant, ou son ame immortelle, si l'on veut, qui a travaillé depuis le commencement de la formation de cette créature à se faire un domicile, & qui a déjà achevé la plupart de ses parties principales, commence vraisemblablement vers le trente-cinquieme jour à s'employer à faire les parties naturelles d'un garçon. Elle prend donc la matiere qu'elle a d'abord choisie pour cela, & qu'elle a mise dans l'endroit où doivent être posées les parties naturelles de l'enfant. Elle travaille incessamment à les former ; mais parce qu'elle manque de matiere pour les accomplir, elle en emprunte des parties voisines, aimant mieux rendre celles-ci défigurées, que de manquer à former parfaitement les parties qui doivent servir à la génération. 2. Et ce sont les défauts qu'on remarque dans les deux premieres especes d'Hermaphrodites dont nous avons parlé ci-dessus, qui sont de véritables hommes.

3. Mais lorsqu'il ne se trouve guere de matiere pour faire les parties génitales d'un garçon, on ne sauroit

dire quelle économie l'intelligence prend pour former ces parties. Elle épargne la matiere, elle ménage le lieu, & dispose si bien toutes choses, qu'elle forme parfaitement les parties génitales d'un garçon; mais elle les forme en dedans, manquant de force, de chaleur & de matiere pour les faire sortir au dehors. C'est de cette sorte qu'elle agit en formant les parties naturelles de la troisieme espece d'Hermaphrodites, qui sont estimés des filles, bien qu'ils soient de véritables garçons. Ce sont ceux-ci qui changent de sexe, & qui de filles qu'ils étoient estimés auparavant, deviennent hommes, qui se marient ensuite, & qui sont les peres de plusieurs enfants. La chaleur naturelle & génitale devenant tous les jours plus forte, pousse au dehors à l'âge de quinze, de vingt ou de vingt-cinq ans, les parties amoureuses qui étoient demeurées cachées jusqu'à ce temps-là, comme il arriva à cette fille Italienne qui devint homme du temps de l'Empereur *Constantin*, comme *Saint Augustin* nous le rapporte. C'est peut-être aussi quelque effort violent qui fait sortir ces mêmes parties:

ties : témoin *Marie Germain*, dont parle *Paré*, qui, ayant fait un grand effort en ſautant un foſſé, devint homme à la même heure par la ſortie des parties naturelles.

4. Au lieu que l'intelligence manquoit de matiere pour former les parties génitales des trois premieres eſpeces d'Hermaphrodites dont nous venons de parler, dans la quatrieme il s'en trouve plus qu'il n'en faut. L'intelligence qui vers le quarante-cinquieme jour de la formation d'une fille, eſt en peine de placer toute la matiere qu'elle a d'abord réſervée pour former ſes parties amoureuſes, ſe détermine enfin à faire le clitoris beaucoup plus gros & plus long qu'il n'a coutume d'être, afin de laiſſer aux parties génitales internes de cette fille, une figure naturelle pour ſervir un jour à la génération; car elle aime beaucoup mieux manquer dans les choſes ſuperflues que dans les néceſſaires. Ce ſont ces ſortes d'Hermaphrodites qui, de véritables femmes, ont fait accroire à beaucoup de gens qu'elles étoient auſſi des hommes. C'eſt ainſi que *Montanus* a pris ſon Hermaphrodite pour un homme, lorſ-

qu'il careſſoit amoureuſement ſes ſervantes, & pour une femme lorſqu'elle ſe lioit amoureuſement à ſon mari pour avoir des enfants.

Bien que ces quatre eſpeces d'Hermaphrodites aient mérité ce nom, la nature ne leur a pourtant pas refuſé l'avantage de ſe ſervir de leurs parties génitales, & d'engendrer comme les autres. Les hommes Hermaphrodites font des enfants, & les femmes Hermaphrodites conçoivent ; ſi bien que les uns & les autres ne different des hommes & des femmes ; que par quelques parties qui manquent ou qui ſont ſuperflues ; mais qui ſouvent ne troublent point la génération. Cette femme que l'on appelloit *Emilie*, qui étoit mariée avec *Antoine Sperta*, au rapport de *Pontanus*, fut eſtimée femme pendant ſon mariage de douze ans ; mais elle fut enſuite réputée pour homme après s'être alliée à une femme.

5. Il n'en eſt pas de même de la cinquieme eſpece, que l'on peut appeller parfaits & véritables Hermaphrodites, puiſqu'ils n'ont l'uſage ni de l'un ni de l'autre ſexe. Et c'eſt de cette ſorte qu'ils ſe forment dans les flancs de leur mere.



Figures des Hermaphrodites.

L'intelligence qui a le ſoin de compoſer ce petit corps Hermaphrodite, eſt fort en peine quand elle trouve dans le ventre de ſa mere une matiere qu'elle ne peut ménager pour faire ſes parties génitales. D'un côté la matiere eſt humide & mollette ; de l'autre elle eſt ſeche & reſſerrée : ici elle eſt chaude, là elle eſt froide; en un mot, c'eſt une matiere qui a des parties ſi différentes & ſi rebelles, qu'il eſt impoſſible de les pouvoir ménager, & avec cela il y a ſi peu de matiere, qu'elle manque de chaleur & d'eſprits, dont l'intelligence ſe ſert toujours pour former toutes les parties de nos corps. Si c'eſt un garçon qu'elle entreprend de former, il deviendra, quand il ſera homme, trop froid & trop lent pour engendrer, & aura de grands défauts dans ſes parties génitales. Si c'eſt une fille, elle ſera un jour trop chaude & trop ſeche, & manquera d'organes, de ſemence & de regles pour former & faire vivre un enfant.

Néanmoins l'intelligence doit achever ſon ouvrage de quelque maniere que ce ſoit. Elle y travaille donc fortement, & ce ſeroit ſans doute des

parties qui ſeroient en quelque façon déterminées à l'un des ſexes, ſi la matiere n'étoit point inégale ni d'une complexion différente. Enfin, elle forme un Hermaphrodite, ou ſi l'on veut, un monſtre qui n'eſt ni homme ni femme, & qui n'a pas les parties naturelles de l'un ni de l'autre ſexe.

On pourroit accuſer l'intelligence de s'être trompée dans la figure qu'elle a donnée aux parties naturelles d'un enfant Hermaphrodite. Car on ne peut pas douter que les intelligences, quelque ſavantes qu'elles ſoient, ne puiſſent ſe tromper quelquefois, & ne pas faire les parties juſtes; mais que l'on ſe détrompe là-deſſus, l'intelligence a trop de lumieres pour manquer dans cette occaſion quand elle a une matiere bien diſpoſée.

Cela étant ainſi expliqué, on peut maintenant répondre aux queſtions que l'on fait ordinairement ſur cette matiere, ſavoir :

1. Si les filles peuvent être changées en garçons, & les garçons en filles.

2. Si un Hermaphrodite peut uſer de l'un & de l'autre ſexe, & s'il peut engendrer.

3. Si l'Hermaphrodite peut concevoir dans lui-même sans se joindre à personne.

4. Si un Prêtre peut marier un Hermaphrodite ou une personne qui est accusée de l'être.

5. Si un Hermaphrodite peut se faire Moine ou Religieuse.

I. Pour éclaircir la premiere question,

On doit savoir que le tempérament d'un homme est si différent de celui d'une femme, qu'il est impossible qu'il arrive dans la nature un changement si extraordinaire. La complexion d'un homme ne consiste pas seulement dans une certaine union des premieres & des secondes qualités ; mais dans un certain mélange & un arrangement de la matiere dont il est composé. Et par conséquent il est impossible qu'un garçon devienne fille, & qu'une fille devienne garçon, le tempérament de l'un & de l'autre étant une chose trop éloignée, comme nous l'avons examiné ailleurs.

D'autre part, ceux qui se sont appliqués à disséquer des hommes & des femmes, savent bien que leurs parties génitales sont fort différentes

entr'elles ; & si la nature leur a donné un espace suffisant pour placer les uns, elle leur a en refusé un pour placer les autres. Ainsi je pourrois dire, avec le savant *Varole*, *qu'il est impossible que les deux sexes se puissent trouver véritablement dans un même corps.*

Il est vrai pourtant que nous apprenons par quelques histoires que nos Médecins ont écrites, que des personnes qui avoient été d'abord estimées filles, étoient devenues hommes dans la suite, leurs parties naturelles d'hommes s'étant manifestées, ou par les enjouements du mariage, ou par l'abondance & la force de la chaleur naturelle, ou enfin par quelque mouvement violent.

Mais, à dire le vrai, ce n'étoient que des hommes cachés, comme étoit cette Servante de dix-huit ans, qui mourut de peste, dans le corps de laquelle *Jean Bouhain*, Médecin de Lyon, trouva les mêmes organes qui servent aux hommes pour la génération.

On peut dire encore que les femmes qui passent quelquefois pour des hommes, qui ont quelque poil au menton & par le corps, & qui ont la voix un

peu groſſe, ne ſont que de véritables femmes, bien qu'elles ſe divertiſſent de leur clitoris avec leurs compagnes. Si bien qu'après tout cela, on ne peut pas dire que les uns ſe ſoient changés dans les autres : car nous n'apprenons point que les hommes ſoient devenus femmes, & que leurs parties naturelles ſe ſoient anéanties, ou ſoient retournées en dedans pour former les parties d'une femme ; & le peu d'hiſtoires que l'on nous fournit ſur ce ſujet, ſont toutes fort ſuſpectes, mal entendues ou fabuleuſes ; témoin l'hiſtoire qu'*Auſane* nous rapporte d'un Hermaphrodite de Benevent en Italie, où il fait à deſſein une équivoque pour ſurprendre l'eſprit du Lecteur dans une choſe rare & extraordinaire.

Il n'y a plus aujourd'hui de *Tireſias.* La fable cede à la vérité, & l'on ne croit plus à cette heure ce que l'on croyoit autrefois ſi aiſément. Les deux hommes Hermaphrodites de *Licetus*, dont l'un s'étoit marié & l'autre rendu Moine, ne laiſſerent pas l'un & l'autre de concevoir & de porter un enfant dans leurs flancs.

Mais auſſi ce n'étoient que de véritables femmes que l'on avoit d'abord

prifes pour des hommes, à caufe de la longueur & de la groffeur de leur clitoris. Ainfi nous devons croire que les parties génitales d'un homme ne fauroient fe retirer au dedans, pour fe placer comme doivent être placées les parties naturelles de la femme ; & quand même cela fe pourroit faire, je ne faurois me perfuader qu'il y eût un lieu affez fpacieux pour les y recevoir.

Il faut donc conclure que ces changements font impoffibles ; que les Hermaphrodites qui conçoivent, font de véritables femmes ; que les autres qui font concevoir font de véritables hommes; & que fi les intelligences qui ont le foin de former le corps, fe trompent quelquefois dans leur ouvrage, c'eft bien plutôt par la faute de la matiere que par leur propre ignorance.

II. La feconde queftion eft aifée à décider, après ce que nous venons de dire : car de s'imaginer qu'un Hermaphrodite puiffe ufer de l'un & de l'autre fexe, & qu'il puiffe engendrer par les deux, c'eft ce que l'on ne pourroit perfuader qu'à des enfants. De deux différentes parties naturelles qu'a

un Hermaphrodite, il y en a toujours une qui eſt inutile, parce qu'elle eſt contre les loix de la nature, & que l'intelligence ne l'a faite que par force, ne trouvant pas aſſez de matiere, ou en trouvant trop pour former les parties dont l'enfant auroit beſoin pour la génération. Car quelle confuſion feroit-ce de trouver dans un ſeul corps des teſticules d'homme & de femme, une matrice & un membre viril ; en un mot, tout l'attirail des parties génitales d'un homme & d'une femme ? Le tempérament de l'un & de l'autre, s'il faut le répéter, eſt trop différent pour être uni enſemble, & pour être changé quand il faudroit ſe ſervir de l'une ou de l'autre de ſes parties naturelles.

Les loix civiles qui n'eſtiment point les Hermaphrodites pour des monſtres, veulent qu'ils choiſiſſent l'un ou l'autre ſexe, pour avoir lieu dans une de ces deux qualités, ou d'homme ou de femme, de ſe joindre amoureuſement à une femme ou à un homme. Et ſi l'Hermaphrodite n'exécute pas exactement la loi, cette même loi veut qu'il ſoit puni en Sodomiſte, puiſqu'il a abuſé d'une partie contre

les loix de la nature. Ce fut pour cette raison que la Servante Ecossoise qui avoit choisi la qualité de fille, & puis qui engrossa la fille d'un Bourgeois, fut enterrée toute vive par Sentence du Juge, si nous en voulons croire *Weinrich* ; & que *Françoise de l'Estege*, dont parle *Papon*, laquelle avoit badiné avec *Catherine de la Maniere*, fut avec elle appliquée à la question par le Sénéchal de Landes, & elles auroient été toutes deux condamnées à la mort, si les témoins eussent été suffisants.

1. 2. Les Hermaphrodites de la premiere & de la seconde espece peuvent caresser des femmes en qualité d'hommes, & peuvent même faire des enfants, leur défaut étant si peu de chose qu'il ne change rien dans la virilité. Car bien qu'ils puissent user de la partie de femme qu'ils semblent avoir, ils n'en reçoivent pourtant aucun plaisir, ni ne sauroient engendrer par-là.

3. Il n'en est pas ainsi de la troisieme espece, il faut attendre un âge vigoureux pour caresser une femme ; quand même quelques-uns s'y seroient alliés après la sortie de leurs parties

naturelles, ils auroient de la peine à engendrer, étant du nombre de ceux que la loi appelle froids.

4. Le clitoris, qui fait estimer les femmes pour des hommes, s'il est gros & long, est la cause qu'un homme ne peut connoître sa femme; mais si cette partie est médiocre, nous voyons tous les jours par expérience, que ces sortes de femmes conçoivent; & quoiqu'elles se servent de cette partie pour badiner avec les autres femmes, à qui elles donnent souvent presque autant de plaisir que des hommes, cependant on ne doit espérer de génération par-là, puisque le clitoris n'étant pas troué, l'Hermaphrodite ne peut donner aucune matiere pour la génération, témoin *Daniel de Baubin*, qui badinoit bien avec sa femme, mais qui pût bien être engrossé lui-même par un de ses camarades.

5. J'avoue que la derniere espece d'Hermaphrodite n'est point capable de caresser une femme, ou d'être caressé d'un homme, & encore moins d'engendrer. Il a les parties naturelles tellement froides & débiles & avec cela si mal faites, qu'il n'y a pas

lieu d'eſpérer que l'amour puiſſe les échauffer pour jouir des voluptés que la nature a préparées aux autres hommes.

Il eſt donc vrai, à parler en général, que quelques hommes Hermaphrodites peuvent careſſer amoureuſement des femmes, & peuvent même leur faire des enfants ; & que quelques femmes Hermaphrodites peuvent auſſi être careſſées, & concevoir quelquefois, les uns & les autres ſe ſervant des parties qui prévalent & qui ſont les plus accomplies.

III. Sur ce que les Naturaliſtes diſent, que les Hyenes & les Lievres mâles engendrent une fois en leur vie un petit au-dedans de leurs entrailles ; & ſur ce que le docte *Langius* ſoutient que les Cerfs en font de même, l'on doute ſi les Hermaphrodites les plus vigoureux dans les deux ſexes ne peuvent point engendrer dans eux-mêmes, ſans avoir la compagnie d'aucune autre perſonne. Car ils ont, dit-on, de la matiere pour former un enfant, un lieu pour le concevoir, des liqueurs pour le nourrir, ſi bien qu'en cette rencontre il ne manque rien pour la géneration.

Mais, si l'on fait réflexion sur ce que nous venons de dire, & sur ce que nous remarquerons au Chapitre suivant, on demeurera d'accord que ces générations sont impossibles & ridicules tout ensemble : que les observations qu'ont fait les Naturalistes sont fort suspectes, & sentent la fable; & qu'enfin ils peuvent s'être trompés, en prenant quelques parties des femelles pour les testicules des mâles. Car quelle apparence de faire sortir de la semence d'une partie pour la faire entrer dans une autre, sans qu'elle s'évente, & qu'elle s'altere en changeant de lieu ; & quand même cela seroit possible, le tempérament qui engendre de la semence masculine, pourroit-il en faire de féminine, & produire des regles en même-temps, ou quelqu'autre chose qui y fût proportionné ? cela me paroît si éloigné de la raison & de l'expérience de tous les jours, que je laisse cette question pour passer à une autre ; savoir, si un Prêtre peut marier une personne accusée d'être Hermaphrodite.

IV. Bien que le Jurisconsulte *Majolanus* fasse tous les Hermaphrodites irréguliers & incapables du Sacrement

de Mariage, cependant il me ſemble que cette déciſion eſt trop générale, & qu'elle choque même les loix, puiſqu'il y a des Hermaphrodites ſi vigoureux à embraſſer les femmes, & d'autres ſi diſpoſés à ſouffrir agréablement un homme, qu'il y auroit de l'injuſtice à défendre le mariage aux uns & aux autres. Car ſi les premiers ont les parties naturelles de ſexe maſculin, bien faites & bien proportionnées, comme il s'en trouve quelques-uns, une petite fente de nulle conſidération n'empêchera pas l'action amoureuſe de ces hommes Hermaphrodites : non plus qu'un clitoris un peu allongé ne s'oppoſera pas aux careſſes que pourra faire un homme aux femmes Hermaphrodites. Ainſi, ſi les uns ont leurs parties capables de divertir une femme, & que les autres ſoient diſpoſés à recevoir les careſſes d'un homme, je ne doute pas qu'un Prêtre ne puiſſe conférer le Sacrement de Mariage à l'un & à l'autre, pourvu néanmoins que cela ne ſe faſſe que par l'autorité du Juge qui doit être auparavant duement informé par des perſonnes ſavantes, & par le ſerment de l'Hermaphrodite, de

l'état où il se trouve, & de la partie qui domine en lui.

En effet, comme les Juges ignorent souvent les marques dont on se sert ordinairement pour connoître la force & la capacité d'engendrer de l'un & de l'autre sexe, ils ne doivent jamais décider là-dessus sur la seule foi des Hermaphrodites, sans le rapport de quelque savant Médecin. Celui-ci leur fera remarquer que la hardiesse, la vivacité dans les actions, la voix forte, beaucoup de poil sur le corps, & principalement à la barbe & aux parties naturelles, avec tous les autres signes qui découvrent la virilité d'un homme, sont des marques qu'un Hermaphrodite a les parties naturelles d'un homme beaucoup plus fortes que celles de l'autre sexe. Au contraire, si l'Hermaphrodite a les parties naturelles du sexe féminin bien conformées, que le conduit de la pudeur ne soit point défectueux, que la gorge soit belle, la peau polie & douce, que les regles paroissent dans leur temps, & qu'il ait de la douceur & de l'agrément dans les yeux, & qu'on lui remarque avec cela tous les autres signes qui distinguent pour l'ordinaire

une femme d'un homme, cet Hermaphrodite doit paſſer pour une femme. Le Juge peut donc prononcer hardiment ſur le mariage tant de l'un que de l'autre ; & un Prêtre ne doit point héſiter à conférer le mariage aux Hermaphrodites qui ont en main le certificat du Médecin & la ſentence du Juge.

V. La derniere queſtion dépend de la quatrieme ; car ſi un homme Hermaphrodite eſt capable de ſe marier, ſes défauts ne l'empêcheront pas de ſe rendre Moine, comme fit l'*Hermaphrodite de Cajette*, qui, s'étant marié à un Pêcheur, demeura quelques années dans ſon mariage ; mais au bout de quatorze ans, les parties viriles lui ſortirent tout d'un coup, ſi bien que pour éviter les railleries du peuple, il ſe jeta dans un Monaſtere, où *Valtéran & Pontanus*, qui en font l'hiſtoire, l'ont vu pluſieurs fois, & en ont appris la vérité de ſa propre bouche. J'en dis de même des Hermaphrodites femelles, qui peuvent entrer dans le Cloître, pourvu qu'elles ne ſoient point du nombre de ces femmes laſcives, qui ſont capables de donner de l'amour aux filles

les

les plus retenues & les plus saintes. Car si elles étoient aussi lascives que cette *Bassa* dont parle *Martial*, je m'assure qu'il n'y a point de Médecin si peu honnête homme, qui voulut donner un certificat à ces sortes de femmes, ni un Juge si injuste qui fut d'avis qu'on les tondît, & qu'on les jetât parmi les Religieuses.

CHAPITRE V.

Si une femme peut devenir grosse sans l'application des parties naturelles d'un homme, où l'on traite fort curieusement des Incubes & des Succubes.

A Quoi bon la nature auroit-elle fait toute la machine des parties naturelles de l'homme & de la femme, si ce n'eût été pour l'excellent ouvrage de la génération ? Elle a fabriqué des sexes divers, qui ont chacun leurs parties différentes. La femme a le conduit de la pudeur & la matrice pour recevoir. L'homme a des muscles pour lever sa verge, & des ligaments caverneux pour la roi-

dir. Si l'érection & l'intromission n'eussent été absolument nécessaires pour engendrer, jamais la nature n'auroit entrepris d'en faire les organes. Car sans ces deux actions, selon la pensée de tous les Médecins, la génération est impossible.

Puisque la nature ne nous a pas ordonné de faire des enfants de la même maniere que nous urinons, mais d'une façon où il se trouve beaucoup moins de facilité, on doit croire que l'étroite conjonction des deux sexes est absolument nécessaire pour nous perpétuer. En effet, de cette premiere façon la semence d'un homme ayant été exposée à l'air, auroit perdu tous ses esprits, & auroit été ensuite incapable de servir à la génération.

L'expérience de tous les jours, & l'histoire même que nous rapporte *Riolan*, favorise notre opinion contre ceux qui veulent que la génération se puisse faire par l'épanchement de la semence sur les levres des parties naturelles d'une femme. Le conduit de la pudeur de la femme, dont il parle, étoit tellement fermé par des cicatrices après un fâcheux accouchement, qu'il n'y restoit qu'un fort petit trou,

par lequel passoient ses regles & son urine, & par lequel passa aussi la semence de son mari qui l'engrossa. Cela n'empêche pas que ces deux personnes ne se soient jointes étroitement, & il faut même qu'une alliance étroite soit arrivée, & que la matrice de l'une ait attiré aussi vivement la semence de l'autre, qu'un estomac affamé arrache la viande de la bouche, & qu'un cerf, par sa vertu particuliere, attire le serpent hors de son trou, si nous en croyons les Naturalistes.

Ce qui a donné lieu aux Théologiens, aux Jurisconsultes & à quelques Médecins de croire qu'une femme pouvoit engendrer sans l'application des parties naturelles d'un homme, ce sont sans doute les histoires qu'*Averroès*, *Amatus Lusitanus*, & *Delrio* nous ont laissées par écrit, d'une jeune femme qui devint grosse pour s'être baignée dans de l'eau où des hommes s'étoient pollués * : d'une

* Il a paru il y a quelques années un Livre intitulé : *Le plaisir sans peine*, ou *Lucina sine concubitu*, qui parle de cette matiere beaucoup plus amplement qu'ici ; mais je crois que cet ouvrage est fait pour se divertir, & je ne conseille à personne d'y ajouter foi.

autre femme engrossée par les caresses d'une de ses compagnes qui sortoit d'entre les bras de son mari : & enfin d'une jeune fille qui se trouva grosse, son pere s'étant par hazard pollué, en dormant, dans le même lit où elle étoit.

Mais ces histoires, & plusieurs autres semblables, sont faites à plaisir, pour couvrir la lasciveté des femmes, & pour cacher le vice d'un amour impur. C'est ainsi que l'on s'est persuadé que la génération se pouvoit faire sans se joindre amoureusement, si bien qu'il seroit permis de croire, selon ce sentiment, qu'une vierge pourroit engendrer naturellement sans être déflorée, ce qui pourroit faire douter d'un des plus augustes Mysteres de la religion Chrétienne.

C'est encore ce qui a donné lieu de croire qu'il y avoit des démons Incubes & Succubes, qui étoient épris & embrasés d'amour pour les femmes. Et c'est delà aussi que les Théologiens & les Jurisconsultes ont formé beaucoup de questions ridicules, comme:

1. Si l'enfant d'un Incube & d'une

femme eſt différent d'un autre. Si ſon ame & ſi ſon corps ayant été ménagés par l'adreſſe du démon, il n'a point quelque choſe de particulier par-deſſus les autres enfants.

2. Si l'enfant engendré par le miniſtere du démon doit être appellé le fils d'un Incube, ou de celui dont l'Incube a dérobé la ſemence.

3. Si les Incubes & les Succubes jouiſſent entr'eux des plaiſirs de l'amour.

4. Enfin, ſi le démon peut ſi bien conſerver la ſemence d'un homme à qui il l'a dérobée, qu'elle puiſſe enſuite ſervir à la génération.

On a toujours eſtimé les hommes qui, dans la paix ou dans la guerre, ſe ſont diſtingués par leur génie ou par leur valeur. L'Antiquité a fait bâtir des Temples & élever des Autels à la mémoire de ces Héros, pour leſquels elle commandoit même d'avoir de la vénération. D'où les peuples ont aiſément paſſé juſqu'à cet excès de ſuperſtition, que de les prendre pour des Dieux. *Les Pénates, les Faunes, les Sylvains, les Satyres, les Eſprits follets & les Domeſtiques* en ſont venus, & les plus importantes vérités

de la Politique, de la Physique & de la Morale des anciens Philosophes, ont été cachées sous ce voile. Ce que développe fort bien *Saint Augustin dans sa Cité de Dieu.* Les Prêtres mêmes, pour se faire valoir, se sont efforcés de maintenir l'existence de ces Divinités. Les Rabbins ont cru que *les Faunes, les Incubes & les Dieux tutélaires* étoient des créatures que Dieu laissa imparfaites le Vendredi au soir, & qu'il n'acheva pas, étant prévenu par le jour du Sabat; c'est par cette raison, selon le sentiment de *Rabbi-Abraham*, que ces esprits n'aiment que les montagnes & les ténebres, & qu'ils ne se manifestent que de nuit aux hommes.

Mais laissons ce que la Cabale a avancé de superstitieux, & ce que le Paganisme a inventé de ridicule sur cette matiere, pour examiner les questions que les Théologiens & les Jurisconsultes Chrétiens proposent.

1. L'Ecriture Sainte semble favoriser la premiere proposition, lorsqu'elle nous marque que les Anges ayant trouvé les filles des hommes belles, ils s'allierent avec elles, & que de cette alliance naquirent les

Géants : si bien que l'on peut inférer delà, que puisque les Anges, qui sont ainsi appellés en d'autres passages de l'Ecriture, peuvent se mêler amoureusement avec les femmes, & engendrer des enfants, les démons, qui ne sont différents des Anges que par leur chûte, peuvent aussi, selon le sentiment de *Lactance, attirer les femmes dans des plaisirs impudiques, & les souiller par leurs embrassements.*

On assure que les enfants qui naissent de ces conjonctions abominables, sont plus pesants & plus maigres que les autres, & que quand ils tetteroient trois ou quatre nourrices tout à la fois, ils n'en deviendroient jamais plus gras. C'est la remarque qu'a fait *Sprenger*, Moine Dominicain, qui fut l'un des Inquisiteurs qu'envoya le Pape *Innocent VIII.* en Allemagne, pour faire le procès aux sorciers. Si le corps de ces enfants est donc différent du corps des autres enfants, leur ame aura sans doute, des qualités qui ne seront pas communes aux autres. C'est pourquoi le Cardinal *Bellarmin* pense que l'Ante-christ naitra d'une femme qui aura eu commerce avec un Incube, & que sa malice sera une marque de son extraction.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'on a douté de l'accouplement des démons avec les femmes ou avec les hommes, & que l'on a douté encore s'ils pouvoient engendrer. Ces queſtions furent autrefois agitées devant l'Empereur *Sigiſmond*. On y allégua tout ce que l'on put de part & d'autre, & enfin on ſe rendit aux raiſons & aux expériences qui parurent les plus convaincantes & les plus certaines. Il fut donc réſolu que ces accouplements extraordinaires étoient poſſibles. En effet, *Saint Auguſtin*, qui avoit eu long-temps de la peine à ſe déterminer ſur cette matiere, avoue enfin que, puiſqu'on dit *qu'il y a pluſieurs perſonnes qui ſe ſont trouvées, par un malheureux commerce, avec les démons, & qu'on l'a appris de celles-là qui en ont été careſſées, de la bonne foi deſquelles il n'eſt pas permis de douter, il eſt très-aſſuré que les Sylvains, les Pans & les Faunes, que l'on appelle ordinairement Incubes, n'ont pas ſeulement deſiré de careſſer amoureuſement les femmes, mais qu'ils les ont véritablement careſſées; & que les démons, que les François appellent Druſions, n'ont pas ſeulement tâché* de

de connoître les femmes ; mais qu'ils *les ont même réellement connues: si bien,* ajoute-t-il, qu'*il sembleroit que l'on fût impudent, si on nioit ce qu'on assure là-dessus avec tant de circonstances.*

On peut encore ajouter à cela la confession que font une infinité de sorcieres, qui disent avoir été caressées du démon, & en être même devenues grosses. Les Livres de *Delrio*, de *Sprenger*, de *Dilancre* & de *Bodin*, sont pleins de semblables histoires, si bien qu'après tant de preuves authentiques, & tant de confessions de sorciers & de sorcieres, qui l'avouent de bonne foi & presque de la même sorte, il y auroit de l'opiniâtreté à tenir un sentiment opposé. Car les histoires que l'on nous en fait, paroissent si assurées, qu'il semble que l'on ne doive pas douter de la vérité de ces conjonctions diaboliques, témoins *Benoît Berne*, âgé de soixante-quinze ans, qui fut brûlé tout vif, après avoir avoué que depuis quarante ans il avoit commerce avec un Succube, qu'il appelloit *Hermine*; & *François Pic*, Prince de la Mirandole, qui l'a connu, nous est garant de la vérité de cette histoire.

Toutes ces preuves paroîtroient fortes, ſi nous n'avions la raiſon & l'expérience qui nous font connoître le contraire. Et pour dire ce que je penſe ſur cette matiere, on me permettra de raiſonner de la ſorte.

La curioſité nous eſt naturelle à tous. Celle qui eſt blâmable eſt une maladie d'ame, qui s'empare principalement des eſprits foibles. Le monde eſt plein de gens qui veulent pénétrer dans les choſes les plus cachées, & juſques dans les ſecrets de l'autre monde. Si on leur parle de quelque choſe d'extraordinaire, incontinent la joie rejaillit ſur leur viſage, & ils témoignent que c'eſt-là l'endroit qui les flatte le plus.

D'ailleurs on eſt ſouvent ravi de joie de trouver occaſion de plaire, & ſi un homme d'eſprit ſe rencontre parmi des perſonnes foibles, il ne manquera pas de fomenter leur deſir d'apprendre, & de prendre plaiſir lui-même à ſe faire écouter & admirer. Il leur fera des hiſtoires qu'il aura adroitement inventées ; & quoique les choſes que nous entendons nous faſſent de l'horreur, ſi elles nous ſont pourtant inconnues, nous nous plai-

ſons à les ouir réciter. Il parlera des démons, des Incubes, des Succubes, des eſprits follets, des ſorciers, &c. ſelon l'adreſſe de ſon eſprit, & la ſoupleſſe de ſon génie il perſuadera ſi bien ce qu'il aura avancé par des raiſons qu'il s'étudiera à chercher, que tous ceux qui l'écouteront ſeront convaincus de la vérité de la fable. Plus cet Hiſtorien ſe ſera acquis de réputation, ou par ſon autorité ou par ſon mérite, plus on ajoutera de foi à ce qu'il aura dit : on cherchera même enſuite d'autres raiſons pour appuyer ſa fable, & l'on trouvera, ſans doute, des preuves pour juſtifier des choſes ſi ſurprenantes.

C'eſt ce qui s'eſt paſſé dès les premiers temps, & ce qui ſe paſſe encore tous les jours; mais qui ne nous empêchera pas de prouver que l'opinion de l'accouplement & de la génération des démons ne peut être ſoutenue.

J'avoue que la conſéquence que l'on tire de l'Ecriture Sainte ſeroit juſte, ſi les Anges pouvoient careſſer & engroſſer les femmes. Car il me ſemble qu'il n'y auroit pas plus de difficulté à croire le commerce des démons que celui des Anges avec les femmes.

Mais outre que le paſſage de l'Ecriture peut bien s'expliquer, ſans admettre ces alliances qui répugnent à la nature, elle nous dit que les Saints, qu'elle appelle les Fils de Dieu, s'étant joints avec les filles des autres qu'elle appelle hommes, engendrerent des hommes puiſſants, c'eſt-à-dire, des Rois & des Monarques, qui avoient la puiſſance & l'autorité en main pour ſe faire craindre & reſpecter des autres hommes en cette qualité.

Ces hommes puiſſants étoient, ſans doute, alors appellés des *Géants*, par la grandeur de leur autorité, au lieu que ce terme marque préſentement la grandeur du corps ; & cette équivoque du mot de *Géants* a donné lieu, ſans doute, à l'une des plus grandes erreurs qui ait jamais eu cours. C'eſt ainſi que les mots de *Tyran* & de *Paraſite* étoient autrefois fort honorables, au lieu que préſentement ils ſont odieux à tout le monde.

D'ailleurs, les enfants peuvent être lourds par la peſanteur & la groſſeur de leurs os. Et ceux qui ont de grandes entrailles & le foie chaud, peuventt arir deux ou trois nourrices de

ſuite pour s'humecter & ſe rafraîchir. Si ces mêmes enfants ont un jour l'eſprit malicieux, qui eſt un effet de leur tempérament, on ne doit pas conjecturer par-là qu'ils ont été engendrés par un démon.

Pour ce qui eſt de l'aſſemblée qui ſe tint devant l'Empereur *Sigiſmond*, je ne m'étonne pas ſi elle décida que les démons pouvoient avoir commerce avec les femmes & qu'ils pouvoient même engendrer, puiſqu'elle n'étoit preſque compoſée que de Théologiens qui, accoutumés à croire ſimplement ce qu'ils ne voient pas, & ce qu'ils ne ſavent pas même, donnerent leur ſentiment en faveur de ces générations, qui ſont oppoſées aux loix de la nature. Si cette illuſtre Compagnie eût été compoſée de Philoſophes & de Médecins, ou qu'elle ſe fût réglée par le ſentiment de *Saint Chryſoſtôme*, je ſuis fort perſuadé que ces queſtions n'auroient pas été décidées de la ſorte.

Au reſte, ſi l'on examine bien le paſſage du grand *Auguſtin*, que nous avons voulu traduire tout entier, on verra aiſément que la certitude qu'il a de ces ſortes de commerce & de

générations, n'eſt fondée que ſur le rapport de quelques hommes ſimples & crédules, ou de quelques femmes ſuperſtitieuſes & mélancoliques. Si nous voulions croire tout ce qui nous eſt tous les jours dit & aſſuré par nos malades, qui ont l'imagination égarée, & qui ſemblent pourtant l'avoir juſte, nous tomberions ſouvent dans de pareilles erreurs. Car les vapeurs noires d'une bile brûlée troublent quelquefois tellement leurs ames ; qu'ils penſent que leurs ſonges ſont des vérités.

C'eſt donc par une cauſe à peu près ſemblable, que les ſorcieres ſe perſuadent avoir été au Sabbat, & avoir été careſſées du Diable, qui avoit les parties naturelles hériſſées & écaillées, & la ſemence froide comme de la glace, ſans pourtant que ces miſérables femmes ſoient parties du lieu où elles s'étoient endormies.

Mais, pour ne m'oppoſer pas à une opinion qui ſemble être reçue preſque de tous les Théologiens & de tous les Peres, ſans alléguer de puiſſantes raiſons pour la combattre, examinons la choſe avec toute l'application poſſible, mais auſſi ſans préoccupation.

Nous apprenons de la Théologie que les démons étant de purs esprits, sont aussi des substances différentes de la nôtre. Qu'ils n'ont ni chair, ni sang, ni parties naturelles, & par conséquent point de semence pour la génération. Que s'ils prennent quelquefois des corps qu'ils peuvent former d'air, ces corps ne vivent point, & ne peuvent aussi exercer les opérations de la vie. Que n'ayant point de successeurs à espérer, parce qu'ils sont immortels, ils ne doivent aussi avoir ni d'envie de se perpétuer, ni de desir de se satisfaire par les plaisirs de l'amour. Quelque puissants qu'ils soient, ils ne sauroient passer les bornes que la nature leur a prescrites. Les animaux ne se joignent point aux plantes, ni les plantes aux minéraux, pour faire des générations, leur substance étant trop éloignée l'une de l'autre. En un mot, la nature n'a pas permis ces alliances. De sorte que, suivant le sentiment de S. *Chrysostôme*, *il y auroit de la folie à croire que les demons s'allient avec les femmes, & qu'une substance incorporelle puisse se joindre à un corps pour engendrer des enfants.*

En vérité, je ne ſaurois me perſuader non plus que *Caſſien*, illuſtre Diſciple de ce grand Evêque, que ces ſubſtances purement ſpirituelles puiſſent naturellement avoir un commerce charnel avec des femmes. La raiſon qu'en apporte ce dernier avec *Philoſtrius*, Evêque de Breſſe, c'eſt que, ſi cela s'eſt fait quelquefois, il doit encore préſentement arriver ; mais parce que nous ſavons q̄ue cela n'arrive pas maintenant, nous devons conclure que ces conjonctions & ces productions abominables n'ont jamais été. C'eſt pourquoi *S. Auguſtin*, ſouvent trop crédule, qui penſe mieux dans un endroit que dans un autre, commande aux Prêtres de prêcher au Peuple pour le déſabuſer de la fauſſe penſée où il eſt, que *ce que l'on dit du commerce des ſorcieres avec les démons ſoit réel & véritable.*

Mais ce qu'il y a encore de plus preſſant ſur cette matiere, c'eſt la déciſion du Concile d'Ancyre, qui blâme & déteſte la créance qu'ont les ſorcieres, d'être portées de nuit au Sabbat juſqu'à l'un des bouts de la terre, de ſe joindre aux démons, & de prendre avec eux des plaiſirs abo-

minables, *puisque toutes ces choses*, ajoute-t-il, *ne sont que des rêveries & des illusions, bien loin d'être des vérités.*

Je ne saurois trop m'étonner de ce que les Chrétiens croient si légerement ce que les Payens auroient de la peine à croire ; car tous ne demeurent pas d'accord que *Servius Tullus*, Roi des Romains, ait été engendré d'un Incube, & que *Simon le Magicien* fût le fils de la Vierge *Rachel*, non plus que dans les siecles suivants, quelque grossiers qu'ils aient été, *Merlin Coccaye* n'a pas été cru sur sa parole, quoique sa mere & lui voulussent persuader aux Rois d'Angleterre, *Vortirgerne*, *Ambroise*, *Uterpendragrion* & *Artus*, qu'il étoit fils d'un démon Incube, & d'une Religieuse, fille du premier Roi. La folie & la foiblesse des hommes, le desir de la nouveauté, l'ignorance des causes naturelles, la honte que l'on a de l'obscurité de sa famille, la crainte qu'un adultere ne se découvre, les flatteries des Courtisans pour les Princes, les ressorts de l'avarice & de la vanité, enfin la passion violente de l'amour, sont les puissantes causes qui produi-

ſent ordinairement ces ſortes d'opinions dans l'eſprit des hommes. Jamais *Mundus* n'auroit joui de *Pauline*, ſi l'avarice & l'amour ne s'en fuſſent mêlés, & jamais on n'auroit douté que l'enfant qui ſeroit venu de cette conjonction, n'eût été le fils de l'Incube *Anubis*, ſi l'imprudence de *Mundus* n'eût découvert tout le myſtere.

Léon d'Afrique nous faiſant l'hiſtoire de ce qui ſe paſſe en ſon pays, nous aſſure que tout ce que l'on dit de la conjonction des démons avec les femmes, n'eſt qu'une pure impoſture ; & que ce que l'on attribue aux démons, n'eſt commis que par des hommes laſcifs ou par des femmes impudiques, qui perſuadent aux autres que ce ſont les démons qui les careſſent. Les ſorcieres du Royaume de *Fez*, ainſi que cet Hiſtorien le rapporte, veulent bien que l'on croie qu'elles ont beaucoup de familiarité avec le démon, pour cela elles s'efforcent de dire des choſes ſurprenantes à celles qui les vont conſulter. Si de belles femmes les vont voir, ces ſorcieres ne veulent point recevoir d'elles le prix de leur art ; mais elles

leur témoignent ſeulement le deſir qu'a leur Maître de les careſſer pendant une nuit. Les maris prennent même ces impoſtures pour des vérités, & ils *abandonnent* ſouvent, ſelon leur langage, *leurs femmes aux Dieux & aux vents.* La nuit étant venue, la ſorciere qui eſt du nombre de ces femmes que les Latins nomment *Tribades* ou *Fricatrices*, embraſſe étroitement la belle, & en jouit au lieu du démon dont elle penſe être amoureuſement careſſée.

2. Les Théologiens qui raiſonnent ſur la fauſſe hypotheſe de la conjonction des démons avec les femmes, ont formé une ſeconde difficulté ; ſavoir, de qui un enfant ſeroit le fils, ou de l'incube, ou de l'homme de qui la ſemence auroit été ſurpriſe. Et pour expliquer la maniere dont cela ſe fait, ils ſe ſont imaginé qu'un homme ayant commerce avec un démon Succube, ce démon devenant Incube ſans perdre de temps, par l'activité de ſa nature, communiquoit inceſſamment à une femme qu'il trouvoit diſpoſée, la ſemence qu'il avoit depuis peu reçue d'un homme, & que l'enfant, qui naiſſoit de cette conjonction, étoit véri-

tablement le fils de cet homme, & non du démon qui, en cette occasion, n'avoit contribué que de son industrie.

3. La troisieme question, savoir, si les Incubes & les Succubes se caressent entr'eux à la façon des hommes & des femmes, n'a pas été agitée par ceux qui ont écrit sur ces matieres. Mais il est certain qu'outre plusieurs raisons que nous ne pourrions alléguer là-dessus, les démons étant d'eux-mêmes, éternels & malheureux tout ensemble, n'ont pas besoin de perpétuer leur espece, ni de prendre des plaisirs dans les caresses des femmes.

4. Enfin, pour passer à la derniere difficulté, quelques Docteurs croient que le démon agit avec tant de vîtesse, en portant dans les parties naturelles d'une femme, la semence qu'il a reçue d'un homme, qu'il conserve cette même semence dans tout le tempérament qui est nécessaire pour la génération. Ils ajoutent même que c'est une grande erreur que de ne pas croire que le démon puisse faire cela.

Mais tous ces raisonnements me paroissent vains & inutiles, s'il est vrai, comme nous l'avons prouvé,

que ce ſoit une fable que les Démons ſe joignent amoureuſement aux femmes. Ils ne ſont propres qu'à nous entretenir dans l'aveuglement où l'on eſt ſur ces ſortes de conjonctions. Car ſi un homme ne peut engendrer, ſelon l'avis de tous les Médecins, parce qu'il a une petite verge qui ne porte pas aſſez loin la matiere qui ſert à la génération, & qui ne la darde qu'à l'entrée des lieux d'une femme, que peut-on eſpérer d'une ſemence éventée & froide, qui aura touché un cadavre ou un corps d'air que le Démon aura emprunté?

L'ame, ou les eſprits de ſemence, ſi l'on veut, ſe diſſiperoient & s'évanouiroient aiſément, ſi bien que ce qui demeureroit ne ſeroit plus luimême qu'un cadavre de ſemence, s'il m'eſt permis de parler de la ſorte, qui ſeroit incapable de la génération. Il n'y a au monde que la matrice d'une femme qui puiſſe conſerver pour la génération la ſemence d'un homme, & il ne faut pas s'imaginer que le Démon puiſſe paſſer les ordres que la Nature a établis, quoiqu'il ait une pénétration d'eſprit inconcevable & une vîteſſe de mouvement ſurprenante.

Si l'esprit des eaux minérales froides, & celui de l'extrait de romarin se dissipe presque dans un moment, l'esprit de la semence, qui est beaucoup plus subtil, se conservera-t-il dans sa matiere exposée à l'air? Et puisque les Sorcieres avouent que la semence du Démon est froide quand elles la reçoivent, quelle aparence y a-t-il qu'elle soit prolifique, l'air, qui ronge tout ce qu'il y a au monde, en ayant dissipé les esprits & corrompu la substance.

C'est donc une grande erreur de croire, comme sont plusieurs Théologiens, que le Démon puisse ramasser la semence de plusieurs hommes, pour la jeter ensuite dans les parties naturelles d'une femme, & causer ainsi la génération. Si le Démon pouvoit faire cela, & qu'il le fit effectivement, il pourroit aussi rassembler la semence de plusieurs animaux de differentes especes, & procurer ainsi la génération des monstres : ce qui feroit confondre la Nature, & troubler l'ordre que Dieu a mis parmi les créatures depuis la création du monde.

D'ailleurs, nous n'avons point appris que les Démons Succubes puissent en-

gendrer, bien que la Fable nous dise qu'ils se joignent avec les hommes ; & je m'étonne de ce que l'on ne s'est point avancé jusques-là. Peut-être auroit-on trouvé des raisons aussi probables pour appuyer ce sentiment que l'on a inventé pour soutenir l'autre. Et il y auroit eu sans doute quelqu'un qui se seroit aussi-bien dit le fils d'un Succube que d'un Incube.

Au reste, si les Sorcieres n'étoient pas folles ou intimidées par l'horreur des tourments jamais elles n'auroient découvert le commerce qu'elles disent avoir eu avec le Démon. Il y en a eu même qui en ont fait gloire en Béarn, aussi-bien qu'en Allemagne, & on en a vu qui se vantoient hautement d'être la Reine du Sabbat. L'ellébore ou les petites-Maisons seroient des remedes plus proportionés à leurs maladies, que le feu & les tourments dont on s'est servi jusqu'ici : & il n'est pas toujours vrai, comme a dit *Cicéron*, que la vérité se trouve dans l'enfance, le sommeil, l'imprudence, l'yvresse & la folie. Après tout, pour connoître plus parfaitement la vanité de cette opinion, examinons ce que les Médecins disent de la ma-

ladie qu'ils appellent *Incube*, & nous verrons par-là que la fable sera découverte.

Cette maladie n'est qu'une suffocation nocturne, dans laquelle la respiration & la voix sont interrompues. Il nous semble, quand nous en sommes surpris, que *Cupidon*, selon le sentiment des Payens, ou le *Démon*, ainsi que les Théologiens le croient, ou le *Pesant*, comme le peuple parle, nous presse la poitrine, & nous empêche de crier au secours, de respirer & de nous mouvoir. Si une femme amoureuse & mélancolique en est attaquée, elle croit fortement que le Démon la caresse ; & si avec cela elle a la mémoire embarrassée des contes que l'on fait ordinairement des Sorcieres, son imagination se trouvant alors dépravée, fait qu'elle raconte ensuite sa rêverie pour une vérité.

Une femme effroyable à voir, vieille, seche & mélancolique, qui a l'esprit imbu des fables du siecle ; un vieillard atrabilaire qui a passé toute sa vie dans les plaisirs illicites, & qui dans l'âge où il est, conserve encore un vif souvenir de sa lasciveté passée,

je ne ſçaurois mieux entretenir ſes voluptés que dans ſa mélancolie amoureuſe, ſi bien qu'étant tout occupé de ſes plaiſirs impudiques, quand cette maladie l'attaque, ſa folie amoureuſe va ſouvent juſques-là, qu'il lui ſemble voir & careſſer un Démon en forme de femme, comme ſe l'imaginoit le vieillard de 80 ans, que l'on appelloit *Pine* qui parloit par-tout où il étoit à ſon Succube *Florine*, ſelon le rapport de *Pic de la Mirandole*. Mais *Socrate*, *Apollonius*, *Cardan*, *Scaliger* & *Campanella*, n'étoient-ils point de ce nombre-là, puiſqu'ils ont publié avoir commerce avec un Génie & un Démon familier? Je ne crois pourtant pas qu'ils fuſſent nés un jour des Quatre-Temps, ni qu'ils fuſſent venus au monde ayant la tête embarraſſée de leur arriere-faix, comme *Thyreus*, Jéſuite, a écrit que ceux qui naiſſoient de la ſorte avoient commerce avec les eſprits. Que s'ils ont publié avoir un Démon familier, ç'a plutôt été par vaine gloire que par quelqu'autre raiſon, ſçavoir pour ſe faire eſtimer du peuple.

Le dormir ſur le dos, le travail que

souffre l'estomac à digérer des viandes dures, la foiblesse de la chaleur naturelle, la fermentation d'une humeur atrabilaire, l'impureté de la matrice, ou la chaleur extraordinaire des parties naturelles, sont les véritables causes de ces illusions nocturnes & & démoniaques. Une vapeur épaisse qui s'éleve, & qui se mêle parmi notre sang, cause la difficulté de respirer & la privation de la voix qui accompagnent cette incommodité. Cette vapeur noire étant ennemie de notre vie, empêche le libre mouvement du cœur & du poumon, & retarde ainsi l'ébullition naturelle qui s'y fait, en embarrassant les conduits de l'une & de l'autre de ces parties, de sorte que non-seulement on ne peut alors ni parler, ni respirer, mais que même tout le corps languit par la foiblesse de ces deux parties principales.

Cette vapeur obscure étant portée au cerveau, offusque les esprits qui s'y sont nouvellement fabriqués; & puis se mêlant parmi le suc nerveux, empèche l'ame d'agir selon sa coutume. L'imagination en est dépravée; les sens en sont troublés, & les nerfs embarrassés, tellement qu'il n'y a pas

d'apparence que le cœur, le poumon, le diaphragme, en un mot, toutes les parties du corps soient dans leur tempérament ordinaire. La difficulté de respirer en est augmentée, aussi bien que celle de se mouvoir. Car cette vapeur épaisse & ennemie de nous, trouble si fort la fermentation naturelle du suc nerveux, que l'ame qui s'en sert comme d'un instrument prochain, ne peut faire toutes les belles actions que nous lui voyons faire tous les jours.

Mais quand les vapeurs d'une semence corrompue, sont mêlées parmi le sang & le suc nerveux, il ne faut attendre de ce mêlange que des illusions vénériennes qui troublent l'imagination, & font voir aux personnes qui en sont incommodées, des Spectres amoureux & des Faunes lascifs.

Si nous en voulons croire *Hippocrate*, les femmes y sont plus sujettes que les hommes : ceux-ci se déchargent souvent, pendant le sommeil, d'une abondance de semence qui les travaille, au lieu que celles là ne s'en peuvent débarasser si aisément, & souvent ne peuvent éviter de tomber dans ces sortes d'illusions.

La raiſon qu'il en rapporte, c'eſt qu'elles ſont d'un eſprit plus foible que les hommes, & que le ſang des regles ſe preſentant à leurs parties naturelles pour ſortir, les filles qui ne ſont pas encore accoutumées à ces ſortes d'épanchemens, ſont auſſi alors plus ſuſceptibles de ces ſortes d'idées; juſques-là même, qu'il s'en eſt trouvé qui ſe ſont perſuadées d'ètre groſſes après s'être imaginé d'avoir été careſſées d'un Incube.

Je ne m'étonne donc pas ſi les Sorcieres ſont ſi ſouvent ſurpriſes par des terreurs paniques : car outre qu'elles ſont femmes, elles engendrent encore inceſſamment beaucoup de pituite & de mélancolie, qui ſont la cauſe de ces ſortes de maladies. Il faut croire que ces illuſions nocturnes ne ſont véritables que dans leur eſprit ; & ſi ces femmes ſe ſont imaginé d'avoir été pendant la nuit ce qu'elles n'ont point été, ou d'avoir fait ce qu'elles n'ont pas fait, on doit être perſuadé, avec *Saint Auguſtin*, que le Démon a pu ſe ſervir de leur foibleſſe & de leur maladie pour leur faire croire toutes les choſes qu'elles coient, ce qui n'arrive que par un effet du juſte

jugement de Dieu. J'avoue que le Démon se mêle quelquefois, mais fort rarement, parmi l'humeur mélancolique de nos maladies : ce qu'on ne sçauroit connoître que par l'une de ces trois marques ; sçavoir, quand la personne pénetre dans les secrets de nos pensées ; quand elle parle quelque langue qu'elle n'a pas apprise, ou quand elle fait des actions qui passent les forces ordinaires de la Nature.

La maladie *Incube* est quelquefois si commune, soit par l'intempérie de l'air ou par la mauvaise qualité des alimens & des eaux, qu'elle devient comme épidémique & populaire ainsi que *Lisymacus* l'observa autrefois à Rome. Et, parmi toutes les personnes qui en sont attaquées, il y en a quelques-unes qui aient l'ame embarrassée d'un amour impur ou des fables des Sorciers, il ne faut pas douter que sa passion ou sa créance ne lui fasse voir, en dormant, ou même en veillant, des objets capables de l'entretenir dans ses rêveries. L'amour & la maladie *Incube*, joints ensemble, sont deux maux qui sont deux especes de folies, & qui peuvent causer tout ce que l'on nous dit

de ſurprenant touchant le commerce des Démons avec les femmes.

Toute l'Antiquité n'a pas cru ces bagatelles, puiſqu'elle nous a laiſſé par écrit des remedes pour guérir ceux qui ſont poſſedés d'un eſprit impur, & qui ſont attaqués des terreurs paniques, croyant bien que ce que l'on penſoit être un Démon, n'étoit ordinairement qu'une humeur mélancolique, qui étoit la cauſe de tous les deſordres que l'on voyoit arriver à ces ſortes de perſonnes. Juſques-là que *Pomponace* nous fait l'hiſtoire de la femme d'un Cordonnier, laquelle parloit pluſieurs langues ſans les avoir jamais appriſes, & qui fut enſuite guérie par le ſçavant Médecin *Calceran*, qui, avec de l'ellébore, lui chaſſa ſes rêveries, & lui ravit en même-temps la ſcience par l'évacuation de la bile noire dont le Démon ſe ſervoit.

S'il eſt vrai, comme l'expérience de tous les jours nous le fait connoître, qu'après avoir préparé la bile noire, & puis l'avoir purgée, après avoir corrigé l'intempérie des entrailles, ôté les obſtructions qui s'y trouvent, & provoqué le ſommeil, nous rétabliſſons la ſanté de ceux qui ont l'ima-

gination dépravée, & qui se persuadent d'être agités par un Démon, nous pouvons dire hardiment, qu'en combattant l'humeur mélancolique, & en la chassant du corps de ces sortes de malades, nous en faisons sortir en même-temps le Démon. Cela arriva de la sorte à un Apothicaire qui accompagnoit un Médecin dans l'un des Hopitaux d'Auvergne : cet Apothicaire protestoit, si nous en croyons *Houilier*, qu'il avoit vu pendant la nuit le Démon figuré de la sorte qu'il le dépeignoit, & qu'il en avoit été maltraité. Cependant ce Démon imaginaire fut chassé par les soins du Medecin de l'Hôpital, qui guérit l'Apothicaire de la maladie *incube* dont il étoit attaqué.

Nous concluons donc, après tout ce que nous venons de dire, que nous sommes le plus souvent nous-mêmes la cause des spectres que nous imaginons voir ou toucher : si nous étions moins timides & moins mélancoliques, nous ne tomberions pas si souvent dans ces foiblesses d'ames. Mais comme parmi les hommes il y a des mélancoliques de différentes especes, il doit aussi y avoir plusieurs manieres

de rêver & devenir fou. En un mot, une Sorciere ne sera jamais caressée amoureusement par un Démon, bien moins pourra-t-elle en devenir grosse, s'il est vrai, comme nous l'avons montré, que la génération soit impossible sans l'application des parties naturelles de l'un & de l'autre sexe. L'opinion contraire passera toujours pour une fable dans l'esprit d'un homme raisonnable ; au lieu que selon le jugement d'un esprit foible & scrupuleux, elle sera toujours une vérité incontestable.

CHAPITRE VI.

Si les Eunuques sont incapables de se marier & de faire des Enfants.

LEs testicules contribuent tellement à la perfection de notre santé que Galien a osé les comparer, & même les préférer au cœur ; mais leur principal usage est de servir à perpétuer notre espece. La nature ne les a pas seulement formés, comme se l'est imaginé un Philosophe, pour faire tenir tendus les vaisseaux sper-

matiques

matiques, comme ſont les poids d'un Tiſſerand ; mais ils ſervent à un autre uſage incomparablement plus noble que celui-là, car ceux qui en manquent ſont imparfaits & incapables de ſe perpétuer par la génération. Et d'ailleurs la chaleur naturelle qui eſt la ſource de toutes nos actions, ſe diminuant inſenſiblement par leur perte, & les fermentations naturelles ne ſe faiſant plus, on eſt accablé d'incommodités & de langueurs. Le cerveau ſe relâche & puis ſe décharge ſur les parties inférieures, & l'on eſt alors attaqué d'une infinité de maladies, qu'il eſt impoſſible de guérir & d'éviter même. L'ame ſouffre auſſi-bien que le corps ; & l'on devient timide & lâche, de fort & de courageux que l'on étoit auparavant.

C'eſt ce qui a fait ſi fort valoir ces petites parties de nous-mêmes, juſques-là que la Juriſprudence n'admet point d'hommes en témoignage, ſi on les lui a coupées, & que l'Egliſe n'en veut recevoir aucun qui en ſoit privé. Dieu même avoit défendu autrefois qu'on lui offrît dans ſes ſacrifices des animaux qui ne fuſſent pas entiers. En effet, les Eunuques, ſi

nous en croyons l'Empereur *Severe*, sont une troisieme espece d'hommes, qu'il ne faut ni voir ni souffrir. Et si l'Eunuque *Dorothée* occupa l'Evêché d'Antioche, ce ne fut que par un effet de l'amitié extraordinaire que l'Empereur *Aurélien* avoit pour lui.

Mais, pour bien examiner la question qui fait le sujet de ce Chapitre, nous devons d'abord distinguer les Eunuques, pour connoître ceux qui sont propres au mariage & ceux qui ne le sont point. Entre les Eunuques qui ont été faits par la nature ou par l'art, il y en a qui n'ont qu'un testicule, & d'autres qui n'en ont point du tout.

On ne doit point mal juger de la virilité d'un homme, lorsqu'on ne lui trouve point de testicules au dehors, comme nous l'avons prouvé ailleurs par l'autorité de la Faculté de Médecine de Montpellier, & par les raisons que nous avons déduites en cet endroit-là. Car il arrive quelquefois que les testicules étant demeurés au dedans, & n'étant pas descendus dans la bourse, par les obstacles qui se sont opposés à leur sortie, les hommes

qui les ont ainsi cachés ne laissent pas d'être aussi parfaits que s'ils les avoient au dehors, témoins ceux dont nous avons fait l'histoire. Ces sortes de personnes sont vigoureuses & fortes comme les autres, & ont tous les signes qui sont nécessaires pour marquer la virilité d'un homme. Ainsi ils sont en état de se marier & de faire des enfants. Et je ne fais aucun doute que *Putifar*, qui étoit l'Eunuque de *Pharaon*, & le Lieutenant-Général de ses Armées, ne fut de ce nombre-là, puisqu'il avoit une fille qu'il maria avec *Joseph*.

Il y a des Eunuques qui n'ont qu'un seul testicule, mais il est bien fait & bien proportionné, ce qui les rend aussi féconds que les autres hommes: car, selon l'axiome des Philosophes, *la force unie est capable de plus d'action que celle qui est partagée.* Un homme verroit aussi bien, & peut-être mieux, d'un œil que s'il en avoit deux. Et la Nature ne nous a donné deux testicules, qu'afin que l'un pût suppléer au défaut de l'autre. Cet homme dont parle *Zaccharias*, qui n'avoit qu'un testicule dans sa bourse, auquel étoient attachés d'un côté & d'autre les vaiſ-

ſeaux ſpermatiques, étoit ſans doute auſſi vigoureux & auſſi capable d'engendrer que ceux qui en avoient deux. Mais ſi le teſticule eſt petit & flétri, il ne faut pas s'attendre qu'un tel homme ſoit propre à la génération, bien qu'il puiſſe être capable de careſſer une femme.

Pour ne confondre point ici les eſpeces des Eunuques, comme font quelques-uns, je ne parlerai ni des hommes impuiſſants qui ont trois teſticules petits & de nulle vertu, ni de ceux à qui la maladie ou les remedes froids ont empêché l'uſage de ces parties, ni encore de ceux à qui on les a briſés, comme on fait aujourd'hui aux taureaux pour les châtrer: puiſqu'un véritable Eunuque eſt celui à qui la Nature a dénié une ou deux de ces parties, ou à qui le Chirurgien ou quelque accident en a emporté une ou toutes les deux enſemble.

Mais il n'en eſt pas de même de ceux qui n'en ont ni au dedans ni au dehors. Ils ſont tous valétudinaires, incommodés, impuiſſants & lâches, & méritent d'être chaſſés de la compagnie des hommes, comme inutiles à la ſociété humaine. Ce qui arriva du

Prêtre *Léonce*, ſelon le rapport de *ſaint Anaſtaſe*, qui fut dépoſé de la Prêtriſe, pour s'être châtré, de peur de careſſer une femme qu'il tenoit chez lui.

A les conſidérer dans le détail, ils ont la voix grêle & languiſſante, & la complexion d'une femme ; on ne leur voit que du poil folet à la barbe. Le courage & la hardieſſe font place à la crainte & à la timidité. Enfin, leurs mœurs & leurs manieres ſont toutes efféminées : ce ſont ces grands déſavantages pour leſquels la loi *Cornellia* puniſſoit très-ſévérement ceux qui avoient la témérité d'ôter les teſticules à un homme, parce qu'en même-temps on lui ôtoit la force, la ſanté & tout ce qu'il avoit de meilleur.

Quoique ces ſortes d'Eunuques ſoient incapables d'engendrer, nous ne manquons pourtant pas d'hiſtoires qui nous apprennent qu'ils ont fait des enfants. *Fontanus* nous en rapporte une d'un Gentilhomme qui perdit ſes deux teſticules à la guerre, & qui néanmoins engendra après être guéri ; & *Ariſtote* nous a laiſſé par écrit qu'un taureau nouvellement châtré, rendit

féconde une vache qu'il avoit couverte. Mais bien que ces histoires paroissent presque incroyables, cependant ce sont des faits auxquels la raison ne s'oppose point. Car on ne doit point douter que s'il reste à un homme ou l'épididyme ou quelque petite portion de l'un des testicules, sans que les vaisseaux spermatiques soient tout à-fait brisés, il ne soit en état de faire une fois un enfant. Nous en sommes persuadés dans les animaux par l'expérience de chaque jour. Les chapons mal châtrés chantent comme les coqs, & en font même l'office. Car s'il est vrai que l'épididyme soit de la même nature que les testicules, c'est-à-dire, qu'il soit un entrelacis de vaisseaux, entre lesquels il y est une matiere glanduleuse, comme nous l'avons remarqué ailleurs, il ne faut pas douter qu'il n'ait la vertu de faire de la semence prolifique, & puis de la renvoyer vers les vesicules & les prostates pour être évacuée. Ne pourroit-il pas même se faire qu'une suffisante quantité de semence se fut conservée dans ses vésicules séminaires ou dans les prostates pour servir à la génération d'un en-

ſant dans les premieres careſſes d'une femmes ? Cela n'empêche pourtant pas qu'à parler en général, il ne faille dire de ces Eunuques à qui ces deux petites parties manquent, qu'ils ſont incapables d'engendrer.

Je trouve dans l'hiſtoire que nous a laiſſée *Marcellin*, que *Semiramis* fut la premiere qui fit couper des enfants; auſſi eſt-ce vers les contrées où regnoit cette Princeſſe, que les Eunuques ont paru d'abord en plus grand nombre. Les Perſes, les Medes & les Aſſyriens ont été ceux qui s'en ſont le plus ſervis ; & nous remarquons que *Nabuchodonoſor* faiſoit couper tous les Juifs & autres priſonniers de guerre, pour n'avoir que des Eunuques à ſon ſervice ; d'où vient que *ſaint Jérome* nous fait obſerver que *Daniel*, *Ananias*, *Aſcarias* & *Miſael* étoient quatre Eunuques qui ſervoient dans le palais du Roi de Babylone.

C'eſt ici la méthode dont on ſe ſert dans l'Orient pour faire des Eunuques. On fait prendre par la bouche une petite quantité d'opium aux enfants qu'on veut couper ; & après que le ſommeil les a accablés, on tire de

leurs bourſes ce que la nature avoit pris tant de ſoin à fabriquer. Mais comme comme on a obſervé que la plupart mouroient par ce narcotique, on s'eſt aviſé d'un autre moyen. On met les enfants dans le bain tiede, on leur preſſe quelque temps après les veines du cou, que nous appellons jugulaires, & par-là on les rend ſtupides & apoplectiques : après quoi il eſt aiſé de faire l'opération de l'Eunichiſme, ſans qu'ils en ſentent rien. Et je ne ſais ſi l'on rendit *Narſès* Eunuque de cette façon, qui fut Bibliothécaire de l'Empereur *Juſtinien.*

L'expérience a montré enſuite que les hommes à qui on ôtoit ſeulement les teſticules, ne laiſſoient pas pour cela de ſe divertir avec les femmes, & de ſouiller auſſi la couche nuptiale des autres hommes : on s'eſt donc réſolu à couper tout net les parties naturelles des hommes que l'on vouloit faire Eunuques, afin de leur ôter par-là le moyen de ſe joindre amoureuſement aux femmes. Le Payſan de *Montagne* fit la même choſe ; car étant importuné par les ſoupçons de ſa femme jalouſe, un jour qu'il revenoit des champs, il ſe coupa tout net avec

une ſerpe ſes parties naturelles, & les jeta au nez de ſa femme, pour lui faire dépit, & pour ſe venger d'elle. *Bibienus* trouvant *Carbo Actienus*, & *Publicus Cervinus* rencontrant *Pontius* en adultere, en uſerent de la ſorte envers ces deux hommes, ſelon la remarque de *Valere Maxime.*

On dit que les Eunuques à qui la verge reſte, aiment paſſionnément les femmes; & parce qu'ils ſont plus foibles d'eſprit qu'ils n'étoient auparavant, ils ſont auſſi plus ſuſceptibles de paſſions. Quand leur imagination eſt une fois échauffée, & qu'une eſpece de ſemence liquide & aqueuſe, qui ſe trouve dans leurs proſtates ou dans leurs véſicules ſéminaires, irrite leurs parties naturelles, on ne ſçauroit dire juſqu'où ils pouſſent leur amour déréglé. C'eſt ce qui fit ſoupçonner d'adultere le Philoſophe *Phaverinus*, tout Eunuque qu'il étoit, & qui fut auſſi la cauſe que le Soldat dont *Cabrole* nous fait l'hiſtoire, le fit prendre, bien qu'il fut naturellement un parfait Eunuque. C'eſt de ces ſortes d'Eunuques qu'il faut entendre le paſſage de l'Auteur de l'Eccléſiaſtique, lorſqu'il dit, *qu'un Eunuque, par ſa concupiſ-*

cence, est capable de déshonorer une fille, en lui ravissant sa virginité.

Il est donc présentement aisé de décider la question, si les Eunuques peuvent se marier. Les premiers, qui sont des Eunuques apparents, peuvent le faire, puisqu'ils peuvent & caresser une femme & engendrer. Les seconds sont aussi de ce nombre; mais il n'en est pas de même des troisiemes, qui manquent de testicules, ni de ceux qui n'ont point de verge ou qui n'en ont qu'une petite, incapable de faire l'action pour laquelle elle est destinée. Car ces derniers ne pouvant caresser une femme, ils doivent sans doute être jugés incapables de se marier.

Mais on pourroit dire que s'il est permis à deux personnes de 80 ans de se marier, un Eunuque tel qu'étoit *Phaverinus*, pourra aussi avoir cette liberté. Les vieillards ne sont point capables de faire des enfants, non plus que l'Eunuque; & le mariage ne leur est permis, selon les casuistes, que pour éteindre le feu de leur concupiscence. Si un Eunuque a donc cet avantage, & pour lui & pour la femme qu'il épouse, de pouvoir se servir de sa

verge, ainſi que l'avoit autrefois le Muſicien de *Smece*, pourquoi veut-on empêcher ces ſortes d'Eunuques de ſe marier?

Cependant l'Empereur *Léon* fit un Edit, par lequel il défendoit aux Eunuques de ſe marier, de quelque nature qu'ils fuſſent; & le Pape *Sixte V.* fit auſſi une bulle qu'il envoya en Eſpagne, par laquelle il déclaroit nuls les mariages de ces ſortes de perſonnes. La raiſon en eſt manifeſte. *Les Eunuques ne ſont que ſoupirer en embraſſant une fille*, comme parle l'Ecriture, & n'ont pas des parties propres pour la génération, qui eſt la premiere fin du mariage, au lieu que d'étouffer le feu de la concupiſcence n'en eſt que la ſeconde.

Car de s'imaginer que les teſticules, comme ont penſé quelques-uns, ne ſont pas les principales parties qui font la ſemence, & qu'ils ne ſont point du tout néceſſaires pour la génération, puiſqu'il s'eſt vu des animaux parfaits qui ont engendré ſans en avoir, c'eſt une erreur aſſez réfutée par les raiſons que nous avons apportées ici & ailleurs, qui nous doivent perſuader qu'ils ſont abſolument néceſſaires.

Avant que de finir ce Traité & ce Chapitre, il me semble qu'il n'est pas hors de propos d'examiner la question qui se présente; savoir, si on peut châtrer les femmes comme les hommes.

Tous les Médecins savent que la matrice n'est pas absolument nécessaire à la vie comme elle l'est à perpétuer les hommes. Les histoires que nous avons de sa perte, sont des preuves qui ne nous permettent pas d'en douter. L'expérience même nous fait voir que parmi les animaux on coupe les truies & les poules, sans néanmoins qu'elles en meurent. *Athenée* nous assure qu'*Andramasis*, Roi des Lybiens, fit couper toutes les femmes pour s'en servir au lieu d'Eunuques; & *Wier* nous rapporte que *Jean de Hesse* trouvant sa fille en adultere, lui arracha la matrice, comme il faisoit aux autres animaux. Ainsi on ne peut pas douter qu'on ne puisse rendre une femme incapable de concevoir, en lui ôtant la matrice & les testicules; mais la difficulté est de savoir comment les Anciens y procédoient. Et pour dire ce que je pense là-dessus, je ne crois pas qu'on puisse faire cette opération sans péril; & je

pourrois dire que ce Roi, qui ne se servoit que de femmes Eunuques, les faisoit boucler ; on leur faisoit appliquer une cataracte, comme font aujourd'hui en Italie & en Espagne les maris qui soupçonnent leurs femmes ; ou bien encore comme font les Negres du Royaume d'Angole & de Congo, qui appréhendant la prostitution de leurs filles, leur cousent les parties naturelles dès qu'elles sont nées : & ainsi ce Roi pouvoit avoir des femmes traitées de la sorte, qui passoient parmi son peuple pour des femmes à qui l'on avoit tranché les parties de la génération, pour les empêcher d'engendrer.

FIN.

Verbis offendi morbi aut imbecillitatis argumentum est. Cic.

Cui hic Ludus noster non placebit, ne legerit ; aut si legerit, obliviscatur : Et velis, nolit, aliter hæc sacra non constant.

Quisquis ad has litteras impudicus accedit, culpam refugiat, non Naturam, facta denotet suæ turpitudinis, in quibus mihi facillimè pudicus & religiosus Lector & Auditor ignoscet. August. de Civit. Dei, lib. 14. c. 23.



TABLE
DES CHAPITRES
ET ARTICLES

Contenus dans ce ſecond volume.

TROISIEME PARTIE.

QUATRIEME PARTIE.

Fin de la Table du second Volume.





